

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

Vol. XXIX, No 36 — Montréal, 9 Février 1918

LE NUMERO
5 cents



M. PHILIAS FILION

Photo E. L. Giroux.

Le populaire comédien canadien-français de l'Alliance Artistique de Montréal.



BEAUCOUP DE BONNES CHOSES POUR PEU D'ARGENT

¶ Où trouve-t-on cela par le temps qui court? Nulle part, dira-t-on, c'est plutôt le contraire! Les prix ont augmenté en même temps que la quantité et la qualité diminuaient, si bien que, partout à l'heure actuelle on n'a que très peu de choses pour beaucoup d'argent.

¶ Eh bien, il y a au moins une exception et cette exception c'est la "REVUE POPULAIRE" qui, de 100 pages au début avec une dizaine d'articles, contient aujourd'hui cent soixante-quatre pages et DIX FOIS PLUS d'articles que jadis.

Le numéro de Février 1918 en est une preuve.

ON Y TROUVE:—des Poésies de saison; des Pages Canadiennes sur les forêts du Canada, avec illustrations; des Travaux d'Amateurs; une Vieille Chanson d'autrefois, paroles et musique; des tours de Magie en Famille; une quantité de petits Faits de Guerre peu connus; d'intéressantes pages avec gravures sur les Maladies du Cheval; une Partie Encyclopédique; un beau Roman Complet: **LE COEUR SAIGNE**, par le célèbre écrivain George de BOISFORET DE PLUS, de nombreux articles parmi lesquels: Le Carnaval de Nice; Les Perles; Le Carême; Chez les Digos; La vie en Islande; Le feu qui donne le froid; L'araignée fileuse; Les Sports d'Hiver; Les animaux qui apportent la fortune; Curieuse manière de saluer; La Fête des Rois à travers les âges; L'usage de la pipe; Les tremblements de terre; etc, etc.

**CE NUMERO DE FEVRIER COMPORTE CENT-SEPT ARTICLES
ECRITS EN STYLE CLAIR ET A LA PORTEE DE TOUS
CELA REPRESENTE DE LONGUES HEURES DE
BONNE ET SAINTE LECTURE QUI AMUSE ET
MEUBLE L'ESPRIT EN MEME TEMPS.**

¶ Cette énorme augmentation de matière à lire et de gravures est tout bénéfice pour le lecteur car le prix de la "Revue Populaire" est resté toujours le même, soit 10 cents SEULEMENT LE NUMERO.

¶ Les personnes qui n'ont pas de Dépôt dans leur localité peuvent s'abonner directement pour \$1.00 par an ou 50 cents pour six mois en s'adressant directement aux Editeurs - Propriétaires —
POIRIER, BESSETTE & CIE., 131 rue CADIEUX, MONTREAL.



ABONNEMENT

(Payable d'avance)

Canada et
Etats-UnisMontréal
et EuropeUn an . . . \$2.50
Six mois . . 1.25Un an . . . \$3.50
Six mois . . 1.75

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

5 CTS
LE NUMERO

(Fondé en 1889)

5 CTS
LE NUMERO

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 3rd 1879

HEURES DE BUREAU :

De 8.30 a.m., à 5.45 p.m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a.m., à midi.

Tarif d'annonce fourni sur demande

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Tel. Bell Est 5281, Propriétaires.
129-131-133 rue Cadieux, Montréal.



Le Baiser Médical



Beaucoup de gens prétendent que ce qui remue le plus le monde, inspire les actes les plus divers et fait couler le plus d'encre, c'est la politique.

A l'appui de leur dire ils présentent d'excellentes raisons mais, ne leur en déplaise, ils ne sont pas dans le vrai. Quelle que soit l'influence de la politique sur la conduite humaine, elle n'aura jamais autant d'action que cet acte si simple et si doux parfois qui s'appelle un baiser.

Il y a des pessimistes qui ne comprennent pas ça. Pour eux, un baiser c'est quelque chose de naïf et même d'idiot que l'on devrait supprimer au nom de la bienséance et par égard pour l'hygiène; d'aucuns prétendent même que c'est un restant de sombre barbarie, un reliquat des époques où les hommes se dévoraient entre eux, l'esquisse seule du geste est restée, on ne mord plus à belles dents la chair humaine de son semblable, on se contente aujourd'hui de l'effleurer des lèvres comme un bébé gourmand lèche avec délicatesse un gâteau défendu. Le baiser n'est pas autre chose que cela...

Encore une fois ces gens se trompent, volontairement ou non. Le baiser est quelque chose de très compliqué, dont la signification, le plaisir et la qualité varie infiniment selon les personnes qui le donnent, le reçoivent... ou le volent.

*Qu'il soit vrai ou qu'il soit menteur,
Le Baiser c'est toute la vie...*

Il y a le baiser bon enfant, celui qui se donne un peu à l'emporte-pièce, mélange de fougue et de timidité et qui claque comme un morceau de bois qu'on casse. Il y a le baiser savant, le bref, le prolongé, le maternel, l'indifférent, celui que l'on considère comme une corvée, et celui de Judas...

Le dernier est moins rare qu'on ne pense.

Le baiser a inspiré les poètes et les chansonniers; il a fait également discuter âprement les hygiénistes. Chanté par les uns, condamné par les autres, il n'en continue pas moins d'être échangé sans trêve et ceux qui voudront le supprimer n'y réussiront pas plus que celui qui voudrait saisir à pleine main le vent qui passe.

Les hygiénistes, eux, se sont montrés particulièrement féroces à son égard. Ils l'ont rendu responsable des trois quarts des maux qui désolent l'humanité et de la moitié de l'autre quart.

A les croire, donner ou recevoir un baiser, c'était s'exposer aux pires ennuis, aux plus surnoises maladies. Gare au microbe! A notre avis, quand on donne un baiser à une jolie fille, le seul microbe qui soit à craindre n'a pas besoin d'un microscope pour être vu; c'est le papa s'il n'est pas consentant de la chose.

Voici pourtant qu'une nouvelle théorie commence à poindre à l'horizon. D'aimables savants — cette variété existe — veulent réhabiliter le baiser au point de vue de l'hygiène elle-même et, loin de le considérer comme dangereux, lui attribuent au contraire la meilleure influence sur la santé.

C'est d'ailleurs, selon eux, très facile à comprendre.

Il est prouvé, paraît-il, que pendant le doux contact des lèvres,

les haleines se mélangent et les microbes en profitent effectivement pour changer de domicile respectif, mais voici où la chose devient admirable et consolante, ces microbes-là sont animés des meilleures intentions, ce sont des bons garçons de bacilles et ils le font bien voir.

Des lèvres ils font une culbute en vitesse dans l'estomac où ils se trouvent parfaitement à leur aise et s'occupent aussitôt de stimuler les sécrétions gastriques. Conséquence: la digestion se fait mieux et plus vite, l'assimilation des aliments est plus parfaite et la santé générale y gagne énormément...

Qui se serait jamais avisé, par exemple, que si telle jolie fille a des troubles d'estomac c'est parce qu'elle n'a pas d'amoureux pour l'embrasser? Il faut le croire pourtant puisque c'est au nom de la science qu'on nous l'affirme et nous devons nous attendre à voir, quelque jour, s'ouvrir d'agréables instituts où l'on soignerait les gastrites les plus rebelles au moyen des baisers...

Désormais les papas auront tort de se fâcher quand un amoureux s'attardera trop longtemps le soir à prendre congé de leur fille. "Raison de santé, dira la jeune fille". "Et ça ne vous coûtera rien!" ajoutera le jeune homme.

Si la guérison des maux d'estomac par les baisers s'effectue et se généralise, il est à croire que les jeunes générations feront bien vite la preuve de la santé la plus florissante dont ait jamais bénéficié le genre humain...

Mais le cœur de l'homme est bizarre. Le jour où il sera officiellement décrété que le baiser est non seulement permis mais obligatoire, que ce n'est plus un plaisir mais un remède, que quand une jolie fille vous dira: "Embrasse-moi!" cela signifiera: "Je souffre de l'estomac." Il est à craindre que ce jour-là le baiser, non seulement perde tout son attrait, mais passe au rang de vulgaire corvée que l'on cherche à éviter.

Et puis si le traitement continuait quand même à être reçu ou donné avec autant de plaisir qu'auparavant, il y aurait forcément des cas embarrassants.

Témoin la petite histoire ci-après:



Un jeune homme fréquentait, malgré la volonté du papa, une jeune fille qu'il aimait beaucoup. Comme il ne la voyait que rarement, il est facile de s'imaginer que les baisers échangés dans ces occasions étaient équivalents en quantité et en qualité.

Les pauvres amoureux en perdaient la notion des choses présentes si bien qu'un beau jour ce qui devait arriver arriva. Le papa surprit les imprudents.

Tout interloqué et ne sachant comment se tirer de ce mauvais pas, le jeune homme crut avoir une inspiration merveilleuse: "J'ai embrassé votre fille, dit-il au père, parce qu'elle avait mal aux dents et que mes baisers ont une vertu souveraine, ils guérissent toute douleur en peu d'instants."

—Vraiment? répondit le père qui parut à demi convaincu.

—C'est la pure vérité, reprit le jeune homme à qui le confiance revint en voyant que son excuse avait des chances d'être acceptée.

—Eh bien! dit le père, je suis content de savoir ça. Vous allez me guérir à mon tour maintenant, je me suis assis tout-à-l'heure sur une poignée d'épingles et je vous assure que cela me fait bien mal.

L'amoureux s'esquiva en vitesse. Le baiser médical avait fait faillite.

Nemo.

LES RIVAUX—TROISIEME EPISODE.—LA FUITE IMPOSSIBLE



1 Jos Larose avait pensé que peut-être un accident était arrivé à son camarade Sahl Higo mais quand il vit que le yacht était parti, il comprit qu'il était bel et bien abandonné et il devina aussitôt toute la noirceur d'âme de son faux ami.

2 Que faire? que devenir? Sur un rivage glacé où il n'y avait aucun abri, la situation n'était pas réjouissante. Jos Larose inspecta le contenu de son sac et il s'aperçut qu'il avait très peu de vivres, peut-être pour trois ou quatre repas au plus!

3 Comme il explorait le rivage, il aperçut le yacht de Sahl Higo à environ deux milles en mer. Il tira des coups de carabine dans l'intention de signaler sa présence mais on ne lui répondit pas. Au contraire le navire s'éloigna et disparut bientôt.

D'HABITUDE!

—Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés.

—Très vraisemblable! J'avais l'habitude d'être huissier!

UNE REALITE!

Lui.—Est-ce une histoire d'amour que tu lis?

Elle.—Non, tous les personnages sont mariés!

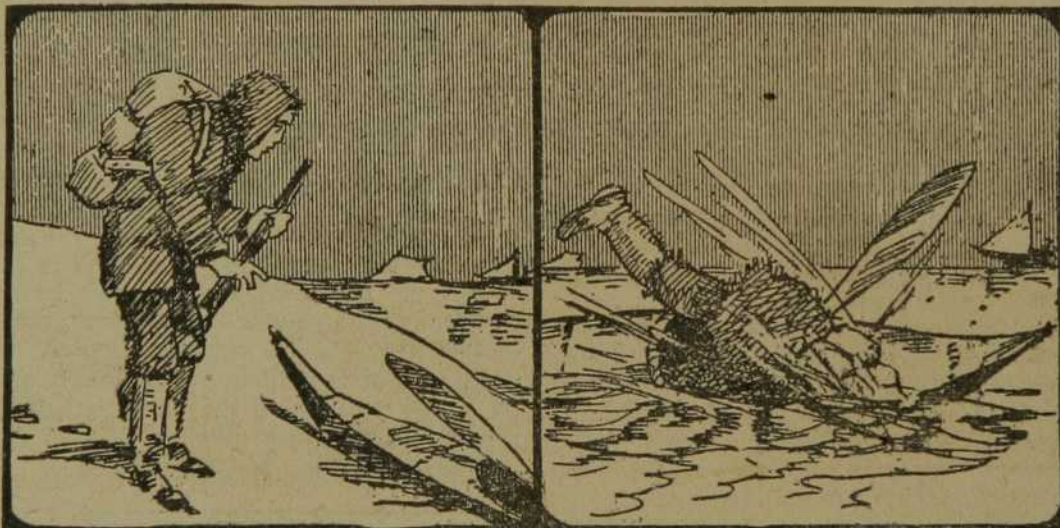
SUR LA PORTE!

—Où demeure-t-il?

—Au carré Viger.

—Quel numéro?

—Je ne le sais pas, mais vous le verrez sur la porte!



4 Désolé, Jos Larose continua d'explorer le terrain; il rencontra la chaloupe d'un Esquimau. Voilà mon affaire, se dit-il, le yacht ne peut pas marcher vite au milieu des glaces et je le rejoindrai. La chaloupe était en bon état et munie de ses rames.

5 Jos Larose s'installa dans le fragile bateau et se mit à ramer vigoureusement. Hélas, un faux mouvement qu'il fit l'empêcha de continuer son voyage et fit retourner la chaloupe. Jos Larose était dans une position critique.
(La suite au prochain numéro)

DISCRETION!

La mère.—Pourquoi, Paul, ne m'as-tu pas dit que tu étais désobéissant à l'école depuis très longtemps?

Paul.—Parce que je suis d'avis que l'on ne doit pas tout dire aux femmes.

PRIS AU MOT!

—J'ai le cœur dans la bouche. Je crains votre réponse, Mademoiselle.

—Vous devez la craindre, M. Ménard, jamais j'épouserai un homme qui n'a pas le cœur au bon endroit.

UN SOUHAIT

—Titur, qu'aimerais-tu que je te donne?

—Une boîte de candy, mon oncle.

—Et puis quoi encore?

—Une autre boîte de candy.

—Demande autre chose, ça ne tiendrait pas dans ton estomac, tout ça!

—Un autre estomac.

DE L'EXPERIENCE!

Le rédacteur.—Vous êtes le nouveau reporter?

Reporter.—Oui, Monsieur!

Le rédacteur.—Je vais vous envoyer pour écrire le rapport d'une noce. Avez-vous de l'expérience sur ce sujet?

Reporter.—Oui! Je me suis marié quatre fois.

Le rédacteur.—Alors, inutile d'y aller. Ecrivez!

UNE ABSENCE NECESSAIRE!



Lafourche.—Puis-je m'absenter, demain, Monsieur, pour assister à un mariage?

Le boss.—Est-ce très nécessaire? Vous savez que nous avons beaucoup d'ouvrage.

Lafourche.—Ah ben! j'écris que oui, parce que je m'en vas vous dire, c'est moi qui se marie et j'voudrais ben être là pour la cérémonie! Pis la mariée aimerait ben sa itou!

INTELLIGENTE POUR LA CIRCONSTANCE



Mme Jolibert, (s'adressant à sa future servante).—Je regrette de vous le dire, mais je crains que vous ne fassiez l'affaire. Vous le savez, vous êtes très belle et mon époux, qui est artiste de profession, est un grand admirateur de la beauté féminine et...

La servante, (interpellant).—Oui, madame, je puis juger de son goût exquis devant le fait qu'il vous a épousée.

Mme Jolibert.—Très bien dit... Je vous donnerai donc un mois d'essai.

BON EXEMPLE

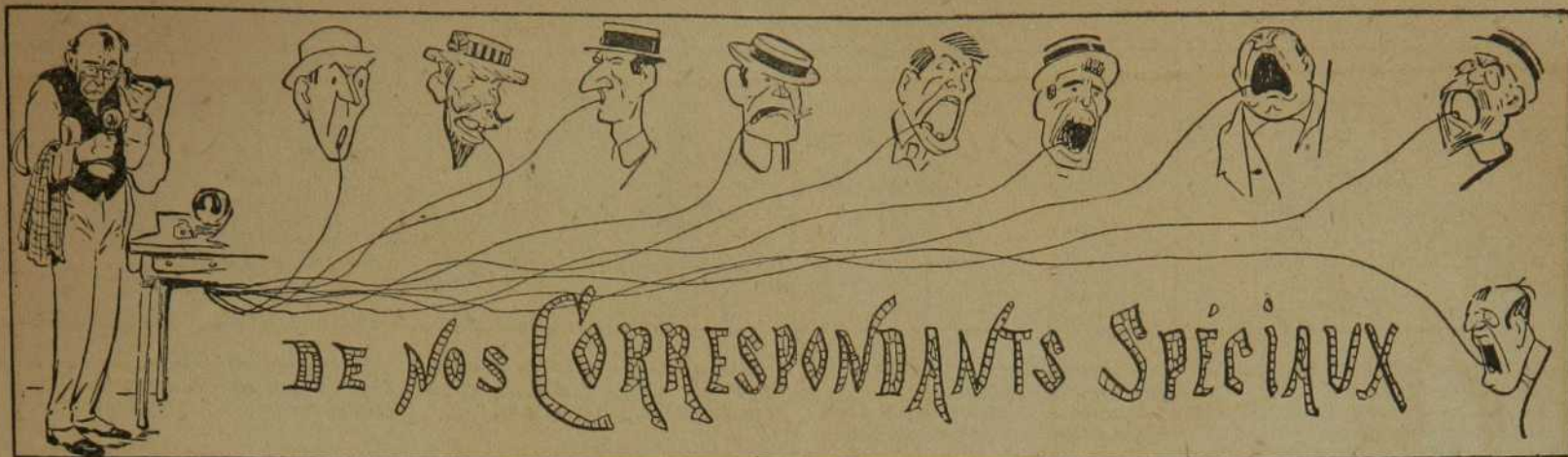


L'instituteur.—Charles, quels sont les effets de la chaleur et du froid? Réfléchissez bien avant de me répondre.

Charles.—La chaleur dilate les corps et le froid les contracte.

L'instituteur.—Donnez quelques exemples.

Charles.—En été les jours sont longs et en hiver ils sont très courts. Ce sont les effets de la chaleur et du froid.



LA DESTINEE HUMAINE



LES HOMMES sont sur la terre pour travailler.

L'ART DE VOLER SES MAITRES

No 7

(Suite)

J'en arrive maintenant à un point très important des fonctions du sommelier: la mise en bouteilles d'une pièce de vin. En cela, je recommande trois vertus, la propreté, la frugalité et la fraternité.

Que vos bouchons soient le plus longs et vos bouteilles les plus petites possible. Vous en augmenterez ainsi le nombre et ferez plaisir au maître, car une bouteille de vin est toujours une bouteille de vin, quoi qu'elle contienne, et si le maître a son chiffre prévu, il n'a pas à se plaindre.

Chaque bouteille doit être rincée avec du vin, de crainte qu'il n'y reste de l'eau de la lessive. Quelques-uns, par zèle, rincent une douzaine de bouteilles avec le même vin. Ne tirez jamais le fond du tonneau, et ne l'inclinez pas de peur d'agiter la liqueur.

Quand il commence à couler plus lentement, et avant que le vin se trouble, secouez le tonneau, et portez un verre à votre maître, qui vous louera de votre prudence et vous fera cadeau de tout le reste.

Vous pouvez alors, le lendemain, incliner le tonneau et vous obtenez une ou deux douzaines de bouteilles d'excellent vin clair.

En tirant le vin, remplissez-vous la bouche de bouchons, et joignez-y une bonne chique de tabac, afin de donner au vin le véritable goût de raisin, prisé si haut par les connaisseurs.

Si l'on vous commande de chauffer de l'eau

pour le thé, afin d'épargner le feu et de faire diligence, versez dans la bouilloire l'eau de la marmite où ont cuit les choux et le poisson.

De cette manière, l'eau sera beaucoup plus saine et corrigera l'élément corrosif et acide du thé.

Soyez économes de vos chandelles et laissez celles qui se trouvent dans les lustres, sur l'escalier, dans le vestibule et dans les lanternes, s'éteindre d'elles-mêmes, car monsieur et madame vous loueront de cette économie, sitôt qu'ils sentiront l'odeur de la mèche.

Si vous êtes au service d'un gentilhomme campagnard, ne manquez jamais, chaque fois qu'il aura des invités à dîner, d'enivrer les domestiques de ses convives, et surtout le cocher, pour l'honneur de votre maître qui doit être le mobile de toutes vos actions, car l'honneur de chaque famille est déposé entre les mains de la cuisinière, du sommelier et du groom.

Mouchez les chandelles, à souper, quand elles sont sur la table. C'est le moyen le plus sûr, car si la mèche brûlante échappe des mouchettes, vous avez la chance qu'elle tombe dans la soupe, dans la sauce ou dans le riz au lait, où elle s'éteindra immédiatement et presque sans odeur.

(A suivre)

L'ART DE FAIRE CUIRE UN OEUF

Si vous voulez faire cuire un oeuf, commencez d'abord par vous procurer un oeuf, mais ne le prenez jamais parmi ceux que la poule est en train de couvrir. Une fois en possession de l'oeuf faites chauffer dans une marmite ou une casserole, de l'eau jusqu'à ce qu'elle soit assez chaude pour que vous puissiez vous en servir pour vous faire la barbe. Mais ne perdez pas votre temps à vous raser.

Chauffez l'eau jusqu'à 760 degrés F., exactement. Pour savoir si elle a atteint la température voulue plongez un doigt dans la casserole.

Ensuite, à l'aide d'un marteau, de clous, d'un rabot et de planches, construisez une glissoire dont vous attacherez une extré-

mité au plafond. L'autre extrémité sera placée dans la casserole. Cela fait, placez votre oeuf sur la glissoire et il descendra dans l'eau chaude. Vous pourrez ensuite démonter et jeter la glissoire.

Laissez l'oeuf dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit cuit comme vous le désirez, videz l'eau, enlevez l'oeuf doucement, mais fermement, laissez-le refroidir, puis servez. Si vous voulez qu'il soit mangé chaud il est préférable de ne pas le laisser refroidir.

C'EST du premier baiser d'une femme qu'un homme se souvient le plus longtemps parce que c'est le seul qu'il ait eu de la peine à obtenir.

LES FEMMES sont comme la poésie; tout homme en pense beaucoup plus de bien lorsqu'il ne les comprend pas.

POUR un homme qui a de la véritable fermeté de caractère, il y en a cent autres qui n'ont que de l'obstination.

Si vous voulez connaître le meilleur moyen de changer un ami en ennemi faites ceci: demandez-lui des conseils et ne les suivez pas.

QUELQUEFOIS une femme demande l'avis de son mari; c'est afin de se tracer une ligne de conduite en faisant juste le contraire.

DÉMOCRITE.

LA DESTINEE HUMAINE



LES FEMMES sont beaucoup plus à plaindre; elles ont été créées pour pleurer...

METEMPSYCOSE MODERNE



1 Monsieur.—Y a un de mes chats qu'est perdu, Caroline!
Caroline.—Lequel? Celui qui est barré comme un tigre?

2 Monsieur.—Non, l'autre, celui que j'appelle Moumoute.
Caroline.—Faites-vous pas d'trouble, y r'viendra à la maison, certain!

3 Ouvrier.—Ça, c'est un bon commerce que d'pogner des chats, pis d'en teindre la peau, ça paye!

4 Madame.—Oh! le beau renard! C'est un peu cher, mais ça vaut le prix pareil!

UN TELEGRAMME!

Mlle Painlevé.—Voici un télégramme que je voudrais envoyer immédiatement!

L'opérateur.—Très bien, Mademoiselle! Il se met à compter les mots.

Mlle Painlevé.—Arrêtez, insolent. C'est confidentiel. Comment osez-vous le lire!

Les sauvages vivent plus longtemps que les peuples civilisés.



5 Madame.—Regarde mon beau renard que je viens d'acheter!
Monsieur.—C'est ce pauvre Moumoute qui aurait aimé à se coucher dessus!

6 Le chat.—Mais c'est la peau de Moumoute!
Caroline.—Il est parti en chat et il est revenu en renard!

LA DIFFERENCE!

Elle.—Tu me dis que cette jeune fille t'a frappé à cause de sa beauté?

Lui.—Oui, mais quand j'ai voulu l'embrasser, elle m'a frappé d'une manière toute différente.

Pour faire du champagne, le vin est pressé 6 fois, chaque pression faisant un vin de qualité différente.

VAIN ESPOIR!

Nella.—Mlle Louise sourit à l'idée qu'il y a des mariages de célébrés au ciel!

Belle.—Ça doit la reconforter, puisqu'elle n'a aucune chance sur cette terre!

PROFESSEUR DE CIRCONSTANCE!

Le vendeur ambulancier.—Une boîte d'allumettes, Monsieur.

Le monsieur.—Non! je ne fume pas!

Le vendeur.—Si vous voulez en acheter une boîte, je me ferai un plaisir de vous l'enseigner.

ÇA LUI DONNAIT BONNE BOUCHE!

Elle.—Et si tu persistes à vouloir m'embrasser, je vais appeler maman.

Lui.—Et que s'en suivrait-il, rien?

Elle.—Rien, maman n'est pas ici, ce soir.

DES REMERCEMENTS

La vieille tante.—Ma chère, pour te prouver mon amitié je te cède par mon testament, une somme de \$40,000.

La nièce.—Que puis-je vous dire, chère tante, pour vous remercier. Comment vous sentez-vous aujourd'hui?

ÇA FAISAIT SON AFFAIRE!

La mère, (avec fermeté à sa petite fille qu'elle a amenée chez le dentiste pour se faire extraire une dent).—Maintenant, Marie, si tu pleures ainsi, jamais tu ne reviendras chez un dentiste.

D'OU IL CONCLUT!

L'Anglais.—Peux-tu me dire combien il y a de poils dans la figure d'un cochon?

L'Irlandais.—Quand tu te raseras, compte combien tu en as.

UN JOURNAL INCOMPLET



1—Il est idiot, ce journal-là... il ne donne pas la moitié des nouvelles!

2—Coralie! T'achèteras plus ce journal-là, t'as ben... il est trop mal informé!

PREMIER DISCOURS!

—Tu me dis que ton premier discours politique en a tourné plusieurs.

—Oui, reprit l'orateur, avec regret. "De mon parti à l'opposition!"

UNE MEPRISE!

Elle.—Quelles dents charmantes Mme Larivière a!

Lui.—Vous me flattez, Madame.

Elle.—Oh pardon! vous êtes son mari?

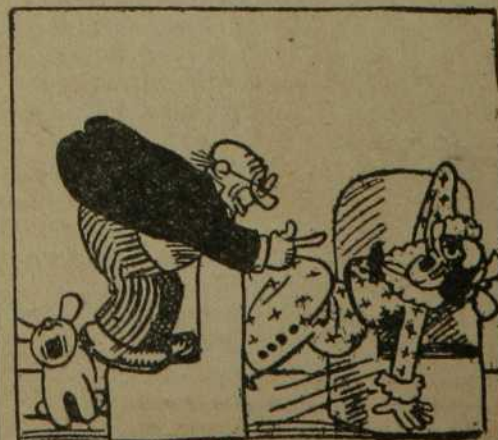
Lui.—Non, son dentiste seulement!



3—Ça fait ben des fois déjà que je remarque ça, c'est pas la première fois que ça y arrive...



4—Y dit ben quand il y a un personnage célèbre qui vient de mourir, mais le tornon...



5—...J'ai encore jamais vu annoncer la naissance des hommes ou des femmes célèbres!

UN HEROS!



—Ne me réprimandes pas, papa! Je viens justement de sauver cinq garçons et trois filles qui allaient se noyer.

—Comment ça?

—Ils mettaient justement les pieds sur la glace quand j'ai moi-même enfoncé.

ABSENCE DE REFLEXION

Le quêteux sourd et muet (qui vient de recevoir un dix cents)—Ah, merci beaucoup, mon bon monsieur!

Le monsieur.—Tiens! Qu'est-ce que cela veut dire! vous êtes muet et vous parlez?

Le quêteux (confus)—Euh... oui, monsieur, mais le sourd-et-muet c'est pas moi, c'est mon frère qui s'est absenté un instant et m'a dit de garder sa place.

Le monsieur.—Et où est-il allé?

Le quêteux.—Là tout près, au parc, pour entendre la musique.

APRES 10 ANS D'ATTENTE!

Ted.—C'est la deuxième fois que tu es fiancé à cette fille, fais attention de ne pas la perdre encore!

Ned.—Pas de danger! Elle a dix ans de plus cette fois-ci.

EN DEUXIEMES NOCES!

M. Parsil.—Oh! si vous pouviez apprendre à faire la cuisine comme ma première femme le savait.

Mme Parsil.—Si vous étiez aussi intelligent qu'était mon premier mari, vous seriez bientôt assez riche pour engager la meilleure servante au monde.

PAR PRUDENCE!



La victime.—Est-ce que je perdrai connaissance quand vous m'hypnotiserez?

Le professeur.—Sans doute!

La victime.—Alors, attendez je vais remettre ma montre à ma femme, en ce cas, c'est plus prudent!

C'EST LE COUTEAU QUI AVAIT TORT

La cliente.—C'est effrayant c'était dure la viande que vous m'avez vendue hier!

Le boucher.—Savez-vous, madame, que la raison pour laquelle il y a tant de mauvaises dents, de nos jours, c'est parce qu'elles n'ont pas assez d'exercice?

La cliente.—Mais on ne pouvait pas couper ce bifteck-là avec un couteau!

Le boucher.—Ça ne m'étonne pas, madame, il y a tant de mauvais couteaux sur le marché, à présent. Essayez donc les couteaux en acier de Sheffield... Que désirez-vous, madame?

AUTRE CHOSE!

La fille.—Oh! maman, combien je souhaiterais être belle!

La mère.—Ce n'est pas nécessaire, les hommes sensibles pensent peu à la beauté.

La fille.—Mais je ne pense pas à un homme sensible, je veux parler de Charlie!

PAR CRAINTE DE REMORDS



—Maman, me faites-vous une faveur.

—Qu'est-ce que tu veux?

—Après que votre crise sera passée, ne dites pas que ça vous a fait plus de mal à vous qu'à moi.

POLITESSE CHINOISE

Les Chinois sont très polis et tiennent à le prouver. Aussi quand l'un d'eux veut téléphoner, la conversation suivante s'établit-elle souvent:

—Quel numéro demande l'honorable fils de la lune et des étoiles?

—Est 3899.

Un silence. Puis on répond de la station téléphonique:

—L'honorable client aura-t-il l'obligeance de pardonner pour l'inefficacité de notre service insignifiant et de permettre à l'humble esclave du téléphone de l'informer que la ligne, qu'on ne pourrait jamais trop critiquer, est occupée?

PROBABLEMENT!

Thomas—Papa, que veut dire la Bible quand elle parle ainsi: Ici aujourd'hui, demain parti.

Papa.—Elle veut probablement parler de la cuisinière, mon fils.

PEU FLATTEUR!



Le père.—Ah! mon fils, quand j'étais à ton âge, je croyais tout savoir, mais je suis venu à la conclusion que j'étais un ignorant.

Le fils.—Poof! J'en étais venu à cette conclusion depuis nombre d'années!

MOT D'ENFANT

—Mon Dieu, mon pauvre Toto, qu'est-ce qui t'a mis les mains dans cet état?

—C'est moi, maman, avec le marteau.

—Quand cela?

—Tout à l'heure...

—Mais je ne t'ai pas entendu pleurer?

—Non, petite mère, je croyais que tu étais sortie...

LA SEULE CHANCE

—Gargon, pourquoi tiens-tu ce parapluie ouvert au-dessus de ta tête. Il ne pleut pas.

—Non!

—Et le soleil ne brille pas.

—Non!

—Alors, pourquoi?

—Parce que quand il pleut, papa le prend et c'est seulement quand il fait beau que j'ai la chance de m'en servir.

PONCTUALITE REMARQUABLE

Le patron.—M. Pauvret il faut être plus ponctuel. Je remarque que vous arrivez en retard au bureau presque chaque matin.

M. Pauvret.—C'est vrai, mais avez-vous jamais remarqué la ponctualité avec laquelle je quitte le bureau tous les soirs?

DESAPPOINTEE!



L'institutrice.— Pourquoi pleures-tu?

La petite Lucie.— Vous m'avez dit de rester ici pour le présent et je n'ai pas eu de présent de vous... Brr.. Brr..



PAUVRE FLEUR DE NEIGE !

Par LEON EFFE

Il fait froid dehors. La neige tombe. Seule dans mon boudoir, en attendant le retour de mon mari, je remue les souvenirs de ma vie et je me revois au couvent. Pourquoi la figure de mon ancienne amie Julia, que nous avions surnommée Fleur de Neige à cause de son air triste et de son teint grisâtre, se présente-t-elle particulièrement à mon esprit ?

Sans doute parce qu'il fait froid dehors et que la neige tombe.

Je te revois, pauvre amie, avec ton large visage, ton gros nez, tes dents jaunâtres, tes cheveux rares, tes épaules courbées dès l'âge de quinze ans comme celles des vieilles femmes, tes hanches saillantes et osseuses sous ton ceinturon de cuir trop serré.

Nos compagnes étaient charmantes et il y en avait de très belles, comme Emélie Bourgeois, Georgette et Louisa Rousseau, de Québec, et toutes les autres étaient assez jolies : Juliette Ravel, avec ses cheveux frisés ; Germaine Garmaise, dont la taille de guêpe nous faisait envie ; Marguerite Chrétien, avec ses admirables yeux.

Mais toi, Fleur de Neige, tu n'avais même ni intelligence, ni mémoire. Pendant les heures de classe tu étais presque toujours en pénitence. Tu ne triomphais que dans la classe de couture, dans l'art des raccommodages et des boutonnières.

Nous t'aimions, cependant, parce que nous te jugions bonne, sans malice, toujours prête à rendre service. D'ailleurs tu ne te souciais guère de te faire connaître.

Avec moi seulement tu osais dévoiler ton cœur, parler de ta vie dans ta famille d'excellente souche et très orgueilleuse, mais sévère et pauvre. Je me souviens de la peine que tu me causais quand tu me décrivais les vieux meubles de ta maison, ta servante malpropre et insolente. Tu me disais que ta mère, toujours malade, ne s'occupait ni de toi, ni de rien et que ton père ne riait jamais.

— Quand j'étais toute petite, me racontais-tu, comme on ne pouvait payer personne pour me conduire à la promenade et que maman commençait à être malade, je restais toujours à la maison. Si je parlais trop fort ou si je courais, on me battait. Et je restais des journées entières assise sur une petite chaise... »

Tu ajoutais : « J'avais trois sœurs, deux sont mortes et la troisième se fit religieuse. A chacune des trois séparations mon père disait en me désignant : « Que la volonté de Dieu soit bénie, mais pourquoi n'est-ce pas celle-ci qui s'en va au lieu de l'autre qui était jolie et qui aurait pu rencontrer le bonheur dans la vie ? »

Tu disais ces choses d'une voix calme, comme si tu les avais trouvées tout à fait naturelles. Mais je savais comment tu priais dans la chapelle. J'avais remarqué le tremblement suppliant de tes mains jointes. J'avais aussi remarqué comme tu aimais à lire pendant les récréations. Je savais que tu étais très sensible et que tu souffrais.

Un jour éclata un scandale épouvantable et surprenant.

Le couvent était en dehors de la ville et, chaque matin, un omnibus y transportait les externes, dont j'étais, ainsi que Fleur de Neige. La maison de celle-ci se trouvait près de celle d'Emélie Bourgeois où le cocher avait l'habitude de s'arrêter. Fleur de Neige n'avait que quelques pas à faire sur le trottoir pour y arriver et la sœur surveillante ne se donnait pas la peine de l'ob-

server. Elle ne s'occupait que d'Emélie qui venait vers nous dans tout l'éclat de sa beauté.

Un jour, donc, s'étant par hasard retournée dans l'omnibus, la sœur surveillante vit ceci :

Au moment où Fleur de Neige sortait de sa maison un jeune homme lui sourit et lui remit un billet que celle-ci plaça dans son corsage. Elle vint s'asseoir à côté de nous, mais à peine la voiture était-elle partie que la sœur s'écria d'un accent horrifié :

— « Julia, un jeune homme vient de vous donner un billet. Vous l'avez caché dans votre corsage... donnez-le moi ! »

Fleur de Neige rougit, balbutia : « Comment, que dites-vous, ma sœur ? »

— « Donnez-le moi ! » répéta cette dernière avec plus de force.

Fleur de Neige dut obéir. Elle donna le billet. Il n'y avait aucun nom sur l'enveloppe que la sœur ouvrit immédiatement. Elle lut avec une exclamation de dégoût, puis, désirant humilier la coupable devant nous, relut le contenu du billet à haute voix.

— « Mon amour, mon âme chérie... » disait-il.

Il parlait aussi d'autres billets envoyés et reçus les jours précédents, ainsi que d'un certain dimanche où, dans une église du quartier, le jeune homme et la fillette s'étaient rencontrés. Il rappelait les paroles ardentes qui avaient été prononcées et demandait un rendez-vous au même endroit pour le dimanche suivant...

Le ciel était d'un bleu pur, les champs étaient parsemés de fleurs, les oiseaux faisaient entendre leurs trilles joyeux dans les frondaisons nouvelles...

Ce billet semblait avoir été écrit par le génie du Printemps pour émoi nos cœurs d'adolescentes.

Mais, avec un geste de répugnance, la sœur surveillante prononçait chaque phrase avec un accent dur et froid, parce qu'elle n'y voyait qu'un affreux scandale ; tandis que nous y trouvions de la douceur. Je crois que nous avions toutes rougi quelque peu ; mais nous restions sérieuses. Seule Emélie, qui ne semblait jamais s'émouvoir, riait à en pleurer...

A peine étions-nous entrées dans le vestiaire pour y revêtir nos tabliers noirs que nous entourions Fleur de Neige comme si elle avait été une vraie reine.

Beaucoup d'entre nous, j'en suis persuadée, regrettons de ne pas posséder son gros nez, son teint cuivré et ses épaules rondes qui savaient inspirer tant d'amour.

— Fleur de Neige, tu as un fiancé ?

— Quel âge a-t-il ?

— Est-il vrai que tu vas te marier ?

— Il t'aime ?

— Tu l'aimes ?

— Comme tu dois être heureuse !

— Qu'est-ce que vous vous dites quand vous êtes seuls ?

— Est-ce qu'il t'embrasse ?

— Quand vous mariez-vous ?

— Tu ne viendras plus au couvent quand tu seras mariée ?

— Est-il joli ?

— Est-il riche ?

Mais Fleur de Neige contemplait nos yeux illuminés qui s'émerveillaient à la regarder, et ne répondait rien...

Cependant la Mère Supérieure la fit appeler. Nous ne la revîmes plus de toute la journée. Le soir, en retournant à Montréal, il nous fut défendu de lui adresser la parole. Et le jour suivant, quand l'omnibus s'arrêta devant la maison d'Emélie, celle-ci seule y monta. Fleur de Neige, la pauvre Fleur de Neige n'était plus des nôtres!...

Nous avons su depuis que son père l'avait châtiée durement, qu'elle avait été reléguée à la cuisine, qu'elle épluchait les légumes, lavait les planchers et qu'on expliquait à tous les visiteurs pourquoi on lui avait fait cette situation pénible.



Ma chère amie Fleur de Neige, je t'ai revue plus tard, beaucoup plus tard. Tu étais encore plus laide qu'au temps de ta jeunesse et tu demeurais dans une rue triste, sale et reculée de l'Est, avec tes parents. Tu m'as emmenée dans ta chambre, dans ta pauvre chambre presque nue. Ton aiguille était plantée dans un monceau de linge, à côté de ton dé de cinq sous.

—Mais, te dis-je, et ton fiancé? Celui qui t'avait écrit cette lettre si jolie?...

Tu te mis à rire, à rire!... J'entends encore ce rire qui me faisait mal. Il me semblait avoir dans la main un pauvre oiseau gris, les plumes tachées de sang, et de l'avoir blessé en essayant de le secourir.

—Mon fiancé! Mais le billet était pour Emélie et non pour moi! Elle m'avait suppliée de permettre à ce jeune homme de me remettre les lettres qui lui étaient destinées. Tu te rappelles que la soeur ne me surveillait pas beaucoup. Tous les jours il m'attendait à la porte de ma maison...

—Alors, comme les autres, tu as cru?...

Ton rire pénible s'était calmé. Tu souriais presque, avec un air de malice et de gaité.



Son rire pénible s'était calmé...

—Mais, mon amie, tu as été renvoyée du couvent, punie par tes parents... Pourquoi n'as-tu rien dit?

La chose était difficile à expliquer, surtout pour toi qui n'exprimais tes pensées qu'avec difficulté. Et tu baissais la tête, toute troublée...

—J'ai été renvoyée, j'ai été punie, c'est vrai, dit-elle enfin; mais c'était une chose si admirable que moi, comprends-tu? moi... j'ai été renvoyée et punie pour ce motif! oh! tu ne peux pas savoir... Parfois, dans les récréations, quand Louise, Germaine, Juliette ou les autres parlaient de leurs succès dans le monde et racontaient ce que leur disaient les jeunes gens, elles baissaient la voix lorsque je m'approchais, parce qu'elles étaient bonnes et qu'elles se disaient: "La pauvre fille ne connaîtra jamais rien de cela!"

—Alors, le jour où la soeur m'a pris le billet, en vous voyant toutes émerveillées autour de moi... ah! tu ne pourras jamais te figurer ce que j'ai ressenti!... Pour la première fois on n'avait pas pitié de moi, on m'admirait et l'on enviait mon sort! Quelle chose surprenante et comme je jouissais intérieurement!

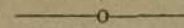
—Après cela, à la maison, on me battit, on me relégua à la cuisine, on raconta mon aventure à tout le monde, c'est vrai... Cependant cela me fit beaucoup de bien. Il y avait des jeunes gens qui venaient voir mon frère et, jamais, ne m'avaient regar-

dée. Depuis lors ils commencèrent à me considérer, ayant l'air de se dire: "Quelqu'un a pu l'aimer!"

—Tu comprends bien: si j'avais avoué la vérité, c'est moi-même et non Emélie que j'aurais vendue... Je ne puis t'expliquer comme il faut. Et maintenant que le temps a passé, sais-tu ce qu'il y a de plus merveilleux? A force d'entendre les reproches qu'on me fait au sujet de ce billet, de ces rendez-vous et de cet amour; à force d'avoir été tourmentée et obligée d'expier des fautes que je n'ai jamais commises, je suis arrivée à me persuader que mon aventure amoureuse est arrivée: que j'avais eu un fiancé qui m'avait aimée... et que j'aimerais jusqu'au jour de ma mort... Quand je pense à lui je ne suis plus triste, je sens renaître mon courage, et je t'assure que je ne suis pas malheureuse!...

Hélas! pour les enfants qui n'ont jamais eu de jouets ceux qu'ils voient en songe sont magnifiques... et ils ne se brisent jamais.

Mais comme il fait froid dehors, et comme la neige tombe!...



UNE ANECDOTE SUR OCTAVE MIRBEAU

Voici, sur Octave Mirbeau, le grand écrivain qui est mort dernièrement, une anecdote peu connue et amusante:

Un jour, un grand amateur de poteries d'Extrême-Orient, vint lui rendre visite. Mirbeau fut vite excédé de ses observations sur les *grands feux*, les *flammes*, les *couvertes*.

Tout à coup, il désigne du doigt à son visiteur un petit pot de grès sur une console.

—Devinez ce que c'est? lui demande-t-il.

—Ma foi! je ne sais pas, fait l'autre.

—C'est une des plus anciennes poteries coréennes qui soient au monde.

—Pas possible!

—Je l'ai achetée \$1200. Et c'est pour rien, tant elle est bien conservée. Regardez! Pas la plus petite éraflure!

L'hôte de Mirbeau tournait et retournait ce pot avec adoration.

—Ecoutez, Mirbeau, dit-il enfin, vous ne collectionnez pas les poteries d'Extrême-Orient, vous! Cédez-moi cette pièce. Je vous en donnerai ce que vous voudrez.

—Oh! oh! j'y tiens trop.

—\$2,500?

—Non.

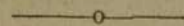
—\$4,000.

—N'insistez pas. Je ne veux pas m'en séparer.

L'amateur, désolé, replaça dévotement sur la console l'objet de sa convoitise et ne s'éloigna qu'à regret, de biais, pour le lorgner encore.

Mirbeau, quand il racontait cette anecdote, ajoutait en souriant:

—Eh bien, le pot qu'il aurait volontiers payé \$4,000 n'était pas plus Coréen que vous et moi. Je l'avais acheté trois sous à la foire de Dijon.



A PRIX FIXE

Avant d'être riche et célèbre, Alexandre Dumas fils, rencontra un jour sur le boulevard le critique Fiorentino, et l'invita à déjeuner pour le lendemain.

Le lendemain, les deux amis se rejoignaient à Paris devant le théâtre des Variétés.

—Où déjeunons-nous? demanda Dumas. C'est qu'il faudrait faire un déjeuner fin.

—Je ne m'y oppose pas.

—Combien avez-vous dans votre poche?

—Combien j'ai? Mais je n'ai rien, répondit en riant Fiorentino. Vous m'avez invité et, ne pensant pas avoir besoin d'argent, je n'en ai pas emporté.

—Diable! fit l'auteur de la *Dame aux Camélias*, c'est que je n'ai que \$2.00!... Mais, une idée! mon père ne demeure pas loin, je cours lui emprunter \$8.00. Venez, vous m'attendrez dans la rue.

Dumas grimpe quatre à quatre les étages paternels.

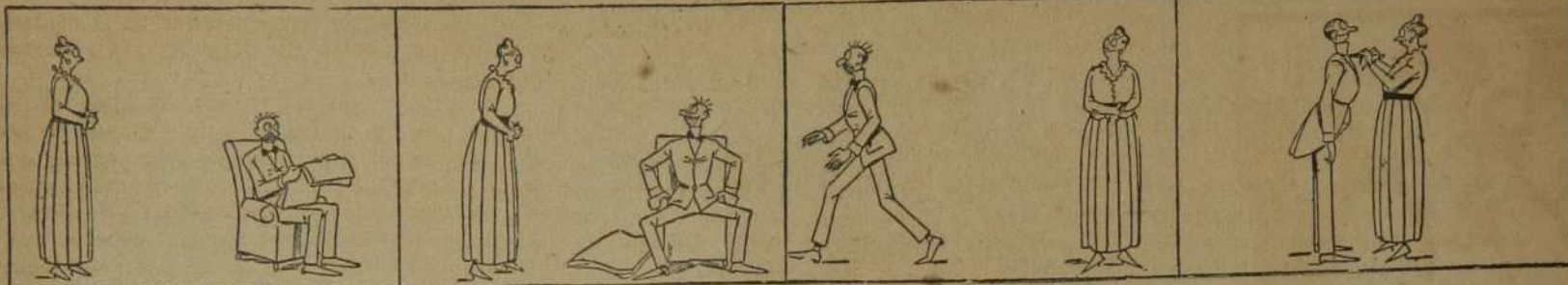
Bientôt il les redescend, la mine déconfite.

—Eh bien, et ces \$8.00? interroge Fiorentino légèrement ironique.

—Hélas! gémit-il, je n'ai plus que \$1.00, mon père m'a emprunté \$1.00.

Et, là-dessus, au lieu de se diriger vers le Café Anglais, les deux bohèmes filèrent au Palais-Royal pour y déjeuner à prix fixe et... à bon marché.

L'INFAILLIBLE MOYEN



1 Elle.—Rase-toi donc pour le dîner! T'es si laid de même que ça m'en coupera l'appétit...
Lui.—C'est ben simple: t'auras qu'à manger sans me regarder!

2 Elle.—Tu sais pas que tu vas dîner avec une jolie femme!
Lui.—Oh! tu m'avais pas prévenu de ça! Une jolie femme!...

3 Lui.—Ça change mes idées, ça! j'vas m'raser, pis m'habiller.
Elle. (à part).—J'savais bien qu'il se déciderait!

4 Lui.—Comment qu'elle s'appelle, la jolie femme?
Elle.—Tu le sauras tout à l'heure; c'est une surprise...

MEMOIRE INGRATE!

—Il oublie qu'il me doit sa vie.

—Ce n'est rien! Il oublie même qu'il me doit \$5.

PAS DANGEREUX!

Ethel.—Crois-tu que Georges a été frappé par ma beauté?

Clara.—Oui! mais je puis difficilement croire qu'il en ait été sérieusement blessé.



5 Lui.—Non, voyons, dis-moi où elle est?
Elle.—Regarde par ici, elle est après se poudrer le nez.

6 Lui.—Elle m'a roulé comme un imbécile!
Elle.—Ben quoi, j'suis t'y pas une jolie femme?

L'ETERNEL FEMININ

1ère amie.—Si tu ne veux pas l'épouser, pourquoi accepter ses déclarations d'amour?

2e amie.—Tiens! Une autre fille pourrait peut-être les accepter!...

La Chine fut la première à forcer les aspirants aux postes civils à des examens de compétence.

UN CHARMANT HOMME

Boulot.—Ce Bibendun est un bon camarade, un charmant homme!

Boireau.—Vraiment?

Boulot.—Bien sûr! C'est un de mes grands amis. Vous n'avez pas remarqué avec quel cœur il me serre la main?

Boireau.—Je l'ai remarqué.

Boulot.—C'est un de mes grands amis! Il n'a pas été satisfait de me serrer une main...

Boireau.—Non?

Boulot.—Il m'a pris les deux mains — charmant homme! — les deux mains.

Boireau.—Ah! oui; je suppose que, de cette façon, il croyait se mettre plus en sûreté.

LE TZIGANE MALGRE LUI

Les anciens orchestres, soi-disant tziganes, qui faisaient avant la guerre l'ornement harmonieux des grands cafés français, étaient composés de musiciens pour la plupart excellents Français, mais que la mode obligeait à revêtir des vestes rouges, comme à Vienne.

Dernièrement un poilu, fin Parisien, se trouve dans un cantonnement en présence d'un autre poilu qu'il reconnaît aussitôt pour l'avoir vu jouant du violon, avant la guerre, le buste sanglé dans l'une des fameuses vestes rouges.

—Comme on se retrouve! s'écrie-t-il. Vous étiez violoniste, n'est-ce pas, à feu le café hongrois?...

Puis, en riant, il ajoute:

—Heureusement, l'habit ne fait pas le Boche.

UN COLLECTIONNEUR EXTRAORDINAIRE

Paul.—Cet homme est un fameux collectionneur de pièces de monnaie.

Fabien.—Tu veux dire collectionneur de pièces de monnaies rares?

Paul.—De toute sorte, il est millionnaire.

REGRETS

—Une parole trop vite dite coûte cher quelquefois à un homme.

—C'est vrai, ça m'est arrivé à moi-même. Je me suis trop hâté de dire un jour à un homme "500 piastres" en temps d'élections alors qu'en discutant un peu j'aurais pu l'acheter pour dix fois moins.

MARIE QUATREPOCHES REÇOIT SON CONGE!



1 Marie Quatrepoches faisait un de ses fameux pâtés, avec un toit glissant, quand le ballon de Jenkins s'introduisit dans la cuisine par la fenêtre. Marie qui était occupée à faire jaser le perroquet ne vit pas le ballon s'introduire en dessous de la cloche de la lèche-frite.

LOGEMENTS MODERNES

Client.—J'aime le dessin de ce papier mais je ne puis pas l'acheter.

Marchand.—Pourquoi? Le trouvez-vous trop cher?

Client.—Non. Il est trop épais et comme mes chambres sont petites, je dois économiser l'espace le plus possible.

CHACUN A SA PLACE!

—Je ne suis pas riche, c'est vrai, mais comment vous irait, Madeleine, le dévouement d'un cœur tendre et véritable.

—Pour moi, Paul, ça m'irait à merveille, mais je ne crois pas que ça irait bien avec l'épicière!



2 Je dis, Venus de Milo, tu n'oublieras pas la morceau de sucre que tu m'as promis, demanda le perroquet, au moment où Marie plaçait dans le fourneau son pâté. Certainement, s'écria Marie. Rien comme les compliments, pour obliger, pensa le perroquet.



3 Lorsque le pâté fut prêt, la bourgeoise s'approcha de la table pour faire honneur à son mets favori. Mais qu'est-ce que c'est que ça Marie? un cheveu dans le pâté. Mais c'est affreux! quelle malpropreté, grommela Madame.



4 Au moment même où Madame tira sur le soi-disant cheveu, l'explosion du ballon se fit. Bang! Quelle détonation! Une bombe! un zeppelin! Et la bonne femme avait le lendemain le visage cicatrisé et Marie le chemin pour par-tage.

LES CONVERSATIONS INTE-
RESSANTES

Lui.—A quoi songes-tu quand tu ne penses à rien?

Elle.—A te répondre quand tu ne me demandes rien.

MOT D'AMITIE



L'heureuse fiancée.—Je me demande ce que Jean a jamais vu en moi qui ait pu le porter à me demander en mariage.

Sa meilleure amie.—C'est aussi ce que je me demande, ma chère!

LA FATIGUE DU RETOUR



Madame.—Tu dis que le banquet a fini à minuit, comment se fait-il que tu n'es rentré qu'à 5 heures du matin? La route était bien longue pour revenir?

Monsieur.—J'vas t'dire: c'est pas qu'elle était longue mais elle était large... ben large...

ANECDOTE

Alexandre Dumas, le père, va chez un de ses amis. Ce jour-là, comme par hasard, il avait besoin d'argent. Et il lui emprunte \$8.00 que l'autre lui prête bien volontiers, car Alexandre Dumas n'avait plus un sou.

Au moment de prendre congé, Dumas hume l'exquise odeur qui vient de la cuisine. Il interroge l'ami.

—C'est ma femme, répond l'autre, qui fait elle-même des pâtés de lièvre.

La dame de céans entend et accourt.

—Et voulez-vous me permettre de vous en offrir un, monsieur Dumas? Je vous l'envverrai par la bonne, tout à l'heure.

Et le romancier, après une courte protestation d'accepter.

La bonne part donc, une heure après, avec mission de porter le précieux pâté à Alexandre Dumas. Elle en revient.

—Vous avez bien fait la commission? demande la dame.

—Oui, répond-elle. Drôle d'homme, ce monsieur-là. Il était si content qu'il m'a donné \$8.00.

UN MOT IMPRUDENT

Un artiste a installé son chevalet devant un bouquet d'arbres et les reproduit sur sa toile.

Arrive un paysan qui, sans crainte d'être indiscret, se plante derrière le peintre et reste là à le regarder faire.

Au bout d'un quart d'heure, il dit à l'artiste:

—Vous tirez les arbres en portrait, à c't'heure?

—Vous le voyez bien! fait le peintre impatienté... Ne me dérangez pas et allez donc à votre travail.

—A mon travail? Bon... Mon travail, il consiste à flanquer ces arbres par terre... J'suis bûcheron.

REMISE DE CHANGE

Elle.—Mari chéri, je ne peux pas attendre plus longtemps pour te dire ce que je t'achète pour l'anniversaire de notre mariage!

Lui.—Qu'est-ce que c'est ma poulette?

Elle.—Un beau tapis d'Orient pour le salon, une horloge grand-père et un cabinet à argenterie pour la salle à dîner, puis une belle lampe pour ma chambre à moi! Et toi, qu'est-ce que tu m'achèteras, dis?

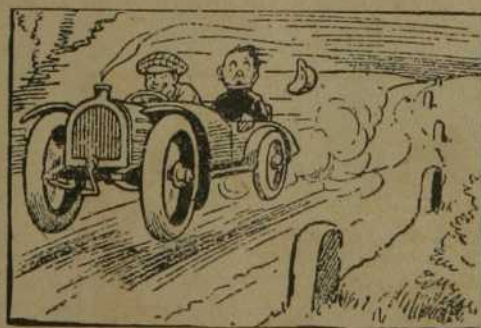
Lui.—Bon... un pinceau à faire la barbe et un rasoir de sûreté...

APPRECIATION DELICATE

—Vous dites qu'il y a un homme à la porte qui désire me voir. A-t-il l'apparence d'un monsieur?

—Bien, pas exactement comme un monsieur, monsieur, exactement comme vous!

POUR FAIRE DE LA VITESSE



Le premier automobiliste.—Quel est le nom de ce cimetière que nous traversons? C'est bien triste, on ne voit que des pierres tombales les unes contre les autres. Ça fait froid dans le dos!

Le second.—Ce n'est pas un cimetière, mon cher, ce sont des pierres milliaires!

LA CHANCE L'A FAVORISE!

Avec un geste de ferme résolution la comtesse Madeleine montra du doigt un petit bureau japonais et dit:

—Ouvrez l'un de ces tiroirs, Jacques, et ne manquez pas de choisir le bon. Chacun de ces tiroirs renferme une réponse à la prière que vous me répétez depuis six mois. Si vous ouvrez celui qui renferme la réponse "oui", je serai à vous et je vous épouserai dès que vous le voudrez. Mais ayez bien soin de ne pas vous tromper, car vous ne me reverriez jamais!

—Hélas! s'écria Jacques, je n'ai qu'une chance sur trois! Comme vous êtes cruelle, ma chérie!

—Eh bien, répondit la comtesse; si je vous épouse je pourrai au moins en rendre le sort responsable!

Jacques hésita longtemps, promenant ses mains d'un tiroir à l'autre. Le cœur lui manquait en pensant qu'il pouvait tomber sur une mauvaise réponse. Finalement il ferma les yeux et ouvrit un tiroir.

Oh! joie divine! le petit morceau de papier rose qu'il dépla contenait le mot exquis: "Oui!" Extasié il prit Madeleine entre ses bras et lui couvrit la figure de baisers. Elle ne pouvait le repousser, maintenant, sans manquer à sa promesse.

Bientôt le mariage eut lieu. Mais, en pleine lune de miel, Jacques n'était pas entièrement heureux. Parfois il semblait triste et soucieux.

—Ingrat, soupira Madeleine; tu n'es pas encore satisfait. Et pourquoi?

—Il y a quelque chose qui me fait de la peine.

—Qu'est-ce donc?

—C'est à la chance seulement que je dois ma femme.

Il resta pensif, tandis qu'elle le considérait en souriant. Soudain elle éclata de rire et s'écria:

"Grand fou! J'avais mis la même réponse dans les trois tiroirs!"

DANS SON ROLE!

L'acteur amateur.—Je ne veux pas accepter ce rôle. Je ferai un idiot de moi-même!

Le gérant.—Bien, ne m'avez-vous pas dit que vous désiriez un rôle facile?

PREFERABLE

Le jeune Isaac n'a jamais pu fumer sans éprouver de telles nausées qu'il a définitivement renoncé à toute cigarette.

Un jour qu'il avait fort bien déjeuné chez un ami, celui-ci lui offre un excellent cigare.

—Merci, mais je ne fume pas.

—Vous avez tort: en ne fumant pas, vous perdez la moitié du plaisir du déjeuner.

—Peut-être; mais si je fume, je perdrai le déjeuner tout entier.

MOTS D'ENFANT!



—Mon oncle, quelle est la différence entre un oeuf et un éléphant?

—Je ne sais pas.

—Bien, c'en serait une bonne d'en envoyer un pour acheter des oeufs, n'est-ce pas!

LES AVENTURES DE JEAN FILOU



Jean Filou, jeune élégant et grand escroc, alias "Doigts crochus".



Jos Lefin, célèbre détective.



M. Sador, gros millionnaire de Montréal.



La jolie Lucette, fille du millionnaire.



1 Jean Filou, au moyen d'une lettre d'introduction forgée, fait connaissance de la famille Sador. Pour la première fois il hésite dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels.



2 Ce soir-là, bien qu'au centre de sa compagnie montréalaise, il est distrait et trouve que ses gais compagnons dans le crime n'ont pas d'attractions pour lui.



3 Sa profession lui cause plus d'ennuis parce que ses relations avec la famille Sador sont devenues plus intimes.



4 Après quelques jours, Jos Sador s'apercevant que toutes ses richesses disparaissent, fait demander le détective Jos Lefin.



5 Lefin, déguisé en un vieux professeur, vient demeurer au milieu des Sador, Jean Filou, craignant que son identité soit connue du détective, frise ses cheveux, Lucette l'aime mieux ainsi.



6 Au dîner les soupçons du détective commencent. Il examine l'empreinte de la semelle de chaussures d'un employé.



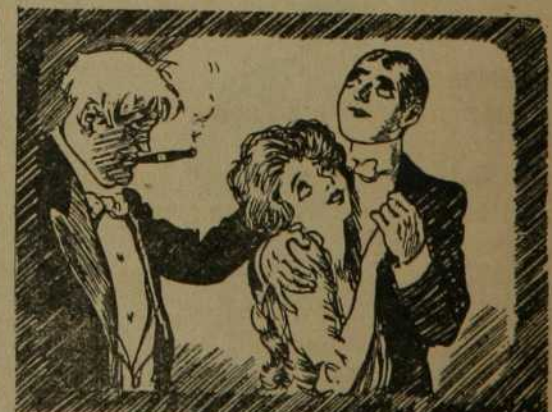
7 Lefin.—J'ai pris le voleur, l'empreinte de sa semelle l'a trahi. Son nom est Jean Filou dit "doigts crochus".
Jean.—Cet homme est innocent. C'est moi qui lui ai donné les bottes qu'il porte.



8 Lefin.—Qui oserait dire que je suis dans l'erreur. Je suis Jos Lefin, le détective.
Jean.—Et je suis Jean Filou, le croche. Ne reconnaissez-vous pas les cheveux défrisés?



9 Jean.—L'innocent ne doit pas souffrir pour moi. Emmenez-moi pour expier mes crimes.
Lucette.—Mon père, je l'aime, ne le punissez pas.



10 M. Sador.—Mon garçon, vous avez un noble cœur, je vous la donne avec ma bénédiction de père. Son héritage de mariage est déjà entre vos mains.

AVANT ET APRES!

L'épouse.—Cher, tu ne peux jamais trouver une chose sans que je te dise où elle est. Comment faisais-tu avant ton mariage?
—Ah! les choses restaient où je les déposais.

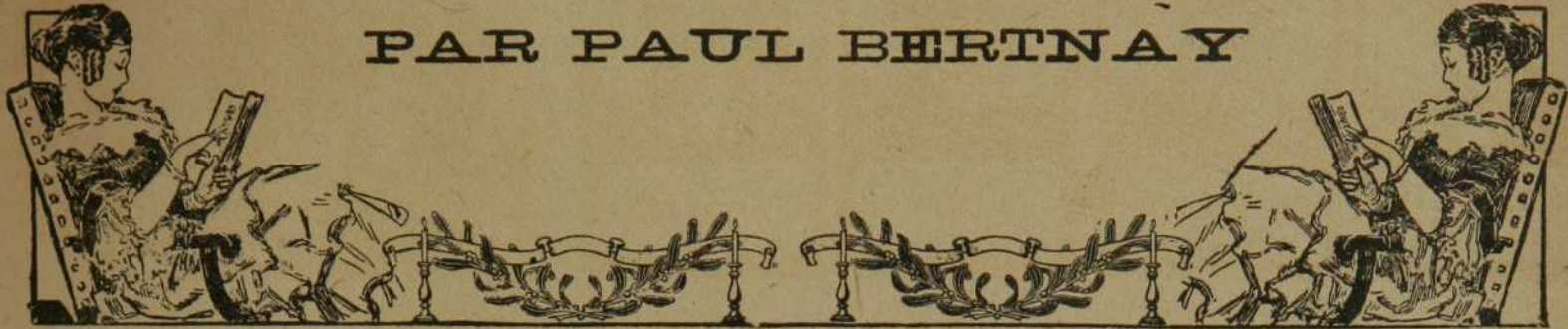
PHOTOGRAPHIE ELOQUENTE!

Ethel.—Est-ce que cette photographie me rend justice?
Maud.—Elle fait quelque chose de plus noble, chère. Elle montre ta pitié.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

NICHÉE de FAUVES

PAR PAUL BERTNAY



Deuxième Partie—Jacques Lepradier

XV — LA BOXE PARISIENNE

No 8 "Suite"

Luigi d'Artiglia avait remercié Florio avec effusion, il lui avait laissé sa carte... une de ses dernières cartes... où il avait écrit son adresse au crayon.

Et il avait protesté, avec un clignement d'oeil très significatif:

— Si jamais vous avez besoin de moi, pour quoi que ce soit...

N'y a-t-il pas un proverbe qui dit qu'un bienfait n'est jamais perdu?

Eh bien! voilà qu'il allait se justifier.

Et Florio, enchanté d'avoir retrouvé l'adresse de son mendiant et déniché, du même coup, l'homme qui ferait très bien son affaire... était arrivé dans l'hôtel meublé... l'hôtel borgne qu'il soupçonnait... et dont l'aspect ne l'avait nullement étonné. Maintenant, il était installé sur l'unique chaise de la chambre, il avait en face de lui d'Artiglia, assis sur sa malle... et à sa demande: "Alors, mon cher, racontez", il répondit sans barguigner:

— Voilà. J'ai besoin, après-demain, de cinq ou six garçons déterminés et surtout intelligents.

— Pour quoi faire?

— Pour aller, le soir, à la fête de Neuilly.

— Et là?

— Passer leur soirée à l'amphithéâtre de la Boxe parisienne.

— Connus. Qu'est-ce qu'ils y feront?

— Ils me verront avec une jeune dame.

— Aux bonnes places?

— Oui, au premier rang... bien en vue. Il n'y aura pas à s'y tromper. Et il ne faut pas qu'ils se trompent.

— Ils auront l'oeil... Et puis?

— A la sortie, j'irai avec cette jeune dame chercher mon auto qui m'attendra un peu plus loin, dans la contre-allée.

RESUME DES NUMEROS PRECEDENTS

Deux prétendants, le marquis Robert de Saint-Gyran, un gentilhomme de la vieille noblesse française, et le comte hongrois Prodoczi, chassé de sa famille, un aventurier qui ne recule devant aucun crime, aspirent à devenir le mari d'une riche Américaine Arabella Smithson. Par un ami Robert reçoit des renseignements extrêmement compromettants pour son rival; il les lui communique afin de le forcer à lui laisser le champ libre. Mais le Hongrois l'assassine et réussit à faire accroire que le coupable est un ami de la victime, le marquis de Pontailly, et ce dernier est arrêté.

Mais Prodoczi a une ancienne amie, la Gioconda, qui découvre son secret en voyant une de ses manchettes tachée de sang et sa canne à épée encore ensanglantée. Elle garde ses preuves pour s'en servir au besoin.

Mme de Pontailly se rend à Nice pour essayer de sauver Urbain qu'elle croit innocent, mais le juge d'instruction a une foi entière dans les dépositions de Prodoczi. L'Américaine retourne à New-York en pleurant la mort de Saint-Gyran, mais Prodoczi doit aller la retrouver et l'épouser. Le Hongrois, pour faire prendre patience à la Gioconda lui fait les plus belles promesses.

Urbain de Pontailly est jugé et condamné à vingt ans de travaux forcés, mais il meurt de la rupture d'un anévrisme en protestant de son innocence.

Mme de Pontailly, sous le nom de Lepradier, prend un petit magasin de papeterie à Paris et fait la connaissance du père Marignan, un excellent homme, qui s'intéresse à ses infortunes.

Le père Marignan découvre l'adresse de Prodoczi, maintenant prince Miklovitz, qui est fixé à Paris et Mme de Pontailly entreprend de faire réhabiliter le nom de son mari, mais ses efforts se brisent devant la Justice. Elle meurt de désespoir et le père Marignan se charge de son fils qu'il lance dans la carrière musicale. Premier triomphe de Jacques.

Le jeune musicien est chargé par son impresario de composer un nouvel opéra, "Brocéliande". Son ami de la Tour du Rouvre lui offre son château pour y travailler à son oeuvre. Il rencontre là la marquise de la Tour du Rouvre et sa fille Gisèle. Au cours d'un incendie il sauve son ami. Jacques et Gisèle s'aiment, mais le musicien ne peut se marier avant que le nom de de Pontailly soit réhabilité.

M. de la Tour du Rouvre, à qui Jacques a fait des aveux, confie au détective Magillier le soin de réhabiliter le nom de son ami. La transformation du jeune Florio, fils de la Gioconda, qui a épousé, pour son titre, le marquis Sarpelli.

Florio est installé par sa mère à Paris. Entrevue entre la Gioconda et le prince Miklovitz. Ce dernier promet de protéger Florio et de le pousser dans le monde. Le jeune homme projette d'épouser la fille du milliardaire Keurwell, Régina, que fréquente un Américain, Herbert Godfrey.

—Bene, fit d'Artiglia.

—Presque aussitôt, quand nous serons en pleine foule, il faudra qu'il y ait une petite bousculade qui me sépare de cette jeune dame, ajouta Florio.

—Benissimo.

—Alors, quand cette dame sortira de la foule et que, tout naturellement, elle ira dans la direction de son auto, il faudra attendre le bon moment, et procéder à une attaque soudaine... l'attaque à main armée.

—Le travail à la dure...

—...exécuté dans toutes les règles de l'art.

—L'attaque... à fond!

—Non, mais qui en ait tout l'air... et qui batte son plein jusqu'au moment où je paraîtrai, moi, en courant... en m'élançant au milieu de la mêlée.

—Oui, en bravant tous les dangers.

—Et en administrant à vos hommes une volée de coups de canne, de coups de poing... de coups de pied...

—Boxe parisienne.

—Après quoi, les bandits qui avaient

assailli cette pauvre jeune dame seront dans une telle épouvante qu'ils prendront la fuite... disparaîtront sans attendre l'arrivée des gardiens de la paix...

—Ah! oui, important, ce détail.

—Et qu'ils me laisseront maître du terrain.

—Avec la jeune personne évanouie dans vos bras.

—Ça n'ira peut-être pas jusque-là. Mais enfin, ce ne serait pas le plus mauvais de l'aventure. Pouvez-vous m'organiser cette petite scène de cinéma?

—Parfaitement.

—Combien?

—Ah! ça coûtera cher, je vous en préviens, monsieur le comte.

—Allons, allons, d'Artiglia, ménagez un compatriote qui vous donne la préférence.

—Eh! je ne parle pas de moi, ni de ma commission, mais de nos hommes. Il nous en faut...

—Une demi-douzaine.

—Trois pour attaquer, deux pour éloigner les imbéciles qui seraient tentés d'in-

Commencé dans le No du 22 Décembre 1917.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de lettres.

tervenir, un pour signaler les agents... Oui six, nous serons assez.

—Résolus et intelligents.

—Ça se paye, l'intelligence.

—Combien? Faites votre prix. Après tout, ce n'est qu'une comédie à jouer.

—Il y a des risques à courir quand même: l'arrivée d'un secours inattendu, d'une brigade de la Sûreté... sans compter que vous allez, vous, je m'en doute, taper brutalement dans le tas.

—Vous savez bien que je ne leur ferai pas grand mal.

—Il y a l'humiliation de recevoir une raclée.

...Et puis, fit-il avec un sourire à la fois sournois et cynique, il ne faudra pas qu'on vienne vous embêter, après... il ne faudra pas que ces messieurs s'avisent ensuite de vous reconnaître.

Mais Florio avec un sourire qui répondait bien à celui de l'autre:

—Pour cela, rien à craindre, mon cher. Rendez-vous compte que cela va se passer entre quatre yeux. Il n'y aura pas d'intervention de la police puisque vous ne l'attendrez pas... Un simulacre, c'est tout. Je donne un spectacle inattendu à une jeune dame, après quoi je l'emmène. C'est fini, le rideau baisse.

Et élargissant son sourire:

—Vous viendriez, mon cher, dire que je vous ai distribué de l'argent,—je répondrais que vous êtes le porte-parole de ces voyous profondément vexés d'avoir été mis en déroute par un homme courageux.

...Et vous vous douez bien, Luigi d'Artiglia, que vous pèseriez peu en face du comte Sarpelli qui, pour se faire écouter quand il accuse les gens de chantage, a d'autres références à donner, lui, que cette chambre d'hôtel meublée.

Le bandit avait déjà compris qu'il allait faire fausse route.

Et se retournant avec sa souplesse napolitaine:

—Oui, répondit-il jovialement à Florio, j'avoue... Cette chambre avec sa chaise et sa cuvette, cela manquerait un peu d'éloquence à côté de votre appartement du boulevard Malesherbes, monsieur le comte.

—Donc, pas à s'occuper de ce qui pourrait m'arriver de désagréable après l'aventure. Il ne s'agit que de nous remettre en scène. Il vous faut?

—Un billet de mille... je ne m'en tire pas à moins.

—Oh! c'est cher, votre marchandise.

—C'est pour rien! N'oubliez pas que la scène doit être jouée par des artistes. Sans cela, elle est ratée d'avance... Et je me charge de vous les procurer, les artistes.

—Soit. Je ne veux pas marchander. Nous disons mille francs... moitié aujour-

d'hui... moitié chez moi, à dix heures du matin, le lendemain de l'aventure.

—Je pourrais vous objecter—et ce serait ma réponse à votre petit discours de tout à l'heure—je pourrais vous faire remarquer que rien ne me garantit que vous me payerez ces cinq cents francs le lendemain, puisqu'il ne restera pas trace de notre travail.

—Que voulez-vous, mon cher, ce sont les risques du métier. Je vous fais remarquer, moi, que si je vous paye d'avance, je serais sûr de ne voir arriver personne, demain soir, à la séance de boxe parisienne. Vous ne me supposez pas assez jobard pour m'exposer à cette mystification.

—Non, fit entre ses dents le Napolitain, vous n'êtes pas une poire, vous.

—De sorte que vous risquez la perte de cinq cents francs, mais que je m'assure, moi, contre celle de mille francs.

Son ton était devenu sec et tranchant:

—Eh bien! mon cher, c'est à prendre ou à laisser.

—Je prends! je prends!

—Alors, convenons bien de nos faits et gestes.

Entre gens qui se comprennent, on s'entend vite en affaires.

Quand le comte Sarpelli sortit de l'hôtel meublé de la rue Baudelière, il avait laissé entre les mains de son ancien compagnon de fête cinq billets de la banque de France.

Et Luigi d'Artiglia, maintenant qu'il était seul dans sa chambre, exécutait autour de ces cinq cents francs une sorte de danse guerrière et triomphale.

Il y avait si longtemps qu'il n'était entré en relation avec une pareille somme!

Mais interrompant tout à coup sa pyrrhique pour achever sa toilette qu'il n'avait qu'ébauchée:

—L'avertisseur, ce sera moi. Les deux citoyens qui maintiendront les curieux et qui boxeront au besoin pour les écarter, je les aurai pour pas cher.

...Ce sont les trois artistes qui vont coûter gros: cent francs la pièce! Ils ne marcheront pas à moins... et je ne pourrai pas les empêcher de barboter la monnaie et les bijoux de la jeune personne. Je sais bien que ça ajoutera à la vraisemblance.

...Et puis, s'ils rechignent trop pour se laisser exterminer par le ponté, eh bien! j'allongerai un billet de plus.

...Il me restera toujours la moitié du fafiot mâle pour me payer une pelure neuve... et pour faire les fonds d'un petit biribi en chemin de fer. C'est la saison.

...Et je n'ai pas peur, moi, que le Sarpelli me fasse faillite. S'il s'en avisait, oh! Cristo! il aurait d'abord mon couteau dans les côtes... Et il le sait bien.

...Allons, il y a du bon.

XVI

ATTAQUE NOCTURNE

Le surlendemain soir, à huit heures et demie, une auto s'arrêtait à la grille de l'hôtel de l'avenue Kléber.

Le comte Florio Sarpelli se faisait annoncer chez miss Smithson.

Et Régina, qui était déjà sous les armes, tout impatiente, toute vibrante... toute fanfaronne aussi, comme on l'est d'ordinaire quand on va s'engager dans une aventure, peut-être bien dans une sottise...

—Ah! fit-elle en allant à lui la main tendue, vous êtes exact, vous.

Mais voyant aussitôt qu'il entraînait seul:

—Et Harry Spendall? demanda-t-elle un peu étonnée.

—Impossible de le rejoindre, invisible hier toute la journée.

...Alors, se hâtait-il d'ajouter, je l'ai remplacé par le jeune Green.

—James Green, oui, très bien. Où est-il donc?

—Nous le retrouverons là-bas, à la séance de boxe. Il y est allé directement.

—Pourquoi?

—Ah! fit le comte Florio en riant de tout son cœur, ce sont ses affaires, miss Régina. Il n'a pas jugé à propos de me les confier.

—Mais, insista-t-elle, un peu défiante, êtes-vous sûr que nous l'y trouverons?

—Absolument. Je l'ai vu tout à l'heure au Central Club, il m'a promis.

—Et quand il promet, il tient, fit-elle aussitôt rassurée. Alors, partons.

L'instant d'après, ils roulaient dans la direction de Neuilly.

La fête, en ce moment, bat son plein.

On ne pouvait déjà plus circuler que très difficilement dans la grande avenue où grouillait une foule compacte.

Florio abaissa la glace et se penchant vers le chauffeur:

—Prenez à droite, lui dit-il.

Et quand ils furent un peu plus loin, dans une allée transversale où il y avait beaucoup moins de monde:

—Arrêtez.

Il avait sauté à terre... et tout en faisant descendre la jeune fille:

—C'est ici que vous stationnerez, expliquait-il en donnant ses instructions à cet homme. Ici, à ce croisement de chemins, nous vous retrouverons sans peine.

...D'ailleurs, ajoutait-il en montrant à Régina l'enseigne flamboyante de la Boxe parisienne qu'on apercevait très distinctement à deux ou trois cents pas de là—

vous voyez, miss, que nous n'aurons pas à faire grand chemin pour regagner notre auto... et nous la retrouverons bien plus aisément ici que dans les remous de la foule.

Quelques minutes après, ils faisaient leur entrée aux "fauteuils réservés", qui étaient tout simplement des chaises attachées les unes aux autres par des cordes, et qui entouraient, en la touchant presque, l'estrade élevée où les combats allaient se succéder.

À l'amphithéâtre assis, c'était déjà plein.

À l'amphithéâtre debout, c'était peut-être encore plus grouillant et en assés.

Aux places réservées, les chaises commençaient aussi à se garnir.

—La salle va être superbe, s'écria Florio.

—Et Green? demanda Régina un peu troublée, un peu suffoquée par les cris, les appels... les vociférations de cette foule d'où on ne voyait émerger que des têtes de faubouriens ou de professionnels du trottoir.

—Il va arriver. Tenez, voilà nos trois places. Allons, miss, vous n'avez pas peur parce que, là-haut, il y a des gamins qui s'amuse à bruyamment.

Florio ajouta négligemment:

—Une sportive comme vous!

Oui, il appuyait au bon endroit, et l'Américaine, haussant les épaules:

—Peur, allons donc! C'est bon pour les Européennes de s'épouvanter quand le vent souffle un peu fort.

Et s'asseyant sur la chaise que Florio lui indiquait:

—Oui, ici nous serons très bien. Seulement, je suis étonnée, si James Green a promis, qu'il ne soit pas arrivé à l'heure convenue.

—Moi aussi, je suis étonné, répondit l'Italien comme un écho.

Mais à part soi, Florio se disait:

—Je le serais bien plus si je le voyais apparaître. C'est vrai que je lui ai annoncé notre **escapade à Neuilly**. Je lui ai même expliqué que miss Smithson s'était mis en tête de réunir là-bas tous ses amis... que d'abord elle ne songeait pas à lui... que j'avais été obligé de lui rappeler qu'elle oubliait un garçon charmant... et qu'elle m'avait alors répondu: "Si vous le voyez, dites-lui de venir nous rejoindre à Neuilly".

...Il a fait une tête un peu vexée... il y avait d'ailleurs de quoi. J'ai négligemment ajouté: "Alors, nous comptons sur vous, hein?" Il m'a répondu: "Oui, oui, je tâcherai".

...Il en résulte que je l'attends ici sans la moindre espérance d'apercevoir son visage; mais cela me suffit amplement pour soupirer *mordicus*—même à lui—qu'il m'avait promis de venir et que j'avais le

droit de compter absolument sur sa promesse.

Florio en resta là de ses réflexions. Dans un grand brouhaha entraînant aux places réservées des femmes en grande toilette, des hommes en smoking... toute une bande de fêtards qui avaient bien diné—cela se voyait—et que suivaient d'autres spectateurs élégants... snobs ou rastas... qui, maintenant, avaient envahi toutes les places réservées libres encore au tour du ring.

Mais voilà que, sur l'estrade bordée d'une double corde—exactement comme dans les luttes sportives les plus classiques—un individu en manches de chemise, un énorme gaillard, se hissait, et saluait solennellement:

—Mesdames, messieurs...

Il s'interrompit.

—Faites donc taire la musique. Avec le raffut qu'elle fait, qu'est-ce que vous voulez qu'on entende?

L'orchestre des cuivres qui tonitruait sur l'estrade d'en face s'arrêta comme par enchantement.

Et le manager reprit:

—Nous avons l'honneur de commencer la séance.

Deux combattants en costume traditionnel venaient à leur tour de sauter sur l'estrade.

—Monsieur Louis Anginier, dit l'Ecureuil, fit le manager en le présentant gravement pendant qu'on entendait s'élever, à l'amphithéâtre, de formidables lazzis.

"Oh! l'Ecureuil!"

—Monsieur Victor Crochet, dit l'Anguille, poids plume. Lutte en vingt rounds. En avant au coup de sifflet.

Et la représentation commença.

... ..

Oui, c'était assez écoeurant.

Ces boxeurs luttèrent comme des apaches... avec les poings, les pieds, les crocs-en-jambe, les cabrioles,—tout ce qu'exécutent les rôdeurs, lorsqu'ils règlent, entre eux, une querelle où, par hasard, les couteaux n'entrent pas en jeu.

Après ces deux-là, d'autres suivaient, puis d'autres... pendant que l'amphithéâtre hurlait de joie et que les fêtards et les filles des places réservées se passionnaient aussi pour ces batailles de chevaliers du trottoir,—ces "coups de torchon" où le sang apportait sa note rouge qui semblait aussitôt griser tous les fauves d'en haut et tous les dégénérés d'en bas.

Régina, qui, par bravade, avait d'abord applaudi, devenait plus réservée et plus taciturne à chaque nouvelle exhibition.

Et comme Florio paraissait toujours y prendre plaisir:

—Vous trouvez ça intéressant? finit-elle par lui demander avec une moue de dégoût.

—Mon Dieu, oui, fit-il, obligé de mon-

trer un peu d'enthousiasme pour le spectacle où il l'avait en rainée. C'est plus près de la nature que de l'art, mais il y a là une sincérité, une...

Elle l'interrompit:

—C'est plus près de la boucharie que de la nature. Pouah!

Et brusquement:

—Si on s'en allait?

—Mais, fit-il en hésitant, et Green?

—S'il avait dû venir, il serait ici. Je vois qu'il était mieux renseigné que vous, mon pauvre ami... et qu'il a eu le flair d'employer plus intelligemment sa soirée. ...Allons-nous-en.

Elle s'était levée... elle faisait un mouvement pour se diriger vers la sortie...

Et Florio qui allait la suivre, assez déconfi, et qui je sais—presque instinctivement—un regard circulaire dans l'amphithéâtre, Florio eut, tout à coup, un sursaut d'allègement.

Il venait d'apercevoir, au premier rang, Luigi d'Artiglia... Luigi qui s'était aussi levé, qui avait compris, qui avait fait un signe à quelques individus... et qui se précipitait avec eux, du côté de la porte de sortie de l'amphithéâtre.

—Il ne nous perdait pas de l'œil, il a vu que nous partions. Ralentissons maintenant la manœuvre pour lui donner le temps de nous cueillir.

Et sous prétexte de faciliter, de protéger la sortie de Régina, il avait passé devant elle, dirigeant leur mouvement, s'arrêtant à tout obstacle pour s'excuser avec son plus aimable sourire, pour saluer en remerciant... et pour perdre un temps qui, pensait-il, n'était pas si perdu que ça.

... ..

Enfin, ils arrivaient à la sortie.

Dehors, il y avait peu de monde.

C'était à peine onze heures. La foule que rien n'aurait plus devant la tente de la Boxe parisienne, s'était dispersée autour des autres attractions de la fête...

L'auto stationnait là-bas... à trois cents mètres... où on l'apercevait vaguement.

Il n'y avait qu'à se diriger de ce côté...

—J'espère bien que c'est notre homme qui nous attend, fit Régina.

Et un peu nerveuse, mécontente d'elle-même et de celui qui l'avait fourvoyée dans cette équivoque aventure,—elle s'engagea rapidement dans la contre-allée à demi obscure,—suivie de Florio qui restait quelque peu en arrière, comme s'il avait peine à lui tenir pied... et qui protestait:

—Mais oui... c'est le nôtre... je le reconnais...

Depuis un moment les cinq apaches lui emboîtaient silencieusement le pas.

Et comme on était à présent au plus obscur de l'allée transversale... voilà que, tout à coup, ils avaient pris leur élan...

Sous leur choc, Florio était tombé en criant :

— Ah ! gredins !... sauvez-vous, Régina ?

Mais les apaches entouraient déjà l'Américaine...

Et tout en vociférant : — Ton gigolo a son compte ! ils l'enrouaient... ils la maîtrisaient... ils lui tordaient les mains pour la jeter sur le sol, réduite à l'impuissance...

Pendant qu'ils rafflaient déjà son sac à main, qu'ils arrachaient sa montre-bracelet... qu'ils la dévalisaient consciencieusement, comme avait prévu Luigi d'Artiglia.

...Lorsqu'un nouveau coup de théâtre s'était produit... brusque comme un coup de foudre...

Un nouvel arrivant... un sauveur... un héros avait bondi sur les apaches, occupés à dépouiller la victime qu'ils maintenaient toujours projetée... écrasée... contre le sol.

Ah ! ce fut fulgurant !

De sa canne, de ses pieds, de toute la ruée de son corps il pourfendait, il assommait ; il mettait en déroute ceux qui ne songeaient plus qu'à échapper aux coups de ce demi-dieu vengeur... qui cessaient enfin de maîtriser la jeune fille...

Et voilà que Régina en endait une voix bien connue lui crier :

— Ne vous relevez pas... Je serai plus libre de mes mouvements... courage !...

Elle avait obéi...

Toujours accroupie contre le sol où on ne la maintenait plus, elle avait senti au-dessus d'elle tourbillonner la lutte sauvage, elle avait écouté en frissonnant les imprécations... les cris de colère... de douleur...

Et puis tout à coup, une autre voix, qui semblait éloignée, avait crié avec effroi :

— Acre... les flics... barrez-vous !...

Et c'avait été comme une envolée de moineaux pillards qui se dispersent dès qu'approchent les chasseurs...

Alors... elle s'était sentie soulevée par une main... oh ! si délicatement respectueuse celle-là...

Et Florio, tout fiévreux de la bataille :

— Régina !... chère !... Ah !... avez-vous bien du mal ?...

— Non...

Elle s'arrêta... ses yeux flotèrent...

Et elle allait réaliser ce que son sauveur n'osait espérer la veille, quand il organisait avec Luigi d'Artiglia la mise en scène de cette audacieuse comédie...

Elle allait défaillir dans ses bras... pour qu'il pût la prendre... l'emporter... s'exhiber à tous ceux qu'attirait le bruit... se nommer aux gardiens de la paix qu'on voyait accourir...

Mais non. La petite Américaine n'était pas comme ces femmelettes d'Europe qui

perdent le sensiment et restent inanimées pendant de longues heures.

Elle s'était aussitôt ressaisie—et se dégageant des bras qui l'enveloppaient déjà.

— Merci... je pourrai marcher.

— Comment êtes-vous ?

— Ce ne sera rien... Je vous en prie... éloignez ces gens... Je vous en supplie, pas d'intervention de la police... pas d'enquête judiciaire, surtout...

— Soyez sans inquiétude.

Et faisant contre mauvaise fortune bon cœur,—car il l'aurait bien aimée, il l'aurait bien souhaitée, cette intervention qui se serait traduite par une réclame dont il aurait bénéficié, oh ! combien !

— Je ne sais de quoi il s'agit, répondit-il aux gardiens de la paix qui arrivaient en courant... J'étais là, avec mademoiselle... nous regagnions tranquillement mon auto que vous voyez d'ici... Cinq ou six voyous ont tout à coup engagé une sorte de bataille à coups de pieds... à coups de poings... Puis l'un d'eux a crié "Les flics"—et ils sont partis aussi vite qu'ils étaient venus...

— Alors... ils ne vous ont pas attaqués ?

— Je crois qu'ils n'ont pas même pris garde à nous... Ils sont allés dans cette direction...

Il montrait une allée, maintenant déserte.

— Enfin, conclu un des agents, une explication entre apaches, ça n'a guère d'importance... Je vous remercie, monsieur.

Et le comte Sarpelli put continuer son chemin avec Régina Smithson qui lui disait tout bas :

— Merci... merci...

— Mais vous, insistait-elle... vous n'avez pas de mal ?

— Non... je vous assure. Beaucoup d'émotion, voilà tout...

Et elle ajouta avec un sourire encore tout plein de fièvre :

— Beaucoup de reconnaissance aussi... et beaucoup d'admiration pour votre courage. Oh ! mon ami... quand j'y songe !...

Elle eut une soudaine exclamation.

— C'est vous qu'ils ont d'abord renversé ! C'est vous qui êtes blessé, sans doute !... dangereusement peut-être !... vous qui avez besoin...

— De rien... rassurez-vous... C'est un coup à la tête... qui m'a étourdi... mais qui, par bonheur, a été amorti par mon chapeau... Voyez... mon pauvre couvre-chef en porte toujours la marque... C'est lui, le seul blessé de notre armée...

...Mais, sacrébleu, je leur ai fait payer, aux autres, leur coup de casse-tête...

— Et vous m'avez sauvé la vie... oh ! jamais, jamais je n'oublierai !...

E, maintenant que le danger n'existait plus... maintenant qu'ils se rapprochaient

de leur auto, l'excès d'émotion... la réaction nerveuse... l'attendrissement... tout cela prenait le dessus.

Si bien qu'en dépit de ses efforts pour rester calme, Régina Smithson avait eu la voix entrecoupée par un irrésistible sanglot, pendant qu'elle balbutiait :

— Oh ! cher... cher ami...

A ce moment, ils arrivaient à leur auto.

Et pendant que Florio aidait Régina à y monter :

— Oui, fit-il tout bas, votre ami... le plus dévoué... le plus fidèle...

Et se retournant vers le chauffeur :

— Reconduisez-nous avenue Kléber... et vite !

C'est ainsi que Régina Smithson, toute tremblante encore du terrible danger qu'elle avait couru, rentra dans l'hôtel d'où elle était sortie... presque en escapade.

Mais au moment où elle mettait pied à terre :

— Jamais... jamais, je n'oublierai, avait-elle répété comme une promesse... en serrant avec effusion la main que Florio lui tendait.

Et elle avait ajouté :

— Allez-vous-en bien vite... et à demain, puisque demain soir vous me retrouverez ici.

De sorte que le comte Sarpelli avait donné son adresse au chauffeur et qu'il s'était fait conduire boulevard Malesherbes—tout ravi de l'admirable façon dont il venait d'avancer ses affaires, auprès de la fille unique de la princesse Miklovitz... mieux encore ! de la petite-fille de Jérémie Keurwell, le roi du cuivre.

XVII

QUAND ON SAIT ÉCOUTER

IL Y AVAIT, en effet, le lendemain soir, réception à l'hôtel de l'avenue Kléber.

C'était même une des dernières de la saison—car, bientôt, le prince et la princesse Miklovitz allaient partir pour la mer—et ils n'ouvraient plus leurs salons avant l'automne.

De sorte que ce soir-là, il y avait chez eux beaucoup de monde.

Et, comme les secrets qu'on se confie avec mystère, — avec promesse de n'en rien ébruiter—sont invariablement le secret de Polichinelle... on ne parlait que de l'aventure arrivée, la veille, à miss Régina Smithson...

...Aventure, d'ailleurs, que le comte Sarpelli s'était—toute la journée—empressé de colporter au New-Sporting, au Central Club—partout où il avait trouvé un prétexte pour placer sa confidence... et pour se faire sa petite réclame.

C'est par le plus grand des hasards qu'Herbert Godfrey, occupé tout l'après-midi à l'ambassade de la rue François-Ier, n'avait rien su de cet énorme po'in, avant d'arriver avenue Kléber.

Et, tout stupéfait... ou agacé de ce qu'on venait de lui raconter avec un empressement... et avec des réticences... où il y avait bien plus de taquinerie que de sympathique intérêt... il avait, comme à son habitude, foncé sur l'obstacle... autrement dit, il était allé tout droit à la meilleure source de renseignements.

Il voyait là-bas Régina qui se prodiguait, qui était très entourée par ses flirts... très serrée de près par le comte Sarpelli... et à laquelle il n'avait pas encore pu dire un mot un peu intime...

Il s'avança brusquement vers elle.

— Je voudrais avoir avec vous un moment d'entretien, miss Régina...

Il souriait... oh! le plus gracieusement du monde... et, cependant, la jeune fille avait eu l'impression d'un orageux abordage.

— Parlez, fit-elle sur le même ton.

— Oh! pas devant tant d'oreilles. Je suppose bien que tous vos bostons ne sont pas pris d'assaut et que vous en trouverez encore un à me donner. Je m'inscris donc pour le premier qui sera disponible. Tant pis pour moi s'il faut l'attendre jusqu'à l'aurore...

Il riait toujours... mais un peu du bout des lèvres... et c'est son regard, aigu, agressif, qui n'avait rien de riant.

Elle accepta bravement la bataille.

— Mais non, cher, vous n'attendrez pas tant que ça... Je vous donne le premier... Tenez, celui qui commence justement.

Elle avait fait un signe au comte Sarpelli... un signe qui voulait dire: "Je vous revaudrai ce dont je vous prie de me laisser disposer."

L'Italien qui s'avançait déjà avait aussitôt compris.

Il s'était discrètement effacé...

D'ailleurs Herbert Godfrey venait de prendre le bras de Régina... et entraînant sa danseuse à quelques pas du groupe où elle semblait présider tout à l'heure:

— Qu'est-ce donc, cette sottise que vous avez faite hier soir?

— Une sottise!... Exprimez-vous mieux, mon cher. Dites une aventure... une tragique aventure... Mais ce sont les petites filles qui font des sottises... et je n'en fais plus... soyez-en persuadé.

— Cela n'empêche pas que, malgré mon conseil, vous avez voulu aller dans ce mauvais lieu...

— ... Où je me suis rencontrée avec des gens de notre monde... qui y venaient en foule... oui, mon cher, des gens que nous coudoyons tous les jours... que nous ren-

controns dans les endroits les plus élégants... les plus fermés...

— Vous en nommeriez beaucoup, de ces gens du monde qui étaient là?

Elle haussa les épaules... ce qui la dispensait de répondre plus catégoriquement.

Et lui:

— Je me figure, moi, que dans ce milieu de rastas et de filles, vous aviez la chance — c'en était une — de ne connaître personne...

... Et sauf le comte Sarpelli, votre unique répondant... ce qui était un peu faible comme caution...

Régina se cabrait déjà.

— C'était plus fort comme défense, mon cher.

... Mais je reconnais volontiers qu'en effet nous avions projeté d'être plus nombreux. Je comptais même absolument sur la présence de James Green.

— Oh...

— Il avait promis au comte Sarpelli qu'il se joindrait à nous...

— C'est bizarre! Il a passé la soirée au Central-Club... Je lui ai plusieurs fois parlé... Il ne m'a pas dit un mot de cela...

— C'est bizarre, en effet... cela n'empêche pas qu'il avait promis... D'ailleurs la chose n'a aucune importance... Je suis allée à ce spectacle... il m'a déplu...

— Vous m'étonnez.

— Et vous, vous m'ennuyez!

Ce persiflage l'exaspérait... et cédant à l'irritation de ses nerfs:

— Comment! Il y a un brave garçon... un héroïque garçon qui s'est lancé pour moi, tête baissée dans un effroyable danger...

... Il a eu la témérité... oui, héroïque... de se jeter sur une demi-douzaine de malfaiteurs qui, pour me voler, me maltraitaient... me bousculaient... qui allaient m'étrangler ou me donner quelque coup de couteau...

... Il met cette bande en déroute... il la disperse... il me sauve la vie au péril de la sienne... et vous ne trouvez qu'une chose à dire... une chose jalouse... mesquine: — que cet admirable défenseur était une faible caution!...

— Oh! je dis aussi que c'est un rude veinard, fit Godfrey sans s'émouvoir... et toujours avec son sourire incisif.

— Pourquoi ce ton ironique?

Godfrey répondit:

— Parce que votre sauveur s'en est tiré à bon compte... oh! à très bon compte.

— Allons... expliquez cette méchanceté. Ce doit être une méchanceté, sans doute...

— Non, une simple observation. Je l'ai bien regardé tout à l'heure... Il n'a pas une écorchure, pas une égratignure... pas une seule de ces ecchymoses que je vois à vos poignets...

— Mauvais cœur!... Il a reçu un coup formidable à la tête... un coup dont il est

resté étourdi... assommé... mais dont il s'est, Dieu merci, relevé vite pour arriver à temps... pour me délivrer...

— D'une mêlée, paraît-il qui a été effroyable...

— J'en frissonne encore!...

— Et dont il est sorti, lui, sans le moindre bobo... Ah! c'est beau, l'adresse... c'est beau, l'agilité... C'est beau, la boxe à la napolitaine...

— Et c'est bien laid, l'envie, le dénigrement, l'injustice... tous les instincts bas et vils dont je vous croyais exempt...

— Dont je suis exempt, en effet, miss Smithson... me bornant à y voir clair et à refuser de prendre des vessies pour des lanternes... autrement dit, des farceurs pour des héros...

... D'ailleurs, je suis bien tranquille sur votre compte... Vous avez, c'est incontestable, des défauts très grands... énormes.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. Mais vous avez aussi d'incontestables qualités.

— Trop aimable.

— Je ne pense pas l'être en ce moment.

... Il n'y a rien de banal comme l'amabilité et j'éprouve pour vous des sentiments plus personnels, et qui valent mieux que cette banalité-là.

... Une de vos qualités, c'est un certain bon sens qui finit toujours par prendre le dessus.

... Je vous laisse pendant huit jours avec votre Napolitain, miss Smithson... Etudiez-le sur toutes ses faces... faites-vous de lui une opinion, non pas sentimentale, mais raisonnée... Et puis, dans huit jours, nous reprendrons cette conversation.

Il lui fit un grand salut.

— Au revoir, miss. Je vous aime beaucoup. Vous m'avez dit souvent qu'une belle fille d'Amérique comme vous ne doit faire souche que de libres Américains... Nous reprendrons cette conversation la semaine prochaine.

Et indiquant d'un discret clignement le comte Sarpelli qui ne les quittait pas du regard:

— Le Napolitain me fait des yeux comme des pistolets. Il ne prétend peut-être pas boxer aussi avec moi. Ah! je laisserais des marques, j'en ai peur, sur ses jolies joues ambrées.

... Bonsoir, Régina.

... ..

Il l'avait laissée stupéfaite, indignée, furieuse.

— Oh! cet Herbert! quel brutal! quel sauvage! quel stupide garçon!

Non. On ne pouvait pas... on ne pouvait plus aimer un être pareil, qui n'était que moquerie, qu'arrogance...

Qui dénigrait odieusement tous ceux dont il jalousait les exploits!

Et comme, justement, Florio, voyant la

place devenir libre par le soudain départ de l'Américain, s'avançait vivement vers Régina :

— Eh bien ! miss, et votre danseur ?... Qu'est-il devenu ?

— C'est un malhonnête... un insupportable garçon, mon danseur. Dansons tous les deux, voulez-vous ?

Et comme l'orchestre jouait toujours ce boston dont elle n'avait pas encore dansé une mesure, Régina Smithson partit aux bras du Napolitain.

.. .. .

C'était — Florio l'avait compris, — le moment psychologique.

Et tout en bostonnant dans le mouvement souple... un peu alangui, qui, à cette heure, était si bien de circonstance :

— Je fais des jaloux, je le vois.

— Ne regardez pas.

— Et puis c'était forcé, on se figure déjà que je vous demande... que sais-je...

Il se prit à rire doucement.

— Le prix de ma séance de boxe parisienne.

Elle eut aussi un sourire.

— Ils sont logiques, demandez-le.

Et il eut alors le grand élan qu'ils savent si bien exprimer dans son pays :

— Ah ! Régina ! Etre aimée, adorée, par un homme qui se donnerait à vous pour toute sa vie... être aimée parfaitement, comme vous méritez de l'être...

Porter dans votre jeune Amérique, un nom qui n'est pas sans gloire et dont l'ancienneté double l'éclat... être marquise, marquise Sarpelli, car bientôt j'hériterai de ce titre, être alliée aux ducs d'Esterno, aux princes Figolia...

... Mais cela, c'est l'orgueil... ce n'est pas l'amour, la grande, la seule joie de la vie.

— ... Et je vous aimerais tant, Régina !

Comme tous les bons comédiens, il était à demi convaincu, ce Florio, de ce qu'il murmurait de sa voix chaude... un peu tremblante.

Ses grands yeux étaient humides... il y avait de l'anxiété dans le sourire de ses lèvres rouges...

Et Régina qui le regardait d'un regard flottant, hypnotisé... Régina le trouvait beau, ce Napolitain... beau comme un de ces jeunes dieux qu'on admire dans les musées d'Italie... beau comme un de ces bergers de la Campanie que Virgile a chantés... comme un de ces poètes que la Renaissance a vus naître.

Oui, il était charmant.

Et la petite-fille du roi du cuivre :

— Donnez-moi quelques jours avant de vous répondre.

— Pourquoi ?

— Je veux écrire à quelqu'un.

— A qui ? Dites-le moi, je vous en supplie.

— A quelqu'un qui, en apprenant que

je vous dois la vie, deviendra votre meilleur, votre plus solide appui, pour gagner cette autre bataille que vous engagez aujourd'hui.

— Son nom, de grâce !

— Mon grand-père Jérémie.

— Vous voulez...

— Fiez-vous à moi. Je sais ce que je vous dois, Florio... et la fille de John Smithson n'est pas de celles qui hésitent à payer une dette, soit d'honneur, soit de cœur.

— Ah ! que vous serez aimée, vous !... s'écria le fils de la Gioconda, en enveloppant l'Américaine d'un regard d'adoration de ses grands yeux pleins de flamme.

.. .. .

Comme tout le monde... comme la princesse qui avait poussé les hauts cris en apprenant l'escapade de cette terrible enfant, le prince Miklovitz avait été mis aussitôt au courant de l'aventure.

D'ailleurs, le lendemain de la soirée où Régina avait pris cet engagement... le lendemain de la victoire, de la victoire éclatante... Florio, dès le matin, était allé raconter tout cela au prince.

Et, d'abord, il lui avait annoncé :

— Celui que je redoutais le plus, Herbert Godfrey, a perdu lui-même un terrain considérable, pendant que ma bonne chance m'en faisait gagner un que je suis bien sûr de ne plus reperdre.

Et sans rien laisser soupçonner à celui qu'en secret, — en grand secret, — il appelait "mon père", sans rien lui laisser soupçonner du moyen plutôt ignoble dont il s'était servi pour faire tomber dans ses bras la petite-fille de Jérémie Keurwell, il lui avait raconté à sa façon la scène... toute la scène qui s'était déroulée à partir du moment où ils sortaient de la baraque foraine de Neuilly, jusqu'à celui où l'approche des agents avait achevé la déroute des bandits déjà réduits à l'impuissance.

Comme Herbert Godfrey, le prince Miklovitz avait éprouvé un étonnement — oh ! qu'il n'avait pas dissimulé — de le voir revenu, sans la moindre blessure, de cette bataille contre une demi-douzaine de gredins déterminés.

Mais avec un air de conviction qui ressemblait merveilleusement à de la sincérité, Florio était entré dans tant de détails, il avait si bien mimé la scène, indiqué la place invisible où, sous ses cheveux, s'étalait l'enflure du coup, qu'avait atténué, par bonheur, son chapeau désormais importable.

Et le prince qui n'avait, lui aussi, que le désir de voir Florio réussir auprès de Régina comme il avait réussi lui-même auprès de sa mère, — le prince n'avait plus songé à mettre en doute la véracité d'un récit si bien mimé.

— Eh bien ! avait-il dit à celui que, toutes portes closes, il tutoyait paternelle-

ment, eh bien ! tu es en bon chemin.

— Comment dois-je agir ? Faut-il immédiatement m'adresser à sa mère ? Le plus tôt, vous savez, est toujours le meilleur.

— Non. Laisse faire Régina comme elle en a l'intention. Elle veut écrire d'abord à son grand-père, elle a raison. C'est ce vieux crocodile qu'il importe surtout d'amaïdouer. Il faut un peu plus d'une quinzaine pour qu'elle ait la réponse à la lettre qu'elle écrit sans doute en ce moment. Pendant ce temps, j'entreprendrai, moi, le siège de sa mère, et j'espère qu'il ne traînera pas en longueur.

... D'ici là, fais une cour discrète, ne t'impose pas...

Il lui tendit la main.

— Et bonne chance, mon garçon.

— Faut-il que j'aïlle aujourd'hui présenter mes hommages à Régina ?

— Non. Trop précipité. Demain, ce sera plus correct.

— Alors, à demain.

Il baissa la voix :

— Mon cher père.

— Méfie-toi, monsieur mon fils. Ce n'est pas le moment de proclamer cette parenté qui n'avancerait pas précisément tes affaires auprès de mon intraitable belle-fille. Méfie-toi des murs qui ont si souvent des oreilles !

Et ils se séparèrent en se serrant vigoureusement la main, — exactement comme font tous les honnêtes gens quand ils se quittent.

.. .. .

Qu'allait-il faire de sa journée, ce jeune comte Sarpelli qui voyait déjà s'entr'ouvrir, pour qu'il y puisât à son gré, le coffre-fort de Jérémie Keurwell ?

Il était de très belle humeur.

L'aventure s'engageait admirablement, il n'y avait qu'à la laisser marcher...

Florio s'en alla passer son après-midi au New-Sporting.

Il se disait :

"Si j'y rencontre Régina, ce sera une excellente occasion, sur ce terrain neutre, de lui présenter mes devoirs — sans m'imposer, — et de lui montrer quand même que je suis, quand je veux, le plus aimable de ceux qu'on appelle "les beaux enfants de l'Italie".

"Si je ne la rencontre pas, je ferai à ces messieurs un nouveau récit de mon exploit. Il n'y a rien de tel qu'une performance comme celle-là pour inspirer beaucoup d'admiration et encore plus de respect".

Mais non. Au New-Sporting, il n'avait pas vu Régina.

La petite Américaine était trop occupée de ses affaires de cœur pour songer à ses plaisirs de sport.

Elle était restée chez elle.

Florio, au milieu de groupes d'amis béants de stupéfaction, passa donc quelques heures à dire, à redire et à recommencer le récit de son héroïque prouesse.

Il mima la scène, imita les cris des combattants, les vociférations des blessés, esquissa les coups d'attaque, les parades de défense...

Et quand il en eut assez de ce mime-drame dont la répétition finissait par devenir fastidieuse, il s'en alla dîner au Central Club.

Là, par un fâcheux hasard, il n'y avait de sa connaissance que cet Américain, cet Herbert Godfrey qui dînait avec un de ses compatriotes... qui avait très correctement répondu à son salut... et qui, de son coin, le regardait avec une insistance plus déplaisante que sympathique.

C'était trop insaisissable, trop furtif pour que Florio pût s'en offenser, ou paraître seulement s'en apercevoir.

Mais l'Italien, qui n'ignorait pas les sentiments que nourrissait pour lui l'attaché d'ambassade, s'apercevait très bien de son petit manège.

Et cette surveillance sournoise était d'autant plus agaçante qu'elle s'accompagnait de réflexions à mi-voix qu'Herbert Godfrey faisait à son vis-à-vis dans cette langue anglaise — et prononcée à l'américaine — dont Florio ne parvenait pas à comprendre un mot.

De sorte que, las de servir de cible à cet adversaire dont il devinait les propos désobligeants, mais auquel il ne pouvait cependant pas aller chercher querelle — ce qui n'aurait pas précisément servi à ses projets et avancé ses affaires, — Florio se décida brusquement à quitter le Central Club où il avait d'abord pensé qu'il resterait quelques heures... et à s'en aller ailleurs pour y passer sa soirée.

— Eh bien! puisqu'aujourd'hui il avait toutes sortes de bonnes raisons pour être en joie, l'endroit était tout indiqué.

Le Nouveau-Lyrique, parbleu.

C'était bien naturel qu'il s'offrit quelques distractions.

Il ne pouvait cependant pas passer uniquement son temps à filer le parfait amour avec miss Smithson.

D'autant qu'il avait tous les appétits et toutes les convoitises, — ce jeune Florio qui roulait pêle-mêle dans son sang les impulsions farouches de la Gioconda et les froides et cyniques auraces de Jean Prodoci.

Il s'était pris d'une fouda amoureuse pour cette autre blonde dont le capiteux parfum éveillait en lui des sensualités nouvelles.

Et, ce soir-là, au Nouveau-Lyrique, il s'était aussitôt engagé dans le couloir qui conduisait sur la scène où il était admis aus-

sitôt qu'il montrait patte blanche à la porte de fer donnant sur les coulisses.

C'était le jour où Florentine, enchantée de servir à ses camarades la primeur d'un énorme potin, pérorait dans le foyer, au milieu d'un cercle de comédiens, de comédiennes et d'amis de la maison.

Distrait d'abord, bientôt attentif, — souriant toujours, — le comte Sarpelli avait entendu la jolie brune raconter cette histoire où aucun nom n'était prononcé, mais où elle parlait de choses d'autrefois, de choses singulières... et qui lui avaient aussitôt fait dresser l'oreille.

Il ne les entendait pas pour la première fois, ces choses-là; on lui en avait déjà parlé.

C'est sa mère qui les avait racontées, en se gardant bien de risquer la moindre allusion à d'autres choses qu'elle savait aussi... qu'elle était seule à savoir, — et dont elle gardait fidèlement le secret au père de son Florio.

Mais enfin, il n'ignorait pas que la veuve de l'assassin du marquis de Saint-Gyrand avait accusé le prince Miklovitz d'être le véritable auteur du crime.

Il n'ignorait pas que cette femme avait porté cette redoutable accusation parce que le marquis de Saint-Gyrand était l'ami — préféré, disait-elle, — de l'Américaine qu'ensuite Jean Prodoci — le prince Miklovitz — avait épousée.

D'ailleurs, Florio n'approfondissait pas ces choses ténébreuses.

Il était de ceux qui disent tout bas: "Au crime heureux, il n'y a pas plus de remords que de châtement".

Cette femme — cette veuve — devait être une calomniatrice, puisque les policiers et les magistrats n'avaient pas eu assez d'excuses à prodiguer au grand seigneur et au milliardaire qu'elle accusait.

Mais si par hasard elle ne l'avait pas calomnié?

Eh bien, il y avait dix-sept ans de cela... et, comme l'eau qui purifie tout, la prescription avait coulé sur ce mystère d'autrefois.

Et puis, à quoi bon approfondir? Il n'approfondissait pas.

Il avait cependant, au récit de Florentine, été saisi d'une grande curiosité et d'un peu d'inquiétude.

Cette perruche babillarde parlait d'un policier qui allait se mêler, cette fois, de l'affaire.

Elle prétendait que le fils du condamné, aidé de ce nouveau Sherlock-Holmes, s'apprêtait à démasquer le vrai criminel, — un grand rasta, disait-elle, qui tenait le haut du pavé parisien... et qui n'était qu'une sombre canaille.

Elle affirmait que ce fils faisait partie du Nouveau-Lyrique, qu'il y comptait une foule de camarades... beaucoup d'amis...

Et elle en savait certainement beaucoup plus qu'elle n'en racontait.

Cela se voyait à son air de mystère, au pétilllement de ses yeux, à son sourire plein de réticences.

Alors, Florio s'était dit:

— Il faut que je tire cela au clair. Et tout de suite.

Son amie Sylvia assistait, comme lui, au lancement de l'énorme potin dont l'explosion effarait encore tous les comédiens qui l'avaient entendu.

Il alla discrètement dans sa loge où il savait qu'elle ne tarderait pas à venir aussi.

Quand elle arriva — seuls tous les deux, — il lui fit les petites comédies de taquinerie souriante et de gentillesse moqueuse où il était passé maître.

Et tout doucement, tout gentiment, il l'avait mise au défi de faire prononcer par Florentine le nom de ce garçon qui était leur camarade et qu'elle s'obstinait à cacher.

Il avait eu la sournoise habileté d'intéresser la jeune femme à cette découverte par l'appât d'un pari qui, si elle le gagnait, lui ferait posséder, le lendemain, un bijou dont elle avait, depuis quelque temps une folle envie...

La belle fille blonde était partie en coup de vent "cuisiner" Florentine qui venait de rentrer elle aussi dans sa loge.

Et dix minutes après elle reparaisait, radieuse.

— J'ai gagné!

— Elle t'a dit le nom!

— En me faisant promettre, naturellement, de ne pas le répéter. Celui dont il est question, c'est Lepradier.

— Le compositeur! s'était écrié Florio tout stupéfait.

— Mais ce n'est pas son vrai nom, avait-elle aussitôt ajouté.

— Ah! il se nomme...

— Pontailly... de Pontailly, mon cher. Il a la particule.

— Pontailly, répétait Florio, comme pour se familiariser avec ce nom inconnu.

Et il réprima un instinctif tressaillement qu'il fallait bien se garder de laisser paraître.

C'était bien le nom de l'homme qui avait été condamné... qui était mort, dans la salle des assises, pendant que le président lui lisait sa condamnation.

Pontailly! c'était bien cela. Après le père, après la mère, voilà qu'apparaissait le fils!

Le fils qui, cette fois, n'était pas un pauvre diable sans conséquence... qui s'était fait un nom... qui arrivait à la notoriété... bientôt peut-être à la célébrité...

Le fils qui était conseillé... guidé par un policier habile.

C'était grave.

Mais Florio ne sourcilla pas.

Il garda son sourire gentiment moqueur en complimentant Sylvia d'avoir si bien su faire parler Florentine.

Il ajouta que, d'ailleurs, ne connaissant pas personnellement M. Lepradier, ce gros potin ne l'intéressait pas beaucoup.

Mais enfin... comme un galant homme n'a que sa parole, il payerait demain — demain matin — le pari qu'elle avait si brillamment gagné.

— Et maintenant, conclut-il, assez causé de ce monsieur et occupons-nous d'autre chose.

Ils s'occupèrent donc d'autre chose... ce qui, paraît-il, l'intéressait davantage... et ce qui avait fini par intéresser aussi Mlle Sylvia.

Seulement, lorsque, une heure après, Florio dit adieu à son amie et sortit du Nouveau-Lyrique, — c'est à l'hôtel de l'avenue Kléber qu'il se fit aussitôt conduire par l'auto-taxi où il venait de monter...

Si le prince n'était pas chez lui — ce qui était plus que probable à cette heure — on saurait toujours lui dire là-bas où il pourrait le trouver...

Car il voulait le voir... il voulait lui parler tout de suite.

Il sentait, ce jeune Florio, qu'il y avait là, pour le prince, sinon un danger réel, du moins un très gros ennui... et surtout une nouvelle campagne de venimeuses insinuations à laquelle il fallait couper court immédiatement.

... Donc il fallait que, dans tous les cas, il fût prévenu, avant qu'éclatât le pétard dont Florentine annonçait la très prochaine explosion...

Enfin... il arrivait avenue Kléber.

Il s'informa... Il eut un soupir d'allègement... Le prince — bien contrairement à ses habitudes — venait de rentrer...

— J'ai la chance pour moi, se dit Florio.

Et comme le domestique qui l'avait renseigné protestait aussitôt:

— Mais le prince, à cette heure, ne reçoit pas.

— Il faut absolument que je le voie, avait-il affirmé... Il serait désolé de ne pas m'avoir reçu... Allez le prévenir que le comte Sarpelli désire lui parler... et n'oubliez pas d'ajouter qu'il s'agit de choses très importantes et excessivement pressées.

Le domestique avait compris qu'il fallait en référer au prince.

Il disparut... et quelques minutes après, c'est le prince Miklovitz lui-même qui apparaissait.

— Vous avez raison d'insister, mon cher comte... entrez donc dans mon cabinet...

Il lui ouvrait la porte de la bibliothèque qui servait de fumoir et de cabinet de travail...

Ils y entrèrent tous les deux.

Et aussitôt, le prince à mi-voix:

— Qu'y a-t-il donc de si important et de si pressé?

— D'abord, peut-on librement causer dans cette pièce?

— Sans doute, fit le prince en allant fermer au verrou les deux portes de la bibliothèque sur lesquelles il abaissa les tentures qui assuraient contre toute indiscretion.

Et revenant à Florio:

— Qu'est-ce que c'est?

— Quelque chose d'assez ennuyeux, mon cher père.

— Que t'arrive-t-il?

— D'ennuyeux pour vous.

— Oh! fit-il assez étonné... un peu sceptique, — raconte.

— Voilà. Vous avez sans doute entendu parler de Jacques Lepradier.

— Le compositeur?

— Oui. Celui qui vient de faire jouer au Nouveau-Lyrique...

— Une fête à Venise... Je le sais.

— Eh bien, ce que vous ignorez, c'est que Jacques Lepradier ne porte pas son vrai nom.

— Ah bah!

— Et je viens, moi, pour vous apprendre le véritable.

Florio était très sérieux, un peu soucieux même...

Le prince instinctivement devint plus attentif.

— Eh bien... Ce nom?

— C'est Jacques de Pontailly.

— Oh!... murmura-t-il en tressaillant... comme cinglé par un avertissement aussi brusque qu'inattendu...

Mais Jean Prodoci, prince Miklovitz n'était pas de ceux dont l'émotion dure longtemps.

Il s'était aussitôt repris — et attaquant lui-même:

— Eh bien... de Pontailly... c'est le nom d'un individu qui a été condamné autrefois dans un procès criminel où j'ai dû témoigner contre lui... Cet individu est mort depuis longtemps.

— Depuis dix-sept ans, oui... au moment même où on venait de le condamner.

— Oh! tu es bien au courant, à ce que je vois. Et alors... ton Pontailly, à toi?

— C'est le fils de celui-là...

— Je comprends qu'il ait changé de nom. Il a eu raison. Le nom de son père eût été pour lui un fardeau écrasant... Ah! c'est le fils... Eh bien... qu'est-ce que cela peut avoir d'ennuyeux pour moi?

— Cet homme, — je viens de l'apprendre au Nouveau-Lyrique, où les artistes et les amis de la maison parlaient de cela au foyer — cet homme vous accuse...

... Je n'ose presque pas continuer...

— Alors je continuerai pour toi, mon cher ami. Cet homme continue la tentative

de chantage qui a cependant fort mal réussi à madame sa mère. Il m'accuse du crime pour lequel son père a été condamné. Il prétend que j'ai assassiné le marquis de Saint-Gyrand... C'est encore plus absurde que calomnieux.

— Mais il prétend qu'avec l'aide d'un habile policier qui mène toute l'affaire...

— Fort bien... un agent véreux... toujours comme avait sa mère... Décidément, ce garçon profite mal des leçons de l'expérience.

— Il assure que ce policier est en train de préparer la souricière... où vous serez pris... infailliblement...

Florio s'arrêta... regardant avec stupéfaction le prince Miklovitz allumer tranquillement une cigarette et s'installer à la grande table qui lui servait de bureau, — comme pour y prendre des notes.

— Tu dis, faisait le prince un crayon à la main, tu dis que ce Lepradier, qui se nomme en réalité de Pontailly, demeure...

— Rue Caumartin. J'ignore le numéro.

— Il doit être dans le Tout Paris...

Il chercha rapidement.

— Le voilà...

Et pendant qu'il l'inscrivait sur le block-notes:

— On raconte donc publiquement au foyer du Nouveau-Lyrique que ce monsieur m'accuse et qu'il prétend, à l'aide d'un détective... Te l'a-t-on nommé?

— Non.

— ...Qu'on ne nomme pas... qu'il prétend préparer un piège où je vais tomber tête baissée.

... Mais moi... il m'a nommé?

— Pas en public... Mais, je sais qu'il a tout dit à la prima donna du Nouveau-Lyrique.

— Qui se nomme?

— Florentine.

— Bien... je note. Comment le sais-tu?

— Elle le raconte à qui veut l'entendre en prenant des airs mystérieux... Elle donne des détails qui ne peuvent s'appliquer qu'à vous... D'ailleurs, elle est liée avec Lepradier.

— C'est son ami?

— Non. Mais l'ami de Florentine est intime avec lui.

— Qu'est-ce que c'est que cet ami-là?

— Le marquis de la Tour du Rouvre...

Le prince Miklovitz fronça les sourcils.

— Oh! oh! Tu as bien fait de me prévenir. Cela devient grave.

— Pourquoi donc? demanda Florio très étonné.

— Parce que je vois maintenant la chose sous une autre face... Je devine un travail souterrain... même de loin...

Il eut un geste dédaigneux.

— Le chantage recommence avec de nouveaux procédés... de nouvelles associations... de nouvelles dupes, peut-être... Il faut donc en finir.

Il avait achevé de prendre ses notes.

— C'est bien. Je sais tout ce que je voulais savoir et je vais, dès demain, mettre le holà, avant que ce gaillard ait eu le temps de colporter plus loin sa stupide calomnie.

— Oui... une calomnie abominable, insistait Florio qui suivait les sentiments... les sensations courant sur ce visage, avec toute la fixité d'attention de ses yeux allongés, si pareils à ceux de son père.

— La seconde tentative de chantage, reprit avec un sourire de mépris le prince, qui avait lu dans ce regard affolé de curiosité...

Je devrais dire: la troisième tentative à laquelle procède, contre moi, cette encombrante famille.

...Le père a eu l'audace de m'accuser au moment où, spectateur, par hasard, de son crime, j'ai dû témoigner en justice... dire ce que j'avais vu... et, j'en suis fâché pour lui, le faire condamner.

... La mère, je ne sais plus combien d'années après ces événements, a essayé de reprendre cette folle accusation...

... Le fils recommence aujourd'hui.

... Non! non!... J'en ai assez. Je vais en finir avec les maîtres chanteurs qui espèrent sans doute, en me menaçant d'un scandale, obtenir de moi une rançon qui deviendrait une preuve morale de mon inquiétude... c'est-à-dire de ma culpabilité... Non... C'est une imbécilité à faire rire...

... Mais ce n'est pas M. de Pontailly, dit Lepradier, qui rira le dernier. Tu peux en être convaincu, mon cher garçon.

... Encore merci de ton renseignement... et à demain.

XVIII

À LA PRÉFECTURE DE POLICE

OUI, il fallait couper court.

Ce rapprochement du fils de Pontailly avec le neveu du marquis de Saint-Gyrand, c'était trop étrange pour ne pas constituer aussi un nouveau danger... le plus redoutable de tous, peut-être...

Et, le lendemain matin, tout droit, le prince Miklovitz s'en allait boulevard du Palais, à la préfecture de police.

Là, il n'avait eu qu'à donner sa carte à un huissier.

Toutes les portes s'ouvraient aussitôt devant ce grand seigneur hongrois, qui était en même temps — par sa femme — un des milliardaires de la colonie américaine...

Et le prince avait été introduit dans un vaste cabinet où travaillait un monsieur décoré de la rosette de la Légion d'honneur... un monsieur qui s'était levé pour l'accueillir et qui lui avait dit en lui montrant un fauteuil placé à côté de son bureau:

— Monsieur le préfet de police est absent... mais son secrétaire général est tout à votre disposition, prince... Et si vous voulez bien me faire connaître le but de votre visite.

— Voilà, mon cher monsieur. Je viens recourir à votre protection.

— Oh! fit en souriant le secrétaire général, vous savez d'avance qu'elle vous est tout acquise... De quoi s'agit-il donc?...

— D'une vieille histoire, sur laquelle je ne supposais pas qu'on s'aviserait de revenir... Mais enfin... ces gens-là y mettent de la ténacité... cela commence à m'agacer plus que je ne le laisse paraître... Voilà les faits...

Et le prince Miklovitz reprit, depuis le commencement, depuis Monte-Carlo, le récit que le secrétaire général écoutait attentivement.

... ..

Quand il eut achevé:

— Voilà, fit-il en concluant, la tentative de chantage, car je ne puis appeler autrement cette effrontée accusation qui a été portée contre moi, il y a neuf ans, par la veuve de ce misérable... et dont le Parquet a fait alors bonne et prompt justice...

... Cette femme a été avertie qu'à la première incartade, elle ne s'en tirerait pas à si bon compte... Elle se l'est tenu pour dit, et je crois, d'ailleurs, qu'elle est morte peu de temps après.

... Mais je vois que son fils... un audacieux gamin — revient là-dessus... après dix-sept ans... c'est stupide... ce n'en est pas moins très ennuyeux pour moi.

... Je me figure que, maintenant qu'il se sait en vue... après le succès que sous le pseudonyme de Lepradier, il vient d'obtenir au Nouveau Lyrique, il prend peur d'être un jour ou l'autre, démasqué par le premier venu qui connaîtra son vrai nom.

... Alors, il n'hésite pas... et il essaye à son tour de laver ce nom en salissant celui d'un honnête homme qui n'a fait que son strict devoir en disant la vérité quand le juge d'instruction de Nice lui demandait son témoignage...

... Et moi, mon cher monsieur, je viens à nouveau réclamer la protection de la police française que ne saurait permettre à un petit drôle de s'associer avec un agent véreux.

— Vous savez le nom de cet agent?

— Non.

— Vous êtes certain qu'il s'est déjà abouché avec M. de Pontailly?

— Les amis de ce musicien le racontent à qui veut l'entendre... le scandale encore incognito court déjà dans les coulisses du théâtre... Je suis prévenu qu'il va éclater...

— Si nous n'y mettons pas bon ordre, fit le secrétaire en souriant.

... Permettez-moi, prince, de prendre un renseignement.

Il décrocha un récepteur de téléphone, appuya sur un bouton.

— C'est vous Dubois?... Voyez donc au répertoire s'il n'y a pas une affaire Pontailly-Miklovitz... ça date de neuf ans...

Il accrocha le récepteur.

— Je vais avoir très rapidement ma réponse... La recherche se fait dans la pièce même où j'ai téléphoné...

— C'est une admirable centralisation.

— Oui... ces répertoires sont bien organisés... et tenez...

La sonnerie grésillait...

Il reprit le récepteur:

— Eh bien?...

Il écouta une assez longue réponse avec les signes d'un étonnement croissant.

Et se tournant vers le prince Miklovitz.

— Vous avez raison... on est venu hier demander des renseignements sur cette vieille affaire.

— Ah!... Qui cela?

— Un ancien agent...

— Vous voyez bien!...

Le secrétaire général écoutait toujours au téléphone... interrompant par une question, par une rectification... par un oui ou par un non, celui qui parlait à l'autre extrémité de l'appareil.

Enfin, il avait tous les renseignements qu'il désirait.

Il remplaça — à demeure cette fois — le récepteur au crochet; et revenant au prince Miklovitz, qui attendait patiemment la fin de ce mystérieux colloque:

— Je suis maintenant au courant, prince... et tout à vous.

... Ce détective... un ancien brigadier de notre service de la Sûreté... un homme habile, en effet, et qui, après sa mise à la retraite, s'était associé au directeur d'une agence de police privée, s'est longuement informé de l'affaire...

— Vous voyez... j'étais bien renseigné... on s'est adressé à une agence interlope...

— L'agence est honorablement connue, mais, justement, le policier... notre ancien brigadier, qui est venu hier... n'en fait plus partie, depuis assez longtemps même.

— Vous avez bien son adresse.

— L'adresse de Magilier? — c'est le personnage en question — elle est connue de tout le personnel de la Sûreté. Magilier que je croyais complètement retiré des affaires après fortune faite, car il a fait fortune, le vieux renard, Magilier demeure à Bougival, dans sa propriété, et je m'étonne...

— Enfin, vous le retrouvez mêlé à cette stupide tentative de chantage.

— Tout au moins, nous le voyons étudiant le dossier et, — comme vient de me l'apprendre Dubois, l'employé avec lequel je causais par téléphone, — Magilier a eu une exclamation de surprise en apprenant

que Mme de Pontailly, il y a neuf ans, avait déposé une première plainte au Parquet.

— Je comprends, on ne lui en avait pas parlé pour ne pas le décourager.

— C'est possible. D'ailleurs, Dubois m'a confirmé qu'après avoir eu ce renseignement, Magilier était parti brusquement... sans rien demander de plus... Peut-être a-t-il, alors, renoncé à s'occuper de l'affaire... Voulez-vous, prince, — quoi que ce soit un peu délicat — que nous lui demandions à ce sujet quelques explications?

Le prince Miklovitz réfléchit.

— Je crois que cela ne nous mènerait pas à grand'chose, attendu que si votre policier a refusé de se mêler à cette malhonnête tentative, il y en a dix, il y en a cent qui auront moins de scrupule que lui...

— C'est vrai.

— Lui-même, s'il n'y renonce pas, ne sera que l'instrument des gens qui essaient encore de tenter contre moi une ténébreuse attaque...

... Il vaut mieux — comme conseillait César, — frapper à la tête.

— M. de Pontailly?

— Monsieur Lepradier, oui. C'est lui qui est l'auteur avoué de ces accusations... C'est lui qui clabaudait déjà... qui prépare le scandale...

— Voulez-vous qu'on recommence comme on a fait avec sa mère?... Qu'on lui donne un sévère avertissement?... Qu'on le prévienne qu'il prenne garde... parce qu'à la première incartade...

— Il vaudrait peut-être mieux... oui... j'aimerais autant le donner moi-même, cet avertissement... Cela ferait plus d'effet à lui... et aux autres.

— Mais... Comment cela?... où?...

— Oh! tout simplement à l'endroit où il commence à clabauder et où il y aura un public pour écouter la réponse comme il y en a eu un pour entendre la calomnie...

— Au Nouveau-Lyrique?

— Précisément. Ce petit drôle est toujours fourré dans les coulisses du théâtre où on joue son opéra... Je n'y fréquente pas, mais je peux très facilement y avoir accès moi-même...

— Vous êtes partout le bienvenu, prince.

— Et je connais des gentlemen, familiers de la maison, qui seront enchantés de m'y accompagner pour donner plus de retentissement à la petite exécution que je projette... sauf votre approbation, mon cher monsieur.

— Mon Dieu!... je n'y verrais guère d'inconvénient, si j'étais certain qu'il n'y aura pas de violences...

— Donnez-moi, pour en être bien assuré, l'assistance d'un commissaire de police

ou d'un officier de paix qui pourra, au besoin, montrer le bout de son écharpe.

... Sa présence calmera M. de Pontailly, dit Lepradier, s'il manifestait quelque velléité de s'émanciper...

... Elle lui démontrera, en même temps, que mes paroles sont très sérieuses, quand je lui dirai ce que j'ai à lui dire et à lui rappeler. Je crois que, de cette façon, j'en finirai, mieux que par tout autre moyen, avec les calomnies et les maîtres chanteurs... Et c'est ce que je venais demander à monsieur le préfet de police qui, j'en suis convaincu, me l'aurait aussitôt accordé.

— Je le remplace, prince, et je me mets, comme lui, à votre disposition. Quand auriez-vous l'intention?

— Le plus tôt possible... Ce soir, peut-être.

— Je comprends. Dès que vous aurez l'assurance que vous allez rencontrer M. Lepradier au théâtre...

— Mon Dieu, oui.

Et à part soi, le prince Miklovitz ajouta:

— C'est par Florio que je serai renseigné là-dessus.

— Alors, vous désirez pour ce soir-là...

— L'assistance discrète, — officielle au besoin, — d'un officier de paix.

Le secrétaire général décrochait à nouveau son téléphone.

— Je vais vous présenter le commissaire spécial qui se mettra dès à présent à vos ordres. Vous pourrez ainsi vous entendre avec lui pour le lieu, le jour et l'heure du rendez-vous.

— Et au moins, je le connaîtrai. Tous mes remerciements, mon cher monsieur. La France est bien décidément le pays de la courtoisie, de l'hospitalité et du bon accueil.

— Le pays, prince, où les étrangers qui nous honorent de leur présence deviennent aussitôt des hôtes que nous devons protéger autant et mieux que nos nationaux.

... Voici le commissaire spécial.

.. .. .

En remontant dans son auto, le prince Miklovitz s'était fait conduire boulevard Malesherbes.

A son coup de timbre, le valet de chambre Justin avait montré sa figure correcte et sournoise.

Et sans rien laisser paraître de l'étonnement qu'il éprouvait à le voir arriver à pareille heure, — car c'était encore assez matin:

— Prince, fit-il avec empressement, en s'effaçant pour le laisser entrer.

— Le comte Sarpelli n'est pas sorti?

— Il n'est même pas levé, prince, déclara Justin avec son sourire équivoque.

— Allez le prévenir. Dites-lui que je

suis pressé et que je pourrai aussi bien causer avec lui dans sa chambre.

— J'y vais, prince. Si le prince veut prendre la peine d'entrer au salon.

Il en ouvrit la porte donnant sur le vestibule, et il se dirigea du côté de la chambre où dormait son maître, en se disant philosophiquement:

— Il tutoie la mère, il peut bien voir le fils en chemise de nuit.

L'instant d'après, Justin reparaisait.

— Si le prince veut me suivre.

Et, après avoir introduit le nouvel arrivant dans la chambre à coucher où Florio s'éveillait en se frottant les yeux, il s'éclipsait discrètement en refermant la porte.

Le comte Sarpelli regardait le prince avec un peu d'effarement.

— C'est vous? Je n'en croyais pas mes oreilles.

Le prince ne lui répondit que par la même question que Florio, la veille, lui avait posée lui-même:

— Peut-on parler?

— La porte était bien fermée, mais il n'y avait pas, pour la recouvrir et pour assourdir la voix de tentures protectrices.

Et Florio un peu embarrassé:

— Oui. Cependant, il se pourrait...

Et tout à coup, trouvant un expédient:

— Attendez.

Il sauta à bas du lit, enfila un caleçon, un pyjama, courut à sa table, griffonna quelques mots sur une carte, la glissa dans une enveloppe, ferma...

Et cela fait, il sonna.

Justin — comme par hasard — était encore dans le couloir, tout contre la porte qu'il ouvrit aussitôt.

— Monsieur le comte, fit-il avec son sourire correct et sournois.

— Vous allez me porter, vous-même, cette lettre à Mme Sylvia qui demeure...

— Rue Pierre-Charron, je connais l'adresse de madame.

— Vous attendrez la réponse... et vous me la rapporterez immédiatement.

— Bien, monsieur le comte. Dois-je achever d'abord de mettre en ordre le fumoir de monsieur le comte?

— Non, non. Je suis très pressé de l'avoir. Partez tout de suite. Allez, Justin.

Le valet de chambre sortit correctement sans se permettre de manifester la moindre impression personnelle.

L'instant d'après, on entendait claquer la porte d'entrée.

Et Florio qui avait eu la précaution d'entrebâiller celle de sa chambre, pour bien s'assurer si Justin sortait réellement:

— Maintenant, mon cher père, vous pouvez parler. Il n'y a que nous deux dans mon appartement.

Le prince Miklovitz s'installa dans un fauteuil, pendant que Florio se hâtait de s'habiller.

— Je viens de la préfecture de police.
— Ah! vous avez vu le préf...
— Non, pas lui. Il était absent... mais son secrétaire général qui a d'ailleurs été aussi aimable et aussi complaisant que je pouvais l'espérer.

— Et le résultat de cette entrevue?

— C'est que j'ai à ma disposition un commissaire spécial qui m'accompagnera où je voudrai... quand je voudrai... pour m'assister officiellement dans l'explication que je vais avoir avec ton monsieur de Pontailly, dit Lepradier.

— Vous voulez... vous-même?

— Une besogne n'est jamais aussi bien faite que par soi. Je te réponds, mon cher ami, qu'après cette exécution à laquelle l'écharpe du commissaire apportera un caractère, aussi officiel que significatif... je te réponds que nous serons délivrés du fils encore plus radicalement que je ne l'avais été de la mère.

— Et cette exécution?...

— ...Ne saurait être mieux infligée que dans l'endroit même où la calomnie a pris naissance.

— Alors, au théâtre?

— Au Nouveau Lyrique, oui, dans le foyer des artistes, en présence de tout le personnel, de tous les habitués... de tous ceux, en un mot, qui ont entendu les clabauderies de ce petit drôle et qui entendront de quelle façon je réponds à ses stupides calomnies.

— Mais, êtes-vous déjà allé au foyer du Nouveau Lyrique?

— Jamais. Et je compte sur toi, mon cher ami, pour me guider sur ce terrain inconnu.

— Tant que vous voudrez. Quand cela?

— Je compte aussi sur ton habileté, car tu m'as montré, depuis que je te vois opérer, des qualités de souplesse, de présence d'esprit... de dextérité, qui me font bien augurer de ton brillant avenir, mon garçon.

— Merci de la prédiction, mon cher père. En quoi puis-je vous être utile?

— En me prévenant, quelques heures d'avance, du moment où nous serons sûrs de rencontrer ce Pontailly au foyer du Nouveau Lyrique.

— Ce n'est pas aisé à savoir.

Et comme se parlant à lui-même:

— Sylvia pourra peut-être avoir un tuyau par Florentine, mais ce sera très vague... une probabilité... tandis qu'il faudrait une certitude.

Il réfléchit quelques secondes, et puis tout à coup:

— Mais, suis-je bête! Si on veut le trouver là-bas, le plus simple c'est de l'y envoyer.

— Par quel moyen?

— Je vous dis à mon tour: c'est mon affaire. Quand voulez-vous que la petite séance ait lieu?

— Ce soir, si c'est possible.

— Ce soir, c'est entendu. A quelle heure?

— Tu es un habitué. A quelle heure y a-t-il le plus de monde au foyer?

— A l'entr'acte du un. C'est le plus long, à cause du décor du second acte qui est très compliqué et qu'on n'en finit plus de mettre en place. Les chanteuses qui n'ont pas de changement de costume restent au foyer qui devient une façon de petite cour galante.

— Oui, à ce moment, tout ira pour le mieux.

— Eh bien! c'est à dix heures moins un quart que le rideau se baisse sur le premier acte. Il faudra faire votre entrée un peu avant dix heures. La petite fête au foyer battra son plein.

— C'est chose convenue. Je vais donner rendez-vous à mon commissaire de police.

— Où cela?

— Tout près du Nouveau Lyrique.

— Alors, tout simplement au Central Club.

— Oui. Tu y seras avec moi.

— A dix heures et demie, l'exécution sera terminée.

— Cela ne durera même pas si longtemps!

— D'ailleurs, à dix heures et quart on sonne au rideau et tout ce petit monde se disperse.

— Je devrai donc recommander à mon commissaire spécial une très grande exactitude.

— D'autant mieux qu'avant onze heures il faudra être venu Kléber... moi, du moins.

— Ah! oui, tu es engagé, toi, dans une autre course.

... Mène bien ta barque, mon ami, comme dit ta mère... et quant au Pontailly...

— Ne vous inquiétez pas. Ce soir, à dix heures moins un quart, il sera au foyer du Nouveau-Lyrique.

— Nous aussi.

— De ce pas, je vais m'occuper de lui.

— Et moi, de mon commissaire spécial. Nous nous retrouverons au Central Club à neuf heures.

— C'est bien simple, j'y dînerai. Plaidez-vous, ce soir, ma cause auprès de la princesse?

— Assurément. J'aime les hommes intelligents, moi. A ce soir, au Central Club.

XIX

UNE EXÉCUTION

JACQUES avait passé la soirée, rue Caumartin, en compagnie du marquis de la Tour du Rouvre et du père Marignan.

On avait tout raconté au bonhomme qui écoutait cela, stupéfait, terrifié... ravi, — en murmurant:

— Oh! les braves enfants! Oh! le courageux garçon! Oh! le hasard de cette parenté, de ce bel élan du cœur! Je n'aurais jamais osé espérer... Je ne croyais plus que cette réhabilitation fût possible. Pauvre cher petit! Il y parviendra... Tout arrive!

Et quand, bien après minuit, le marquis avait, par hasard, jeté les yeux sur la vieille pendule de M. Marignan:

— Plus d'une heure de retard. Je vais avoir une de ces scènes. Je me sauve.

En riant, il leur avait tendu la main, — celle qui n'était pas empaquetée dans le pansement qu'il devrait garder encore pendant quelques jours.

Jacques lui avait confirmé que probablement il resterait chez lui à travailler, toute la journée du lendemain. A quoi Roger avait répondu:

— S'il y a du nouveau, là-bas, à Bougival, nous saurons donc où te trouver tout de suite.

Et dans le petit appartement de la rue Caumartin, le compositeur, à présent, était seul avec son vieil ami qui voulait en savoir plus long... beaucoup plus long.

C'est vrai, on avait raconté l'incendie, le sauvetage, le bienheureux parenté du marquis de Saint-Gyrand et de Roger de la Tour du Rouvre...

On avait dit et redit l'incident de la lettre de Pierre d'Arthis... de cette lettre écrite pour disqualifier Jean Prodoczi, le démasquer, le perdre, et qui, reçue le jour même par le marquis, n'avait pas été retrouvée...

On avait aussi beaucoup parlé de ce fameux policier qui allait reprendre l'affaire...

Et alors, le père Marignan avait soupiré avec un geste de vieille méfiance:

— Pourvu qu'il soit plus heureux que ce pauvre Galibert qui s'est si bien fait remiser par le commissaire de la place Gambetta!

Mais ce n'avait été là qu'un fugitif souvenir du temps où on ne possédait contre cette grande canaille de Miklovitz aucune des armes dont ces braves enfants avaient en mains tout un arsenal.

M. Marignan voyait aujourd'hui, comme eux, la bataille gagnée. Là-dessus, il ne demandait plus ni renseignements, ni détails.

Mais il revenait obstinément à un chapitre qu'on ne faisait jamais que résumer avec une brièveté agaçante, pendant que sa lecture lente, détaillée... savourée... aurait été si intéressante.

Et il arrêta Jacques:

— Tu vas, tu vas... Raconte-moi un peu plus posément. Tu as donc revu, là-bas, Mlle de la Tour du Rouvre

— Oui, je vous l'ai dit.

— Vous avez refait connaissance.

— Naturellement.

— Comment cela a-t-il commencé?

Jacques répondit:

— Eh! je n'en sais plus rien. Elle était charmante... exquise...

— Toi, tu es devenu amoureux.

— Tout de suite!

— Tu lui as déclaré ton amour.

— Non!

— Tu n'as pas osé?

— Je n'ai pas voulu. Je ne pouvais pas. Il aurait fallu lui avouer mon nom... Mon nom déshonoré. Je la fuyais, la pauvre chère... je le redoutais, cet éveil d'amour, comme on redoute un transport de folie qui causera le malheur de toute l'existence!

... Ah! mon cher bon maître, c'est le bonheur de ma vie entière que la providence préparait là-bas.

... Si vous saviez ce que Gisèle m'a dit pour m'encourager, pour me rassurer... quand elle m'a ouvert son adorable cœur!

— Je m'en doute un peu, mais dis-le moi, dis-le moi quand même... insistait le père Marignan qui se poulérait les lèvres, — enchanté de recevoir cette jeune, cette ardente confidence d'un amoureux qu'il aimait comme son fils.

Mais Jacques prenant brusquement un air courroucé:

— C'est honteux d'abuser de ma faiblesse... pour m'amener sournoisement à trahir des secrets qui sont autant à une autre qu'à moi...

— Oh! tu commençais si bien.

— Je finis encore mieux et tout de suite. Vous ne saurez plus rien, monsieur Marignan...

— Tu me laisses le bec dans l'eau?... Jacques, ce n'est pas gentil.

— Et je vais dormir... parce que j'ai à travailler, moi. Il faut que je gagne ma femme à coups de succès et de gloire. Oui, je vais me coucher... et si j'ai un conseil à vous donner...

— C'est?

— C'est d'en faire autant. Deux heures du matin... à votre âge... éveillé comme un vieux moineau, et gaillard comme un sous-chef de musique. C'est honteux, honteux!

Sans attendre la réponse du bonhomme qui riait de tout son cœur, il s'était sauvé dans sa chambre.

.. .. .

Jacques, ainsi qu'il en avait l'intention, s'installa le lendemain à sa table de travail, et se mit à noircir, de sa petite écriture fine et droite — l'écriture de tous les musiciens — des feuilles, des feuilles et encore des feuilles de papier réglé.

Il orchestrait son opéra, il était tout à sa besogne... et, après déjeuner, le père Marignan lui avait dit:

— Tu n'as pas plus envie que besoin d'être dérangé, je vais me promener.

— Bonne idée, mon cher bon maître.

— Je vais pousser jusque sur la place de la République.

— Où je vois poindre un domino.

— Avec ce vieux Galibert... Encore un qui rira large lorsque ton rastaquouère de Hongrois d'Amérique aura été au moins traîné dans sa boue... puisqu'on ne peut plus le traîner en prison... et c'est bien dommage!

— Seulement, vous savez... Pas un mot avant que le feu n'ait été mis aux poudres.

— Je crois bien... ça risquerait de faire manquer l'opération. Non, mon garçon, je serai muet comme la tombe. A ce soir.

— Vous me retrouverez au travail.

— Mais, dis donc... Il ne s'agit pas de t'éreinter, Jacques... Il faut faire talent et génie qui durent... hein?... Quand tu auras travaillé trois ou quatre heures, va te promener un peu... Ça dérouille les jambes... ça repose les nerfs... et ça donne bon appétit pour dîner...

Allons, je te fais perdre ton temps... A ce soir.

Et le bonhomme était parti tout guilleret, presque sans traîner la jambe...

Jacques s'enfonça dans son orchestration de *Brocéliande*...

.. .. .

Lorsque, sur le coup de quatre heures, il entendit résonner le timbre de la porte d'entrée.

— Ce n'est pas le père Marignan... il a sa clef... Alors... Roger peut-être...

Il eut un tressaillement:

— S'il apportait des nouvelles de Maglier...

Et il s'était retourné, tout vibrant de cette impulsive idée... C'est le visage toujours épanoui de Catherine qu'il vit apparaître.

— Qu'y a-t-il?... Vous ne pourrez donc jamais frapper avant d'entrer?

— Oh! monsieur Jacques, protesta-t-elle, je savais bien que vous y étiez... et je n'allais pas perdre mon temps à attendre que vous ne criiez: "J'y suis".

... Et puis c'est seulement cette lettre qu'on m'a dit de vous remettre.

— Qui l'a apportée?

— Pour sûr que ce n'est pas le facteur. Il ne viendra que dans deux heures. C'est un homme à casquette... Oh! je l'ai bien reconnu... un homme du théâtre où on joue votre belle pièce.

— Donnez donc.

Et Jacques ouvrit la lettre qui venait en effet du Nouveau Lyrique — avec cette mention de l'en-tête: "Direction".

— Qu'est-ce qu'ils me veulent?

Il lut:

"Cher ami,

"Rendez-vous très important, ce soir à dix heures, au foyer, pendant l'entr'acte

de la *Fête à Venise*. Il faut absolument que vous y soyez... et nous comptons sur vous sans faute."

La signature était illisible.

— Ce n'est pas l'écriture d'Astarac, fit Jacques... qui donc m'écrit de son cabinet?

Il haussa les épaules.

— Je sais bien qu'il change tous les huit jours de secrétaire. Enfin, je verrai bien à dix heures. Ce doit être pour *Brocéliande*... pour les décors peut-être... ou pour le choix de la seconde chanteuse...

Et sans avoir le moindre soupçon que cette lettre pouvait ne pas émaner de la direction du Nouveau Lyrique, Jacques la jeta dans un coin de sa table-bureau... et se remit de plus belle à l'orchestration de son opéra.

Il avait l'habitude d'être exact. Le père Marignan qui se qualifiait volontiers de vieux militaire, lui avait appris la beauté de cette vertu sociale qui consiste à arriver à l'heure et à faire les choses en leur temps.

A dix heures sonnant le soir, il entra au Nouveau-Lyrique.

L'entr'acte venait de commencer.

Il y avait, devant le théâtre, ce petit brouhaha des spectateurs qui, par les belles soirées de printemps sont bien aises de faire quelques pas sur l'asphalte en grillant une cigarette...

— Je ne suis pas en avance, pensa Jacques...

Et passant par l'escalier réservé qui conduit tout droit dans les coulisses — il demanda au premier employé qu'il y rencontra:

— Monsieur Astarac est sur la scène?

— Non, monsieur Lepradier... je crois même qu'il n'est pas venu ce soir... Je pourrais dire que j'en suis sûr parce que son cabinet n'est pas éclairé.

— Tiens c'est curieux, pensa Jacques. Alors, ce n'est donc pas lui qui m'a écrit. Enfin... je vais bien savoir qui c'est.

Il était dans les coulisses... Il traversa la scène envahie par les machinistes et il s'en alla tout droit au foyer des artistes, placé au côté opposé.

Depuis un moment, suivi de son commissaire spécial qui était, lui aussi en habit noir, là-bas, quai des Orfèvres, on aurait dit "en tenue d'homme du monde" — le prince Miklovitz venait d'arriver, piloté par le comte Sarpelli... et, aussitôt reconnu par beaucoup de ceux qui étaient là, faisait une entrée sensationnelle.

Un prince et un milliardaire!

Tout aussitôt, Florio s'était dirigé du côté où Sylvia tenait sa petite cour... et présentant à la chanteuse son très important ami.

— Ma chère artiste, le prince Miklovitz.

— Charmée, prince, faisait-elle en lui tendant la main... C'est, je crois, la pre-

mière fois qu'on a le plaisir de voir au foyer du Nouveau Lyrique...

Elle eut son plus aimable sourire.

— Il faudra récidiver...

Et lui, souriant aussi... mais prenant tout de suite sa position de bataille:

— C'est en effet la première fois... et j'avoue même que je ne serais pas peut-être pas venu, si je n'avais eu à vous donner un renseignement, mademoiselle.

— A moi!

— Le comte Sarpelli m'a raconté les conversations qu'on tenait hier... ici... à cette heure... et je me suis hâté de venir vous apprendre que celui dont vous parliez et dont vous ignoriez le nom... celui dont le témoignage aux assises a fait condamner le père de monsieur Lepradier...

... Ou du moins, fit-il en élevant la voix, le père de celui que vous appelez Lepradier — c'est moi, en ce temps comte Prodoci, aujourd'hui prince Miklovitz.

Il souriait toujours, pendant que ses paroles se détachaient nettes, martelées... attirant déjà l'attention de tous ceux qui causaient dans les coins et recoins de ce grand foyer.

Sylvia en perdait un peu contenance... et très troublée:

— Mais, prince... tout cela, je le tenais de ma camarade Florentine... C'est elle qui venait de nous apprendre ce qu'elle appelait elle-même un beau potin...

... D'ailleurs, elle est là... et elle va vous confirmer...

Lorsque Florio, posant sa main sur le bras qu'elle étendait du côté de la première cantatrice:

— Tout à l'heure, lui fit-il tout bas... regardez plutôt... et écoutez ce qui va se passer et se dire...

En même temps, il faisait signe au prince Miklovitz:

— Le voilà qui entre...

Juste à ce moment Jacques s'arrêtait... presque à la porte du foyer, cherchant vers quel groupe il allait d'abord se diriger...

Mais c'est le Hongrois qui allait droit à lui:

Et quand il fut en face:

— Je suis le prince Miklovitz, fit-il d'une voix, maintenant dure et sèche comme une insulte, — je ne cache pas mon nom comme vous cachez le vôtre, monsieur de Pontailly.

Et dans la stupeur de Jacques, il ajouta:

— C'est moi qui ai fait arrêter votre père, parce qu'on venait de trouver mon pauvre ami Saint-Gyrand assassiné à la place même où, quelques minutes avant j'avais vu, par hasard, votre père causer avec lui...

— Ce n'est pas lui... c'est vous, misérable... parvint enfin à balbutier Jacques...

Mais le commissaire spécial s'était avan-

cé... tenant à la main l'écharpe tricolore, insigne de ses fonctions...

Sa soudaine apparition avait fait reculer le malheureux qui voyait s'entr'ouvrir un abîme...

Et le prince reprenait d'une voix plus haute et plus dure:

— Votre père a été condamné parce qu'on a trouvé sur lui la somme encore intacte qu'il venait de voler à sa victime...

— C'est faux!...

— Dix mille francs... enfermés dans une enveloppe au nom du marquis de Saint-Gyrand.

... Votre père avait commis ce crime parce que, ayant joué et perdu, à Monte-Carlo, tout ce qu'il possédait, il en était réduit, quelques instants avant... quand il désespérait de trouver une victime... il en était rendu à mendier par télégramme à votre malheureuse mère, l'argent nécessaire à son retour à Paris.

... Votre père condamné à vingt ans de travaux forcés que la mort lui a épargnés, votre père s'appelait Urbain de Pontailly.

... Vous avez eu, vous, la prudence ou l'habileté de changer de nom...

... Mais je vous préviens — et j'ai obtenu de M. le préfet de police l'assistance d'un commissaire spécial pour vous le dire plus officiellement, — je vous préviens que vous commettez, en ce moment, une imprudence doublée d'une maladresse...

... Je m'explique...

Il y a des moments — atroces — où la stupeur... l'indignation — tout autant que la terreur, — enlèvent à un malheureux le mouvement aussi bien que la voix.

Jacques était là, haletant... incapable de prononcer les mots qui se pressaient sur ses lèvres livides...

Et le prince Miklovitz continuait de sa voix âpre... cinglante — formidable:

— Vous avez été mal inspiré, monsieur de Pontailly, en recommençant, après neuf ans, ce qui avait si mal réussi à votre mère...

... Vous avez été très imprudent de vous associer à des policiers véreux pour essayer contre moi une seconde tentative de chantage...

... Et monsieur le commissaire spécial est venu ici, avec moi, sur l'ordre de monsieur le préfet de police, pour vous prévenir que si vous avez l'imprudence, plus grande encore, de donner suite à vos projets, vous irez en prison, monsieur de Pontailly... comme votre père est allé en cour d'assises... Ce qui, d'ailleurs, n'étonnera personne: tel père, tel fils...

Il eut un mouvement de recul.

Jacques, balbutiant des mots indistincts qui s'étranglaient dans sa gorge, Jacques se ruait sur lui... pour le frapper... pour le châtier... pour venger son père... pour se

venger lui-même... il se ruait... avec des yeux fous... avec la rage au cœur...

Mais le commissaire spécial veillait...

Il s'était aussitôt interposé... Les employés du théâtre que la curiosité avait attirés... qui étaient tous là, maintenant... pêle-mêle avec les artistes et les habitués, — les employés s'étaient jetés sur ce forcené... Ils le maîtrisaient...

Pendant ce temps, il y avait, chez tous les autres spectateurs de cette scène inattendue... tragique... il y avait un effarement où se mêlait déjà de la répulsion — de l'hostilité — pour celui qui venait d'être démasqué...

Et le prince, très calme:

— J'ai dit à peu près ce que j'avais à vous dire, monsieur de Pontailly.

... Si vous étiez de ceux auxquels on doit une réparation quand on les a attaqués dans leur honneur, je ne me déroberais pas plus à ma responsabilité que je n'hésite à vous exécuter publiquement.

... Mais comme je doute fort que vous trouviez jamais un jury d'hommes honorables décidant que celui que vous calomniez doit se rencontrer avec vous autrement que devant le tribunal correctionnel, — je n'accepte, pour le moment, aucun autre rendez-vous que celui-là.

... En attendant, nous allons, monsieur le commissaire et moi, porter une note aux journaux...

... Et prenez garde à la police. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

L'exécution était faite.

Le prince ne s'occupait déjà plus de l'adversaire qu'il avait pulvérisé.

Il se retourna vers Florio... et, avec son sourire de grand seigneur:

— Venez-vous, mon cher comte?... Vous nous montrerez le chemin, vous qui connaissez tous les détours de ce sérail où je m'aventure pour la première fois.

— Passons par là, prince.

Et, accompagnés du commissaire de police, le prince Miklovitz et le comte Sarpelli sortirent du foyer où Jacques restait... atterré..., presque inconscient...

Il regardait autour de lui...

Il voyait des regards malveillants, hostiles.

Il fit un pas...

Ceux vers qui il se dirigeait s'éloignèrent.

— Oh!

Il eut un cri de bête sauvage... de bête blessée...

Et, comme un fou, il sortit du théâtre.

.. .. .

"A Suivre"

QUAND L'ANÉMIE S'EMPAIRE D'UNE FEMME

LORSQUE l'anémie s'empare d'une femme, elle l'affaiblit graduellement et finit par épuiser les forces de sa victime. Des vertiges, des éblouissements, des palpitations, des tintements d'oreilles révèlent sa présence. La malade sacrifierait tout pour obtenir sa guérison.

FIGUREZ-VOUS qu'un dangereux malfaiteur ait cherché refuge sous votre toit — dans votre propre demeure.

ET SONGEZ à tout ce que vous ferez pour vous débarrasser de son odieuse présence.

RAPPELEZ-VOUS que l'Anémie est plus à craindre que ce malfaiteur. Représentez-vous les ravages qu'elle a causés chez des personnes que vous avez connues, et demandez-vous s'il y a quelque chose que vous refuseriez de faire pour vous soustraire à leur malheureux sort.

EH BIEN ! femmes ou jeunes filles que l'anémie menace, vous avez un moyen infailible de vous en préserver.

LES PILULES ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles sont un préservatif aussi sûr contre l'anémie, qu'un moyen efficace de guérison radicale, si vous n'attendez pas TROP TARD.

ELLES sont un élixir de vie qui rétablit les forces et reconstitue le sang. **C'EST** un devoir impérieux pour toutes les victimes de l'anémie de lutter contre la maladie qui les mine, en ayant recours immédiatement aux **PILULES ROUGES**.

Combattez le péril de l'anémie par les Pilules Rouges

"Malgré les meilleurs soins je ne pouvais me remettre de la typhoïde que j'avais eue. J'avais des faiblesses d'estomac et de cœur, un continuel mal de tête, des étourdissements. Je n'avais cependant pas encore essayé les Pilules Rouges, remède employé pourtant avec beaucoup de succès, je le savais. Je décidai de les prendre, et quelques semaines ne s'étaient pas écoulées que je me portais mieux déjà. Mes forces se sont rapidement augmentées, et je suis très heureuse d'attribuer aux bons effets des Pilules Rouges mon complet rétablissement et des forces plus grandes que je n'en ai jamais eues". Mme Alphonse Clermont, 1787 rue Cadieux, Montréal.

"Un travail ardu dans les manufactures avait miné mes forces. Depuis plusieurs mois je me sentais toujours lasse, avais des étourdissements et perdais courage. Pour ne pas être obligée d'abandonner l'ouvrage, ce que je craignais, car j'avais besoin de travailler, je décidai de prendre des Pilules Rouges, dont j'entendais beaucoup parler. Tout de suite dès les premières boîtes, j'ai senti mes forces revenir. Après quelques semaines, il s'était opéré un tel changement que mes compagnes le remarquaient. Depuis trois ans, grâce aux Pilules Rouges, je me soutiens à mon emploi et je me porte bien". Mlle H. Herbert, Fisherville, Mass.

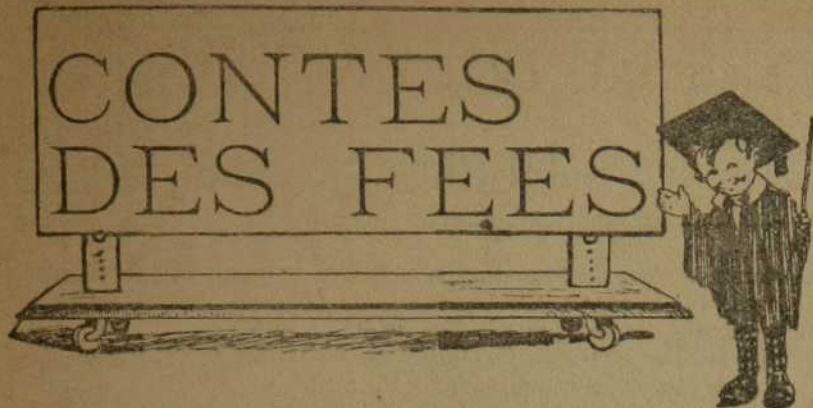
CONSULTATIONS GRATUITES au No 274 rue Saint-Denis, tous les jours, excepté les dimanches et jours de fête, de 9 heures du matin à 8 heures du soir. Les femmes malades qui ne peuvent venir voir notre médecin, sont invitées à lui écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes au prix de 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. Si vous ne pouvez vous les procurer dans votre localité, écrivez-nous, nous vous les enverrons sur réception du prix.

Toutes les lettres doivent être adressées :

Compagnie Chimique Franco-Américaine Limitée, 274 rue St-Denis,
Montréal.

CONTES DES FÉES



RAYMOND, LE JEUNE BERGER

No 6 "Suite et Fin"

—Mais comment avez-vous fait pour venir jusqu'ici?" questionna la princesse.

Raymond lui raconta alors que c'était par Fourchequeue, l'hirondelle, qu'il avait d'abord entendu parler d'elle, puis il lui dit comment il avait été aidé par Nez-crochu et par les fées pour atteindre l'île, et comment, enfin, l'épée magique avait tué le géant et son chien. La princesse écouta avec attention jusqu'à ce qu'il eût fini, et le remercia chaleureusement de la bon é qu'il avait eue de venir à sa recherche.

"Ce lieu me fait frissonner, dit la princesse Cécile, quelques instants après. Sauvons-nous d'ici aussi vite que possible.

—Certainement," s'écria Raymond, se relevant d'un bond. Je vais vous aider à descendre. Ils descendirent ensemble dans le

vestibule, et le jeune homme, se rappelant sa promesse, alla délivrer le lutin.

Mais au moment même où il débouchait le bocal, ses sandales tombèrent de sa poche. Maître Lutin sortit vivement, ramassa les sandales, et, avec un rire moqueur, se sauva par la porte ouverte.

"Ah! comment allons-nous traverser le lac, maintenant? s'écria la princesse au désespoir.

—Je n'en sais rien, ma foi!" répondit Raymond. Puis, tout à coup, il se rappela son sifflet, et, se tournant vers sa compagne: "Ne vous tourmentez pas, dit-il. J'ai encore le sifflet des nains, et nous allons voir ce qu'ils peuvent faire pour nous."

Ils se dirigèrent donc vers le saule, auprès du lac, et Raymond siffla sept fois. Sur-le-champ, un des petits hommes parut, et lorsqu'il eut appris que le lutin noir avait volé les sandales: "Suivez le bord du lac, dit-il, jusqu'à ce que vous arriviez à un autre saule. Là,

vous trouverez un bateau dont vous pourrez vous servir pour passer l'eau, car la mort du géant a rompu le charme."

Sur ces mots, il disparut aussi vite qu'il était venu, et la princesse Cécile et Raymond se mirent aussitôt en quête du bateau. Ils le trouvèrent, bien sous le saule, et c'était un bien joli petit bateau, avec des coussins de soie blanche et verte, et son équipage de sept nains aux mêmes couleurs. Raymond aida la princesse à monter dans le bateau, et à force de ra-

sents de l'Homme au Gland et de la Vieille Femme de la forêt. La princesse et son libérateur montèrent dans le carrosse, et les cerfs partirent aussitôt pour la ville de Félicité.

Jamais on ne vit de réjouissances telles que celles qui eurent lieu quand les cerfs, courant à travers les rues de la ville, amenèrent devant le palais la princesse perdue. Le son des cloches ébranlait les clochers, et la foule poussa des acclamations à en perdre la voix. Le lendemain, le roi tint sa promesse, et maria la princesse Cécile à Raymond, qu'en qualité d'héritier du royaume il fit prince. Ce fut un très grand mariage, car tous les oiseaux y étaient présents, les places d'honneur étant réservées, naturellement, à Nez-crochu et à Fourchequeue; et nous ne devons pas oublier d'ajouter que parmi les invités figuraient les fées et les génies qui avaient aidé le prince Raymond à retrouver la princesse Cécile.



Le lutin dans le bocal.

mes ils atteignirent bientôt la terre ferme.

Sur la rive se trouvait un beau carrosse auquel étaient attelés sept cerfs magnifiques, pré-



SIL - BO

n'est pas une teinture, mais une préparation infallible qui fait pousser, allonger et fortifie les CILS et SOURCILS. Envoyé par la maille contre bon de poste ou timbres de 25c. Ad. White Castle Drug Co. P. O. Box 2254, Montréal. (Méfiez-vous des imitations).

Les cors durs et mous cèdent également au Holloway's Corn Cure, dont l'usage est absolument sans danger et dont l'action est certaine et satisfaisante.



GRATIS - Pour Vous Mesdames ? - GRATIS

Embellissez votre Poitrine en 25 jours grâce au "Reformateur Myrriam Dubreuil"

Toutes les Femmes doivent être Belles et Toutes peuvent l'être, avoir une Belle Poitrine, être Grasses, Rétablir vos Nerfs, cela en 25 Jours avec Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Reformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 Jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Reformateur Myrriam Dubreuil. Notre Reformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 rue Rivard, Montréal.

DÉPARTEMENT 2

BOITE POSTALE 2353



LA LAMPE JUIVE

DEUXIÈME ÉPISODE

I

No 19

"Suite"

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Ganimard accuse Antoinette Bréhat d'avoir tué le baron d'Hautrec, bien qu'il ne pouvait s'expliquer ce qu'il appelait la faculté de disparition. Antoinette Bréhat apparaît et disparaît de cet hôtel, aussi mystérieusement qu'Arsène Lupin pénétra chez Me Detinan et s'en échappa en compagnie de la dame blonde, fit-il remarquer à l'agent de la Sûreté. Conclusion: c'est Lupin, encore Lupin qui a machiné l'affaire.—Encore faut-il qu'il ait des raisons, fit remarquer l'agent de la Sûreté.—Mais le fameux diamant bleu que portait le baron, s'écria Ganimard. Il s'approche de la victime, au doigt crispé du baron resplendissait le diamant bleu. Quinze jours plus tard le diamant bleu fut vendu au profit des héritiers, trois cent cinquante mille francs, à la comtesse de Crozon. Or un soir de grande réunion chez elle, la comtesse ayant ôté son diamant pour jouer du piano, après la soirée, elle s'aperçut qu'il n'était plus là. Elle accusa M. Bleichen. Dans un petit sac dont la clé ne quitte jamais le consul, (M. Bleichen) on trouve un flacon de poudre, dans le flacon la bague. Mme Bleichen s'évanouit. Son mari est mis en état d'arrestation. Il accuse une certaine dame blonde amie et complice d'Arsène Lupin.

M. Gerbois, Mme Réal, Ganimard sont chez la comtesse Crozon. Ganimard demande à M. Gerbois: Reconnaissez-vous la personne qui enleva votre fille?—Non, répond M. Gerbois. Ganimard n'y comprenait plus rien. Alors l'on propose de faire venir le détective Herlock Sholmès.

Arsène Lupin contre Herlock Sholmès... Lupin causait avec son ami au restaurant. Vite mon pardessus, dit-il tout à coup; vous voyez ces deux messieurs qui viennent d'entrer; il venait de reconnaître Herlock Sholmès. L'Anglais eut un mouvement instinctif tout prêt à se jeter sur Lupin. Celui-ci hocha la tête. Vous avez tort, dit-il, sans compter que le geste ne serait pas beau. Allons, montrez-vous beau joueur. Ce parti sembla le meilleur à l'Anglais car il se leva à demi et présenta son ami, M. Wilson. Maintenant, dirent-ils, parlons du diamant bleu.

N'ayant rien pu tirer de Lupin au sujet du diamant bleu, Sholmès poursuit ses investigations et découvre plusieurs maisons truquées par les soins du gentleman-cambrioleur.

Herlock Sholmès s'introduit chez M. Destange, architecte, comme remplaçant du secrétaire malade, de ce dernier, dans le but de continuer ses recherches sur les maisons truquées. Il assiste, caché, à une entrevue entre Lupin, Mlle et M. Destange.

Le détective anglais découvre que la meurtrière du baron d'Hautrec et la voleuse du diamant bleu est Clotilde Destange, la "dame blonde". Intéressante conversation entre Sholmès et Mlle Destange.

Herlock Sholmès est enlevé et pris, par Lupin à bord d'un bateau qui le transporte en Angleterre, mais il en revient immédiatement et surprend le cambrioleur dans une de ses maisons truquées. Lupin lui remet le diamant bleu. Ganimard essaye d'arrêter Lupin, mais celui-ci réussit à se sauver.

LA LAMPE JUIVE.—Le détective anglais est rappelé à Paris pour une nouvelle affaire.

Le baron d'Imblevalle lui confie la tâche de retrouver une lampe juive dans laquelle était caché un bijou d'un grand prix. Wilson est gravement blessé par un cambrioleur.

Machinalement, Herlock feuilleta les livres de classe empilés sur la table, puis d'autres qui reposaient sur les rayons d'un placard. Et soudain il eut un cri de joie. Dans un coin de ce placard, sous de vieux cahiers amoncelés, il avait trouvé un album pour enfants, un alphabet orné d'images, et, à l'une des pages de cet album, un vide lui était apparu.

Il vérifia. C'était la nomenclature des jours de la semaine. Lundi, mardi, mercredi, etc. Le mot samedi manquait. Or, le vol de la lampe juive avait eu lieu dans la nuit d'un samedi.

Herlock éprouva ce petit serrement du cœur qui lui annonçait

Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de lettres.
Commencé dans le No du 29 Septembre 1917

ARSÈNE LUPIN

CONTRE

HERLOCK SHOLMÈS

toujours, de la manière la plus nette, qu'il avait touché au nœud même d'une intrigue. Cette étreinte de la vérité, cette émotion de la certitude, ne le trompait jamais.

Fiévreux et confiant, il s'empressa de feuilleter l'album. Un peu plus loin, une autre surprise l'attendait.

C'était une page composée de lettres majuscules, suivie d'une ligne de chiffres.

Neuf de ces lettres, et trois de ces chiffres avaient été enlevés soigneusement.

Sholmès les inscrivit sur son carnet, dans l'ordre qu'ils eussent occupé, et obtint le résultat suivant:

ODEHNOPRZ — 237

—Fichtre! murmura-t-il, à première vue, cela ne signifie pas grand'chose.

Pouvait-on, en mêlant ces lettres et en les employant toutes, former un, ou deux, ou trois mots complets?

Sholmès le tenta vainement.

Une seule solution s'imposait à lui, qui revenait sans cesse sous son crayon, et qui, à la longue, lui parut la véritable, aussi bien parce qu'elle correspondait à la logique des faits que parce qu'elle s'accordait avec les circonstances générales.

Étant donné que la page de l'album ne comportait qu'une seule fois chacune des lettres de l'alphabet, il était probable, il était certain qu'on se trouvait en présence de mots incomplets et que ces mots avaient été complétés par des lettres empruntées à d'autres pages. Dans ces conditions, et sauf erreur, l'énigme se posait ainsi:

REPOND. Z — CH — 237

Le premier mot était clair: *répondez*, un E manquant parce que la lettre E, déjà employée, n'était plus disponible.

Quand au second mot inachevé, il formait indubitablement, avec le nombre 237, l'adresse que donnait l'expéditeur au destinataire de la lettre. On proposait d'abord de fixer le jour au samedi, et l'on demandait une réponse à l'adresse CH. 237.

Ou bien CH. 237 était une formule de poste restante, ou bien les lettres CH faisaient partie d'un mot incomplet. Sholmès feuilleta l'album: aucun autre découpage n'avait été effectuée dans les pages suivantes. Il fallait donc, jusqu'à nouvel ordre, s'en tenir à l'explication trouvée.

—C'est amusant, n'est-ce pas?

Henriette était revenue. Il répondit:

—Si c'est amusant! Seulement, tu n'as pas d'autres papiers?... ou bien des mots déjà découpés et que je pourrais coller?

—Des papiers?... non... Et puis, Mademoiselle ne serait pas contente.

—Mademoiselle?

—Oui, elle m'a déjà grondée.

—Pourquoi?

—Parce que je vous ai dit des choses... et qu'elle dit qu'on ne doit jamais dire des choses sur ceux qu'on aime bien.

—Tu as absolument raison.

Henriette sembla ravie de l'approbation, tellement ravie qu'elle tira d'un menu sac de toile, épinglé à sa robe, quelques loques, trois boutons, deux morceaux de sucre, et, finalement, un carré de papier qu'elle tendit à Sholmès.

—Tiens, je te le donne tout de même.

C'était un numéro de fiacre, le 8279.

—D'où vient-il, ce numéro?

—Il est tombé de son porte-monnaie.

—Quand?

—Dimanche, à la messe, comme elle prenait des sous pour la quête.

—Parfait! Et maintenant je vais te donner le moyen de n'être pas grondée. Ne dis pas à Mademoiselle que tu m'as vu.

Sholmès s'en alla trouver M. d'Imblevalle et nettement l'interrogea sur Mademoiselle.

Le baron eut un haut-le-cœur.

—Alice Demun! est-ce que vous penseriez?... c'est impossible.

—Depuis combien de temps est-elle à votre service?

—Un an seulement, mais je ne connais pas de personne plus tranquille et en qui j'aie plus de confiance.

—Comment se fait-il que je ne l'aie pas encore aperçue?

—Elle s'est absentée deux jours.

—Et actuellement?

—Dès son retour elle a voulu s'installer au chevet de votre ami. Elle a toutes les qualités de la garde-malade... douce... prévenante... M. Wilson en paraît enchanté.

—Ah! fit Sholmès qui avait complètement négligé de prendre des nouvelles du vieux camarade.

Il réfléchit et s'informa:

—Et le dimanche matin, est-elle sortie?

—Le lendemain du vol?

—Oui.

Le baron appela sa femme et lui posa la question. Elle répondit:

—Mademoiselle est partie comme à l'ordinaire pour aller à la messe de onze heures avec les enfants.

—Mais, auparavant?

—Auparavant? Non... Ou plutôt... mais j'étais si bouleversée par ce vol!... cependant je me souviens qu'elle m'avait demandé la veille l'autorisation de sortir le dimanche matin... pour voir une cousine de passage à Paris, je crois. Mais je ne suppose pas que vous la soupçonniez?...

—Certes, non...

Cependant je voudrais la voir.

Il monta jusqu'à la chambre de Wilson. Une femme, vêtue, comme les infirmières, d'une longue robe de toile grise, était courbée sur le malade et lui donnait à boire. Quand elle se tourna, Sholmès reconnut la jeune fille qui l'avait abordé devant la gare du Nord.

☆

Il n'y eut pas entre eux la moindre explication. Alice Demun sourit doucement, de ses yeux charmants et graves, sans aucun embarras. L'Anglais voulut parler, ébaucha quelques syllabes et se tut. Alors elle reprit sa besogne, évolua paisiblement sous le regard étonné de Sholmès, remua des flacons, déroula et roula des bandes de toile, et de nouveau lui adressa son clair sourire.

Il pivota sur ses talons, redescendit, avisa dans la cour l'automobile de M. d'Imbleville, s'y installa et se fit mener à Levallois, au dépôt de voitures dont l'adresse était marquée sur le bulletin de fiacre livré par l'enfant. Le cocher Duprêt, qui conduisait le 8279 dans la matinée du dimanche, n'étant pas là, il renvoya l'automobile et attendit jusqu'à l'heure du relai.

Le cocher Duprêt raconta qu'il avait en effet "chargé" une dame aux environs du parc Monceau, une jeune dame en noir qui avait une grosse voilette et qui paraissait très agitée.

—Elle portait un paquet?

—Oui, un paquet assez long.

—Et vous l'avez menée?

—Avenue des Ternes, au coin de la place Saint-Ferdinand. Elle y est restée une dizaine de minutes, et puis on s'en est retourné au parc Monceau.

—Vous reconnaîtriez la maison de l'avenue des Ternes?

—Parbleu! Faut-il vous y conduire?

—Tout à l'heure. Conduisez-moi d'abord au 36, quai des Orfèvres.

A la Préfecture de police, il eut la chance de rencontrer aussitôt l'inspecteur principal Ganimard.

—Monsieur Ganimard, vous êtes libre?

—S'il s'agit de Lupin, non.

—Il s'agit de Lupin.

—Alors je ne bouge pas.

—Comment! vous renoncez...

—Je renonce à l'impossible! Je suis las d'une lutte inégale, où nous sommes sûrs d'avoir le dessous. C'est lâche, c'est absurde, tout ce que vous voudrez... je m'en moque! Lupin est plus fort que nous. Par conséquent, il n'y a qu'à s'incliner.

—Je ne m'incline pas.

—Il vous inclinera, vous comme les autres.

—Eh bien, c'est un spectacle qui ne peut manquer de vous faire plaisir!

—Ah! ça, c'est vrai, dit Ganimard ingénument. Et puisque vous n'avez pas votre compte de coups de bâtons, allons-y.

Tous deux montèrent dans le fiacre. Sur leur ordre, le cocher les arrêta un peu avant la maison et de l'autre côté de l'avenue, devant un petit café à la terrasse duquel ils s'assirent, entre des lauriers et des fusains. Le jour commençait à baisser.

—Garçon, fit Sholmès, de quoi écrire.

Il écrivit, et rappelant le garçon:

—Portez cette lettre au concierge de la maison qui est en face. C'est évidemment l'homme en casquette qui fume sous la porte cochère.

Le concierge accourut, et, Ganimard, ayant décliné son titre d'inspecteur principal, Sholmès demanda si, le matin du dimanche, il était venu une jeune dame en noir.

—En noir? oui, vers neuf heures—celle qui monte au second.

—Vous la voyez souvent?

—Non, mais depuis quelque temps, davantage... la dernière quinzaine, presque tous les jours.

—Et depuis dimanche?

—Une fois seulement... sans compter aujourd'hui.

—Comment! elle est venue!

—Elle est là.

—Elle est là!

—Voilà bien dix minutes. Sa voiture attend sur la place Saint-Ferdinand, comme d'habitude. Elle, je l'ai croisée sous la porte.

—Et quel est ce locataire du second?

—Il y en a deux, une modiste, Mlle Langeais, et un monsieur qui a loué deux chambres meublées, depuis un mois, sous le nom de Bresson.

—Pourquoi dites-vous "sous le nom"?

—Une idée à moi que c'est un nom d'emprunt. Ma femme fait son ménage: eh bien, il n'a pas deux chemises avec les mêmes initiales.

—Comment vit-il?

—Oh! dehors presque. Des trois jours, il ne rentre pas chez lui.

—Est-il rentré dans la nuit de samedi à dimanche?

—Dans la nuit de samedi à dimanche? Ecoutez voir, que je réfléchisse... Oui, samedi soir, il est rentré et il n'a pas bougé.

—Et quelle sorte d'homme est-ce?

—Ma foi je ne saurais dire. Il est si changeant! Il est grand, il est petit, il est fluet... brun et blond. Je ne le reconnais toujours pas.

Ganimard et Sholmès se regardèrent.

—C'est lui, murmura l'inspecteur, c'est bien lui.

Il y eut vraiment chez le vieux policier un instant de trouble qui se traduisit par un bâillement et par une crispation de ses deux poings.

Sholmès aussi, bien que plus maître de lui, sentit une étreinte au cœur.

—Attention, dit le concierge, voici la jeune fille.

Mademoiselle en effet apparaissait au seuil de la porte et traversait la place.

—Et voici M. Bresson.

—M. Bresson? Lequel?

—Celui qui porte un paquet sous le bras.

—Mais il ne s'occupe pas de la jeune fille. Elle regagne seule sa voiture.

—Ah! ça, je ne les ai jamais vus ensemble.

Les deux policiers s'étaient levés précipitamment. A la lueur des réverbères ils reconnurent la silhouette de Lupin, qui s'éloignait dans une direction opposée à la place.

—Qui préférez-vous suivre? demanda Ganimard.

—Lui, parbleu! c'est le gros gibier.

—Alors, moi, je file la demoiselle, proposa Ganimard.

—Non, non, dit vivement l'Anglais, qui ne voulait rien dévoiler de l'affaire à Ganimard, la demoiselle, je sais où la retrouver... Ne me quittez pas.

A distance, et en utilisant l'abri momentané des passants et des kiosques, ils se mirent à la poursuite de Lupin. Poursuite facile d'ailleurs, car il ne se retournait pas et marchait rapidement, avec une légère claudication de la jambe droite, si légère qu'il



C'était une page composée de lettres majuscules, suivies d'une ligne de chiffres.

fallait l'oeil exercé d'un observateur pour la percevoir, Ganimard dit :

—Il fait semblant de boiter.

Et il reprit :

—Ah ! si l'on pouvait ramasser deux ou trois agents et sauter sur notre individu ! Nous risquons de le perdre.

Mais aucun agent ne se montra avant la porte des Ternes, et, les fortifications franchies, ils ne devaient plus escompter le moindre secours.

—Séparons-nous, dit Sholmès, l'endroit est désert.

C'était le boulevard Victor-Hugo. Chacun d'eux prit un trottoir et s'avança selon la ligne des arbres.

Ils allèrent ainsi pendant vingt minutes jusqu'au moment où Lupin tourna sur la gauche et longea la Seine. Là, ils aperçurent Lupin qui descendait au bord du fleuve. Il y resta quelques secondes sans qu'il leur fût possible de distinguer ses gestes. Puis il remonta la berge et revint sur ses pas. Ils se collèrent contre les piliers d'une grille. Lupin passa devant eux. Il n'avait plus de paquet.

Et comme il s'éloignait, un autre individu se détacha d'une encoignure de maison et se glissa entre les arbres.

Sholmès dit à voix basse :

—Il a l'air de le suivre aussi, celui-là.

—Oui, il m'a semblé déjà le voir en allant.

La chasse recommença, mais compliquée par la présence de cet individu. Lupin reprit le même chemin, traversa de nouveau la porte des Ternes, et rentra dans la maison de la place Saint-Ferdinand.

Le concierge fermait lorsque Ganimard se présenta.

—Vous l'avez vu, n'est-ce pas ?

—Oui, j'éteignais le gaz de l'escalier, il a poussé le verrou de sa porte.

—Il n'y a personne avec lui ?

—Personne, aucun domestique... il ne mange jamais ici.

—Il n'existe pas d'escalier de service ?

—Non.

Ganimard dit à Sholmès :

—Le plus simple est que je m'installe à la porte même de Lupin, tandis que vous allez chercher le commissaire de police de la rue Demours. Je vais vous donner un mot.

Sholmès objecta :

—Et s'il s'échappe pendant ce temps ?

—Puisque je reste !...

—Un contre un, la lutte est inégale avec lui.

—Je ne puis pourtant pas forcer son domicile, je n'en ai pas le droit, la nuit surtout.

Sholmès haussa les épaules.

—Quand vous aurez arrêté Lupin, on ne vous chicanera pas sur les conditions de l'arrestation. D'ailleurs, quoi ! il s'agit tout au plus de sonner. Nous verrons alors ce qui se passera.

Ils montèrent. Une porte à deux battants s'offrait à gauche du palier. Ganimard sonna.

Aucun bruit. Il sonna de nouveau. Personne.

—Entrons, murmura Sholmès.

—Oui, allons-y.

Pourtant, ils demeurèrent immobiles, l'air irrésolu. Comme des gens qui hésitent au moment d'accomplir un acte décisif, ils redoutaient d'agir, et il leur semblait soudain impossible qu'Arsène Lupin fut là, si près d'eux, derrière cette cloison fragile qu'un coup de poing pouvait abattre. L'un et l'autre, ils le connaissaient trop, le diabolique personnage, pour admettre qu'il se laissât pincer aussi stupidement. Non, non, mille fois non, il n'était plus là. Par les maisons contiguës, par les toits, par telle issue convenablement préparée, il avait dû s'évader, et une fois de plus, c'est l'ombre seule de Lupin qu'on allait étreindre.

Ils frissonnèrent. Un bruit imperceptible, qui venait de l'autre côté de la porte, avait comme effleuré le silence. Et ils eurent l'impression, la certitude, que tout de même il était là, séparé d'eux par la mince cloison de bois, et qu'il les écoutait, qu'il les entendait.

Que faire ? La situation était tragique. Malgré leur sang-froid de vieux routiers de police, une telle émotion les bouleversait qu'ils s'imaginaient percevoir les battements de leur cœur.

Du coin de l'oeil, Ganimard consulta Sholmès. Puis, violemment, de son poing, il ébranla le battant de la porte.

Un bruit de pas, maintenant, un bruit qui ne cherchait plus à se dissimuler...

Ganimard secoua la porte. D'un élan irrésistible, Sholmès, l'épaula en avant, l'abattit, et tous deux se ruèrent à l'assaut.

Ils s'arrêtèrent net. Un coup de feu avait retenti dans la pièce voisine. Un autre encore, et le bruit d'un corps qui tombait...

Quand ils entrèrent, ils virent l'homme étendu, la face contre le marbre de la cheminée. Il eut une convulsion. Son revolver glissa de sa main.

Ganimard se pencha et tourna la tête du mort. Du sang la couvrait, qui giclaient de deux larges blessures, l'une à la joue, et l'autre à la tempe.

—Il est méconnaissable, murmura-t-il.

—Parbleu ! fit Sholmès, ce n'est pas lui.

—Comment le savez-vous ? Vous ne l'avez même pas examiné.

L'Anglais ricana :

—Pensez-vous donc qu'Arsène Lupin est homme à se tuer ?

—Pourtant, nous avions bien cru le reconnaître dehors...

—Nous avions cru, parce que nous voulions croire. Cet homme nous obsède.

—Alors, c'est un de ses complices.

—Les complices d'Arsène Lupin ne se tuent pas.

—Alors, qui est-ce ?

Ils fouillèrent le cadavre. Dans une poche Herlock Sholmès trouva un portefeuille vide, dans une autre Ganimard trouva quelques louis. Au linge, point de marque, aux vêtements non plus.

Dans les malles, — une grosse malle et deux valises, — rien que des effets. Sur la cheminée un paquet de journaux. Ganimard les déplaça. Tous parlaient du vol de la lampe juive.

Une heure après, lorsque Ganimard et Sholmès se retirèrent, ils n'en savaient pas plus sur le singulier personnage que leur intervention avait acculé au suicide.

Qui était-ce ? Pourquoi s'était-il tué ? Par quel lien se rattachait-il à l'affaire de la lampe juive ? Qui l'avait filé au cours de sa promenade ? Autant de questions aussi complexes les unes que les autres... Autant de mystères...

Herlock Sholmès se coucha de fort mauvaise humeur. A son réveil il reçut un pneumatique ainsi conçu :

Arsène Lupin a l'honneur de vous faire part de son tragique décès en la personne du sieur Bresson, et vous prie d'assister à ses convoi, service et enterrement, qui auront lieu aux frais de l'Etat, le jeudi 25 juin.

II

Voyez-vous, mon vieux camarade, disait Sholmès à Wilson, en brandissant le pneumatique d'Arsène Lupin, ce qui m'exaspère dans cette aventure, c'est de sentir continuellement posé sur moi l'oeil de ce satané gentleman. Aucune de mes pensées les plus secrètes ne lui échappe. J'agis comme un acteur dont tous les pas sont réglés par une mise en scène rigoureuse, qui va là et qui dit cela, parce que le veut ainsi une volonté supérieure. Comprenez-vous, Wilson ?

Wilson eût certainement compris s'il n'avait dormi le profond sommeil d'un homme dont la température varie entre quarante et quarante et un degrés. Mais qu'il entendit ou non, cela n'avait aucune importance pour Sholmès qui continuait :

—Il me faut faire appel à toute mon énergie et mettre en oeuvre toutes mes ressources pour ne pas me décourager. Heureusement qu'avec moi, ces petites taquineries sont autant de coups d'épingle qui me stimulent. Le feu de la piqure apaisé, la plaie d'amour-propre refermée, j'en arrive toujours à dire : "Amuse-toi bien, mon bonhomme. Un moment ou l'autre, c'est toi-même qui te trahiras." Car enfin, Wilson, n'est-ce pas Lupin qui, pas sa première dépêche et par la réflexion qu'elle a suggérée à la petite Henriette, n'est-ce pas lui qui m'a livré le secret de sa correspondance avec Alice Demun ? Vous oubliez ce détail, vieux camarade.

Il déambulait dans la chambre, à pas sonores, au risque de réveiller le vieux camarade.

—Enfin ! ça ne va pas trop mal, et si les chemins que je suis sont un peu obscurs, je commence à m'y retrouver. Tout d'abord je vais être fixé sur le sieur Bresson. Ganimard et moi nous avons rendez-vous au bord de la Seine, à l'endroit où Bresson a jeté son paquet, et le rôle du Monsieur nous sera connu. Pour le reste, c'est une partie à jouer entre Alice Demun et moi. L'adversaire est de mince envergure, hein, Wilson ? et ne pensez-vous pas qu'avant peu je saurai la phrase de l'alphabet et ce que signifient ces deux lettres isolées, ce C et cette H ? Car tout est là, Wilson.

Mademoiselle entra au même instant, et apercevant Sholmès qui gesticulait, elle lui dit gentiment :

—Monsieur Sholmès, je vais vous gronder si vous réveillez mon malade. Ce n'est pas bien à vous de le déranger. Le docteur exige une tranquillité absolue.

Il la contemplait sans un mot, étonné comme au premier jour de son calme inexplicable.

—Qu'avez-vous à me regarder, monsieur Sholmès ? Rien ? Mais si... Vous semblez toujours avoir une arrière-pensée... Laquelle ? Répondez, je vous en prie.

"A Suivre"

You Cannot Breathe Liquids!

VOUS NE POUVEZ
PAS ASPIRER LES
LIQUIDES!

Et c'est pourquoi les remèdes liquides sont si peu utiles dans la bronchite. Pour atteindre le siège de la maladie le remède doit être aspiré. C'est la raison pour laquelle les Peps ont tant de succès dans le traitement de cette maladie — les Peps peuvent être aspirés.

Quand une Pastille Peps est dissoute dans la bouche la vapeur de Pin qui est libérée est aspirée et descend les tubes des bronches jusqu'aux poumons, soulageant et guérissant toutes les membranes délicates et irritées. Les Peps sont bonnes également pour la laryngite, l'asthme, les maux de gorge, la toux et les rhumes. 50c la boîte, 3 pour \$1.25. Chez tous les marchands ou à la Peps Co., Montréal. Envoyer un timbre de 1c pour l'expédition d'un paquet d'essai gratis.

LA GUERISON PAR LA RESPIRATION DE LA TOUX ET DES RHUMES

PEPS

THE BREATHABLE CURE
FOR COUGHS & COLDS.

LE TONIQUE DES POUMONS

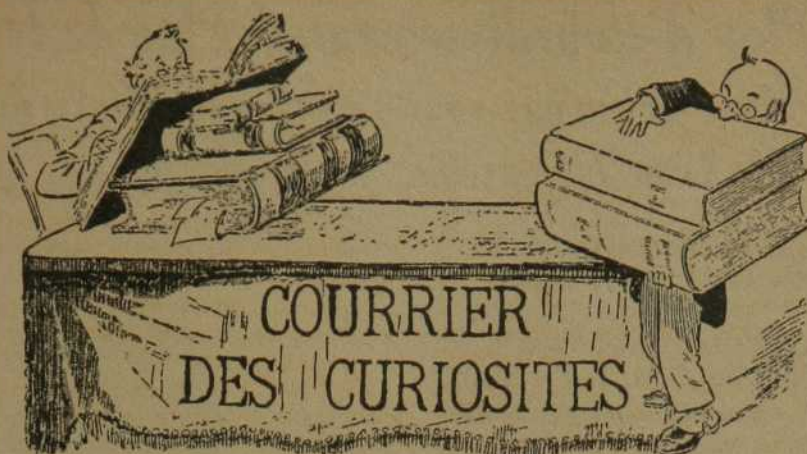
Dans toutes les maladies des bronches et des poumons et leurs convalescences, rien n'égale l'usage régulier du **VIN MORIN Creso-Phates**. Il aseptise les voies respiratoires et fournit à l'organisme l'énergie nécessaire pour vaincre la maladie.

DR. ED. MORIN & CIE., Limitée
Québec, Canada.

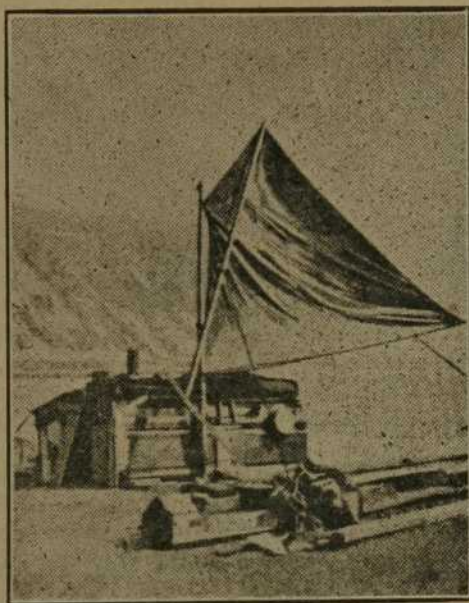


AVIS

Records Victor, Columbia et Pathé échangés à 10 cents chacun, \$1.00 la douzaine, à vendre 30 cents et plus, records neufs, 75 cents. Nous vendons et réparons les machines. Ouvert de 7 p.m. à 10 p.m. 193a Sanguinet, près Ste-Catherine.



UN PECHEUR INGENIEUX



l'installant au-dessus de sa cabane.

De cette manière, il se protège contre les ardeurs de l'astre-roi mais aussi conserve sa cargaison de poissons toujours fraîche, jusqu'à ce qu'il puisse la livrer aux acheteurs qui passent dans cet endroit, assez souvent.

Très ingénieux, par ce moyen, le pêcheur se rend la vie plus agréable et plus supportable.

TOURNEVIS ET MARTEAU COMBINES

Un outil nouveau destiné à rendre de grands services aux charpentiers et autres amateurs de menuiserie vient d'être imaginé.

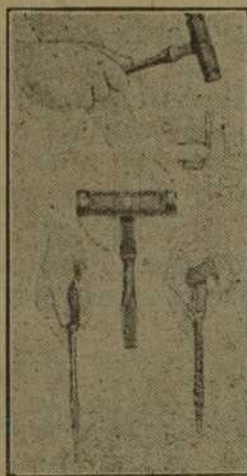
Il sera spécialement d'une grande utilité quand une vis devra être enfoncée au moyen d'un marteau assez loin pour atteindre ses fils. Cette invention nouvelle que nous illustrons consiste en un tournevis et marteau combinés.

La tête du marteau est pivotée à sa partie centrale à l'extrémité du manche d'un tournevis et forme pour ainsi dire le manche du marteau même.

Quand on le tourne, l'extrémité du manche du marteau devient le tournevis, tandis que sa tête devient le point d'appui, sur lequel on peut peser pour augmenter la puissance du tournevis.

Notre illustration, mieux que les mots, peut plus facilement donner une idée du fonctionnement de ce nouveau marteau et tournevis combinés.

Le lecteur intelligent comprendra bien cette invention et pourra l'utiliser facilement quand l'occasion s'en présentera.



TOUCHE-A-TOUT.

RHUMATISME

UNE GUERISON A DOMICILE PAR CELUI QUI EN A ETE L'OBJET

Au printemps de 1893, je subis une attaque de rhumatisme musculaire et inflammatoire. J'ai souffert pendant 3 ans et comment; seuls ceux qui en sont les victimes le savent. J'ai essayé remède après remède, médecin après médecin, mais le soulagement que j'ai obtenu ne fut que temporaire. Finalement, j'ai trouvé un remède qui m'a guéri complètement et jamais après je n'en suis senti. Je l'ai conseillé à un grand nombre terriblement affectés et même alités par le rhumatisme, et dans chaque cas, ils ont été guéris.

Je désire que toute personne souffrant de n'importe quel genre de rhumatisme essaye ce merveilleux pouvoir restaurateur. N'envoyez pas un seul sou, simplement envoyez-moi votre nom et votre adresse et je vous l'envoierai gratuitement pour l'essayer. Après que vous l'aurez essayé et qu'il aura prouvé être ce que vous recherchez pour guérir votre rhumatisme, vous pourrez envoyer son prix, qui est d'une piastre. Comprenez bien, je ne veux pas avoir votre argent à moins que vous soyez parfaitement satisfait de l'envoyer. N'est-ce pas juste? Alors pourquoi souffrir plus longtemps quand un remède positif vous est offert gratuitement? Ne retardez pas. Ecrivez aujourd'hui. Mark H. Jackson, No 637D, Gurney Bldg., Syracuse, N.-Y. M. Jackson est responsable. Cet exposé est vrai. Pub.

Voici la Santé

Si vous voulez être et paraître jeunes, chasser le mal, reconquérir la santé et la conserver, défer les ans, reculer les limites de la vieillesse, il vous faut nettoyer et maintenir sains l'estomac, le foie, les reins, les intestins, organes essentiels à la vie. Pour cela rien n'égale les



Pastilles de Bonne Santé

Faites exclusivement d'extraits de plantes, racines, écorces médicinales connues pour leur action curative spéciale sur l'appareil digestif. Si vous souffrez de dyspepsie, de constipation, d'affections du foie et des reins, prenez les PASTILLES de BONNE SANTE. Vendues en boîtes de 25c et 50c, envoyées franco sur réception du prix.

La Cie MEDICALE de BONNE SANTE
WALKERVILLE, Ont.
Gros: Lyman's Ltd. Montréal

SUR SON CHEMIN!



Monsieur Lebeau.—Je suis très enchanté de vous rencontrer; je désirais vous voir quelques instants.

Mlle Lebel.—Je suis moi-même heureuse de vous voir, mais je suis tellement pressée que je vous demanderais de vous rendre chez moi, ce soir.

Monsieur Lebeau.—Mais vous me permettez de vous accompagner.

Mlle Lebel.—Si ça vous est agréable, je me rends chez Déchaux & Frères, teinturiers, 197 rue Ste-Catherine Est, entre Sanguinet et Ste-Elisabeth ou à 710 Ste-Catherine Est, entre Panet et Visitation.

Monsieur Lebeau.—Je le veux bien. (Demandez le catalogue gratis à l'une des deux adresses.)

Les vers sapent la vigueur et nuisent à la vitalité des enfants. Fortifiez-les en employant le Mother Graves Worm Exterminator pour chasser ces parasites.

Plus de vertiges ! Plus d'étourdissements ! Plus de troubles d'estomac !

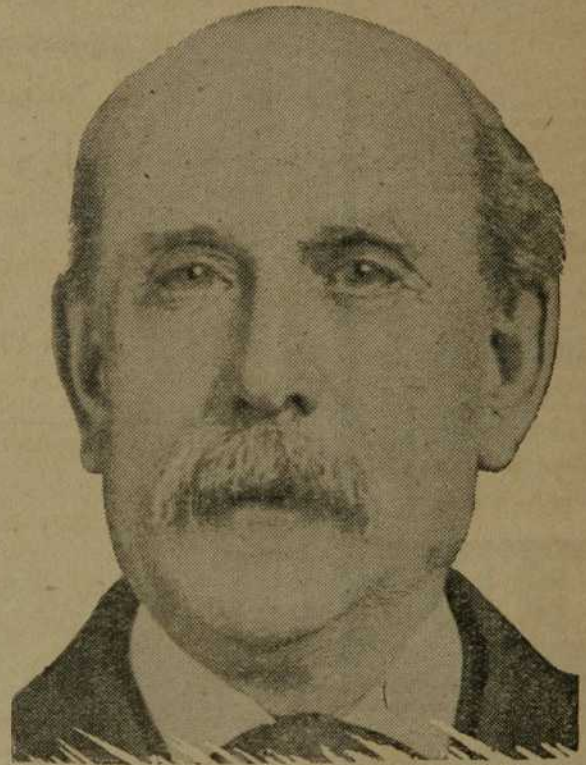
**"Ce sont les Pilules Moro qui m'ont sauvé alors que j'étais désespéré de la vie",
s'écrit M. Léon L'Heureux, de la rue Arago, Québec**

Les étourdissements se produisent aussi bien chez les hommes forts que chez les autres, et proviennent, la plupart du temps, de la digestion et de l'estomac; parfois aussi d'une maladie nerveuse, de l'inflammation du foie, mais dans la plupart des cas d'un épuisement général. Chez les hommes robustes, à visage rouge, c'est un excès de sang qui les provoque, et il est à craindre une congestion cérébrale. Dans les deux cas, il s'agit d'une irrégularité dans la circulation du sang; soit qu'il afflue brusquement au cerveau, ou diminue d'une manière si subite que cela provoque des vertiges.

Bien des remèdes ont été essayés, mais pas toujours avec succès. Cependant, on a constaté que, dans la plupart des cas, les Pilules Moro avaient toujours apporté un soulagement immédiat et presque à chaque fois la guérison absolue. Ce sont des faits qui se constatent tous les jours, et si les témoignages ne manquent pas, tous ceux qui ont consulté nos médecins à nos bureaux, même par correspondance, ont toujours trouvé satisfaction, satisfaction d'autant plus grande que toutes nos consultations sont absolument gratuites.

Au nombre des guérisons certaines, pour les cas d'étourdissements attribuées aux Pilules Moro, il convient de signaler celui de M. Léon L'Heureux, 261 rue Arago, Québec. Son témoignage est des plus convaincants. Il dit:

"Depuis quelques années, je m'apercevais que j'étais beaucoup moins fort. Si je marchais dans la rue ou dans la maison, je me sentais soudainement pris de vertiges subits ou étourdissements. J'étais alors obligé de m'arrêter ou de m'appuyer à quelque chose. Sans cela, je tombais immédiatement. Tout tournait autour de moi et j'entendais d'interminables bourdonnements. Deux médecins étudièrent mon cas et essayèrent sur moi, sans succès, une foule de remèdes. On me conseilla alors les Pilules Moro. J'en pris et après seulement quelques boîtes, mon état s'améliora de jour en jour. Ces étourdissements diminuèrent et disparurent complètement. Si bien que je me considère aujourd'hui comme entièrement guéri, grâce aux excellentes pilules de la Compagnie Médicale Moro. Mes forces reprirent et mes douleurs de reins, car j'en avais aussi quelques-unes,



M. LEON L'HEUREUX

"cessèrent complètement. Après avoir souffert et désespéré de la vie pendant quatre ans, je me sentis des plus heureux de me trouver un homme rajeuni et robuste. Aujourd'hui, j'ai mis toute ma confiance dans les Pilules Moro; j'en ai chez moi; j'en prends selon le besoin, de temps en temps, car je les considère un préservatif aussi bien qu'un remède radical et je les conseille à tous mes amis. Ce sont les Pilules Moro qui m'ont sauvé et je suis trop heureux de le proclamer". (Signé) Léon L'Heureux, 261 rue Arago, Québec.

CONSULTATIONS GRATUITES au No 272 rue Saint-Denis, tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir; les hommes qui ne peuvent venir voir notre médecin sont invités à lui écrire.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:
COMPAGNIE MEDICALE MORO
272 rue Saint-Denis, Montréal.

SIROP CALMANT

soulagé mes enfants de douleurs d'intestins, de douleurs d'estomac, de souffrances de la dentition, etc. Je considère que c'est le meilleur dont une mère puisse se servir." — Mme FELIX COMEAU, 165 avenue Gaulin, Woonsocket, R.-I.

MERES, insistez auprès de votre marchand pour qu'il vous donne le Sirop du Dr Coderre et n'en acceptez jamais d'autre. Evitez les imitations.

Le Sirop du Dr Coderre est vendu par tous les marchands de remèdes.
Prix 25c la bouteille.



LA TABLETTE
N-R-G
LAVAGES EN 15 MINUTES
SANS FROTTER
30
 POUR SLEAVAGES GARANTIS PAR BRULER
 LE LINGE NI LES MAINS.
 NE CONTIENT AUCUN ACIDE.
 — DEMANDEZ-LE —
 SEUL DÉPOSITAIRE ET REPRÉSENTANT
 POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC
 C. ED. LESSARD,
 1655 RUE HUTCHISON,
 MONTRÉAL, CAN.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez: E. Hartman, dépt. C., 385 Ave Mont-Royal Est, Montréal.

AVIS

Records Victor, Columbia et Pathé échangés à 10 cents chacun, \$1.00 la douzaine, à vendre 30 cents et plus, records neufs, 75 cents. Nous vendons et réparons les machines. Ouvert de 7 p.m. à 10 p.m. 195a Sanguinet, près Ste-Catherine.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

Traitement Denise Roy

EN 30 JOURS

LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le buste, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme fait.

PRIX DU

Traitement Denise Roy

de 30 Jours

Au Complet, \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toutes correspondances strictement confidentielles.

MME DENISE ROY,

Dépt. 5,

Boite Postale 2740 - Montréal, Qué.

Dr. Henri Lemire

TEL. BELL EST 2177

Spécialité : Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

478 rue ST-HUBERT
MONTREAL

UN MONSIEUR indique gratuitement à toute personne souffrant de RHUMATISME, douleurs de reins, un remède nouveau et merveilleux qui l'a guéri lui-même en peu de temps. Cela est la conséquence d'un vœu. Ecrire boîte 66, Station N., Montréal.

La poudre à fusil fut inventée en 1320.

☆☆☆

Les roues de carrosses furent introduites en France, en 1556.

☆☆☆

La première ascension en ballon fut faite à Lyon, France, en 1783.

☆☆☆

En 1885, la ville de New-York comptait 1,206,500 habitants.

☆☆☆

En 1777, le drapeau américain actuel fut adopté par le Congrès.

☆☆☆

La cocaïne fut découverte en 1884.

☆☆☆

C'est en 1877, que le téléphone fut mis en usage.

☆☆☆

Les premières pompes à air datent de 1650.

☆☆☆

Les aiguilles modernes vinrent en vogue en 1545.

☆☆☆

En 1535, Ignace Loyola fonda l'ordre des Jésuites.

☆☆☆

C'est en 1532 qu'Henri VIII, roi d'Angleterre, apostasia.

☆☆☆

La liberté religieuse fut accordée aux Huguenots, en France, vers 1562.

☆☆☆

La presse à imprimer fut introduite en Amérique à Cambridge, Mass., en 1629.

☆☆☆

En 1731, la première librairie publique fut établie à Philadelphie.

☆☆☆

En 1670, le pape Vitalianus introduisit, dans les églises, les premières orgues.

☆☆☆

En 1704, le premier journal américain imprimé paraissait à Boston, sous le nom de *Boston News Letter*.

☆☆☆

Un cheval peut vivre 25 jours sans manger de la nourriture solide, seulement à boire, 17 jours sans manger ou boire, 5 jours en se nourrissant d'aliment solide, sans breuvage.

L'huile du peuple. — Plusieurs huiles ont été offertes, puis sont disparues, mais l'Huile Eclectique du Dr Thomas conserve toujours son rang et augmente sa sphère d'utilité chaque année. Ses qualités incomparables l'ont mise en évidence et l'y maintiennent; aussi peut-on dire que c'est vraiment l'huile du peuple. Des milliers en ont bénéficié et ne voudraient employer aucune autre préparation.

RECORDS

Columbia, Victor et Pathé, échangés à 10 cents chacun, \$1.00 la douzaine. Records à vendre 30 cents et plus, neufs 75 cents. Nous vendons et réparons les machines. Ouvert de 7 p.m. à 10 p.m. 195a Sanguinet, près Ste-Catherine.

UNE FEMME QUI AIDE SES SEMBLABLES

Je sais combien vous avez besoin de **Lisez mon Offre Gratuite** sympathie et de santé.

Le traitement qui me rendit force et santé, nouvelle impulsion de ma vie, je veux vous le faire partager afin que vous aussi, vous puissiez bénéficier de la santé.

Je suis Femme.

Ce que j'ai souffert vous guidera infiniment mieux que la plus acquise des expériences de n'importe quel homme de renom.

Etes-vous malheureuse et incapable de vaquer à vos occupations? Ecrivez-moi et faites-moi part de vos souffrances et je vous enverrai un essai d'un traitement GRATUIT de dix jours chez vous, propre à vos besoins. Il sera accompagné de témoignages de femmes du Canada qui ont passé par vos souffrances et ont reconquis la santé.

Si vous souffrez de la tête ou du dos, de constipation opiniâtre ou d'hémorroïdes, de points de côté, dyspepsie, d'extrême nervosité, de découragement, de mélancolie ou d'envie de pleurer, d'appréhension craintive, que quelque malheur va vous arriver, de faiblesse, de palpitation, de bouffées de chaleur, si vous avez un teint blême et les yeux cernés, en un mot si vous avez une sensation générale d'un dégoût pour la vie, je vous invite à m'écrire dès aujourd'hui pour mon traitement de dix jours, absolument gratuit et sans frais, afin de vous prouver que vous pouvez être guérie chez vous de ces maux sans déboursier un sou d'un traitement à l'hôpital ou le danger de subir une opération.

Quand vous en aurez réellement bénéficié, la seule chose que je vous demanderais alors, c'est d'en parler à d'autres malades. Mon traitement suivi à la maison est pour toutes, jeunes ou âgées.

Mrs. M. SUMMERS

Box 940, Windsor, Ont.



Aux mères de jeunes filles, j'expliquerais un traitement bien simple que vous suivrez chez vous et qui dissipera vos maux de tête et lassitude éprouvés par les jeunes femmes. Ce traitement restaurera en elles l'embonpoint et la santé. Dites-moi si vous avez des inquiétudes au sujet de votre fille. Rappelez-vous que ça ne vous coûtera rien d'essayer chez vous mon traitement gratuit de dix jours et si vous désirez le continuer ensuite, vous ne débourserez que quelques cents seulement par semaine, sans être nullement dérangées de votre travail. Ecrivez et demandez dès aujourd'hui ce traitement gratuit dont vous ne rencontrerez peut-être plus aucune offre semblable.

DES MILLIERS DE

FEMMES MAIGRES

Sont redevables de leur embonpoint esthétique, de formes harmonieusement développées, d'une poitrine pleine, ronde et ferme et potelée à l'usage du célèbre

BUSTINOL

Du Dr Simon de Paris

Vous pouvez obtenir les mêmes résultats en employant ce remède.

Cette merveilleuse préparation ne manque jamais de développer et raffermir les chairs, de procurer à toute femme ou fille une forme élégante, naturelle, une beauté parfaite. Vous pouvez en faire l'essai gratuitement. Envoyez-nous votre nom et votre adresse avec 10 cents pour payer les frais de poste et d'emballage et nous vous enverrons un traitement suffisant pour vous prouver son efficacité.

CIE Dr SIMON, Ch. 10, No 155 rue des Commissaires O., Montréal.



Nos prix pour dentiers sont de:

\$5, \$8, \$10, \$12, et \$15 en montant
alors que d'autres dentistes
chargent \$10, \$15, \$20, \$25 et \$30

Spécialité: Ponts et Couronnes en or

20 BUREAUX PRIVÉS ANTISEPTIQUES, HYGIÉNIQUES ET D'UNE PROPRIÉTÉ PARFAITE.

DENTISTES DIPLOMES SEULEMENT
venant de Chicago, New-York,
Boston et du Canada.

Franco American Dentists
164 rue Saint-Denis

Un peu plus bas que la rue Ste-Catherine.

QUELQUES MANIÈRES DE SE COIFFER

La coiffure s'abaisse et devient moins volumineuse; les hauts chignons ont heureusement cessé de plaire, les cheveux à peine ondulés encadrent bien le visage. Les bandeaux souples, tordus en arrière en un chignon roulé comme ceux de la jolie Mlle Robinne, font une coiffure seyante.

Un profil aux traits fins et réguliers se complète admirablement de ce chignon bas à la Grecque, composé d'une grosse coque très mousseuse. Les cheveux à peine bouffants, sans être tirés, dégagent le front. Une mèche légèrement frisée peut à volonté couvrir l'oreille ou la laisser complètement découverte.

Quatre dispositions de cheveux choisies parmi les plus à la mode.

Les femmes élégantes sont rarement coiffées comme les poupées des coiffeurs, à la chevelure apprêtée et volumineuse. Un léger mouvement d'ondulation, donnant à la masse des cheveux le pli agréable et la légèreté nécessaire, doit seulement se deviner; mais les ondes régulières, les crans très marqués ont cessé de plaire. On voit beaucoup moins de franges frisées ombrageant régulièrement le front; souvent celui-ci est complètement dégagé; ou bien quelques mèches légères, sans être frisées, accentuent la vivacité du regard. La coiffure haute, avec chignon très volumineux, en courge ou en oeuf d'autruche, a cessé de plaire; la tête a retrouvé ses proportions naturelles.

Les cheveux sans être tirés ne s'enroulent pas en bandeaux soufflés ou en bouffant volumineux. Ni boucles, ni chignon volumineux; que le chignon soit haut ou bas, la nuque reste étroite et assez dégagée. La tentative de quelques femmes pour revenir à la coiffure très plate, aux cheveux tirés dégageant complètement l'oreille, n'a eu qu'un médiocre succès. Un peu de flou sied mieux à presque toutes; quelques mèches légères semblant s'échapper de la masse des cheveux adoucissent beaucoup la physionomie. On voit beaucoup moins de chevelures dorées ou blondies artificiellement; sauf le cas où les cheveux sont prématurément grisonnants, on garde bien plus volontiers à ses cheveux leur teinte naturelle.

DENTELURE 5^e LA VERGE OURLLET PICOT
BOUTONS
 FAIT A ORDRE AVEC VOTRE MATERIEL—TOUS GENRES
 OR—POINT D'OURLET—ARGENT
 FAIT PROMPTEMENT—8^e LA VERGE
 POINT DE CHAÎNE—BRODERIE SIMPLE
PLISSAGE
 BOX—OTE—ACCORDEON—COMBINAISON—ETC.
ST. LAWRENCE BUTTON CO.
 564 5^e CATHERINE OUEST—UP. 5706

POILS
 et DUVETS sont dé-
 truents en 3 minutes.
 \$1.00 la boîte, échan-
 tillon sur réception de
 10 cents.
LABORATOIRE SAGE, Dép. 200,
 508 St-André, Montréal.

Guérison de Toutes Les Maladies



avec des traitements
 végétaux découverts
Par un Curé
 Pour information n.
 adressez-vous en men-
 tionnant les signes de
 votre maladie au direc-
 teur de
**L'Institut Moderne
 de Médecine**
 Dépt. C.
 427 Rue SAINT-DENIS,
 MONTREAL.

S.V.P. ajoutez timbre de trois sous
 pour la réponse.
 L'Institut offre au public sa mervail-
 leuse pastille Anti-dyspeptique, accom-
 pagnée du régime pour les dyspeptiques.
 75c la boîte par la malle; et sa pastille
 Anti-Bronchitique qui guérit les bronchi-
 tes les plus rebelles et les toux les plus
 tenaces. 75c la boîte par la malle.

Mesdames Les Pilules "LOBEL"

guérissent les maladies particulières à
 votre sexe.
**Retards, Périodes Doulou-
 reuses ou Irrégulières, etc.**
 \$1.25 la boîte. D. LOBEL, Dép. 200
 508 Saint-André, Montréal.
 En vente dans toutes les pharmacies.
 GRATIS—Livre traitant des maladies
 de femmes.

PARFUMS

FRANÇAIS, ROSE, D'AMOUR, 75c l'oz.
 Echantillon sur réception de 10 cents.
LABORATOIRE SAGE, Dép. 200
 508 Saint-André, Montréal.

POUR

MAIGRIR



**SANS DANGER—SANS RE-
 GIME—SANS MEDICA-
 MENTS — SANS PILULES**

Faites usage des

SELS AMAIGRISSANTS "SAGE". L'em-
 ploi des SELS "SAGE" pendant un mois
 ou six semaines suffit pour un traite-
 ment complet. COMPLETEMENT INOF-
 FENSIFS. Prix: 50 cents la boîte dans
 toutes les pharmacies ou au LABORA-
 TOIRE SAGE, Dép. 200, 508 St-André,
 Montréal, Can.

La meilleure pilule pour le foie.—L'ac-
 tion du foie est aisément dérangée. Un
 frisson soudain, de longs séjours aux in-
 tempéries, les excès de nourriture ou de
 breuvage en sont quelques-unes des cau-
 ses. Mais quelle qu'en soit la cause, les
 Pilules Végétales de Parmelee sont le
 meilleur correctif qu'on puisse employer.
 Ce sont les pilules les plus en vogue et
 elles n'ont pas de supérieures parmi les
 préparations du genre.

CHRONIQUE FEMININE

QUELS GANTS FAUT-IL METTRE?

Les fréquentes questions de nos aimables correspondantes nous montrent que ce ne sont pas seulement les parties importantes de leur toilette dont elles se soucient.

Les détails les plus futiles en apparence doivent certainement être soignés, et vous avez raison, mesdames et mesdemoiselles, de vouloir être mises de façon impeccable.

Et qu'en coûte-t-il, bien souvent? Oh! peu de choses, de l'attention, à la condition que l'on sache toutefois ce qu'il est de bon ton de faire.

Ainsi, vous voudriez savoir quels sont les gants que l'on porte.

Tout d'abord, il est bon de dire que les gants doivent être en rapport avec la toilette que l'on a revêtue: des gants clairs d'une élégance raffinée qui s'allient au mieux avec une mise soignée, seraient véritablement déplacés s'ils accompagnaient une robe fanée ou démodée. Il faut, nous ne saurions le répéter trop souvent, une harmonie bien comprise dans l'ensemble de notre toilette.

Mais il y a cependant des nuances à observer; qui de nous n'a déjà remarqué que la même robe semblera quelque peu changée, si on la met avec un joli chapeau frais, des bottines neuves et des gants propres, ou si on lui adjoint un chapeau simple, canotier par exemple, des chaussures qui ont été neuves et des gants dont la fraîcheur a disparu.

Je ne veux cependant pas vous dire d'abandonner ce qui n'est plus neuf; non, vous savez que nous voulons toujours être économes, mais il faut relayer au second plan ce qui ne mérite pas les honneurs de la grande toilette.

Mais je m'aperçois que nous avons quelque peu abandonné notre sujet. Revenons-y donc.

Pour les cérémonies: mariage, baptême, dîners, ainsi que pour les réceptions et le théâtre, chaque fois, en un mot, que la toilette peut être qualifiée de toilette chic, c'est le gant de chevreau blanc que l'on doit porter. Les gants clairs: jaune pâle, gris perle, sont aussi salissants que les gants blancs ou crème, ils font moins "mode", et, de plus, ne se nettoient pas aussi aisément.

Le gant de Suède se met peu; le chevreau, en raison du brillant de la peau, plaît beaucoup plus.

Les personnes élégantes, qui ont un budget de toilette leur permettant ce luxe dispendieux, mettent couramment des gants blancs; mais quand ils n'ont plus la fraîcheur primitive, ils sont si laids qu'il faut leur préférer les gants foncés.

Nous conseillons donc, pour l'usage courant et même pour les visites point de cérémonie, les gants de chevreau gris foncé, brun ou noir, c'est bien ce qu'il y a de plus pratique. Il faut avoir soin que la couleur des gants ne heurte pas celle du costume; ainsi, des gants rouges ne s'allient pas avec une robe verte.

Mais ceci est une question de goût, et vous n'en manquez pas, je le sais!

Afin d'empêcher vos habits de devenir bariolés et nuancés quand vous les teignez en bleu, ayez soin d'ajouter à votre solution une tasse de lait, avant de les immerger.

Le CHARME DELICAT d'Une JOLIE FORME

Ecrivez pour en avoir le secret—GRATUITEMENT



Nombre de femmes, malgré leur vivacité et leur charme naturel, n'attirent point l'attention et l'admiration qu'elles méritent parce qu'elles sont frêles et que leur forme n'est point développée comme il faut. La jeune fille douée d'une jolie forme est toujours intéressante et est aussitôt l'objet d'admiration et d'attention. Si vous êtes malgrichonne, vous savez bien que ce que je dis est la pure vérité; mais il n'y a pas de raison pourquoi vous ne vous procuriez pas la forme délicate et potelée, avec des épaules bien dessinées et une poitrine bien remplie, comme toute femme voudrait en avoir.

Madame Thora vous enverra gratuitement sa fameuse brochure sur le traitement français "Coraline" pour le développement de la forme, vous donnant en même temps tous les détails sur la manière par laquelle vous pouvez faire mieux valoir vos formes et ajouter ainsi à votre charme personnel, par de simples moyens domestiques, avec des résultats garantis. La brochure est en français et elle est envoyée sous enveloppe cachetée et sans inscription aucune. Toute correspondance est rigoureusement confidentielle.

Ecrivez aujourd'hui pour en avoir un exemplaire.

The Madame Thora Toilet Co., Appart. T.S. 142 Mutual St., Toronto, Ont



CAPITAL \$10,000.

PHONE EST 2862

Venez Faire Examiner Vos Yeux

Gratuitement par nos opticiens spécialistes

Profitez de cette offre spéciale pour vous acheter vos verres.

SPECIAL POUR LA SEMAINE

Lunettes sans tours se vendant régulièrement **\$3.95**

\$5.00 et \$6.00 pour

Verres composés, \$1.50 en plus.

OUVERT DE 8.30 A.M. A 8.30 P.M.

LE SALON D'OPTIQUE CANADIEN, Limitée

EDIFICE DANDURAND

290 RUE SAINTE-CATHERINE EST

PRÈS DE LA RUE SAINT-DENIS.

Attention!!

**AVEZ-VOUS UN MARI QUI FAIT
 USAGE DE LA BOISSON ?
 VOUS POUVEZ LE GUERIR A
 SON INSU**

PAR LES

POUDRES du Dr ANDRÉ

faciles à prendre et n'ayant aucun goût. Des milliers de personnes ont fait des cures de l'alcoolisme aux Etats-Unis avec les poudres du Dr André. Faites l'essai d'une boîte seulement pour vous convaincre. Demandez-la soit à votre pharmacien, soit à la

Montreal Standard Drug Company, Reg.
 433 HOTEL-DE-VILLE.

Tél. Est 3708. - Montréal, P. Q.
 Prix: \$1 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00.



NE MANQUEZ PAS DE LIRE

LA "REVUE POPULAIRE"

DE FEVRIER

**MAINTENANT EN VENTE CHEZ TOUS LES
 DEPOSITAIRES.**

10 CENTS SEULEMENT LE NUMERO

Beaucoup
d'usages

SNAP

LE GRAND
Nettoyeur de Mains

ACHETEZ-LE AUJOURD'HUI



Les allumettes les moins dange-
reuses et les plus économiques sont

Les Silencieuses d'Eddy

(EN BOITE DE 500)

LES MOINS DANGEREUSES—Parce qu'elles sont imprégnées d'une solution chimique qui rend l'allumette "morte" immédiatement après qu'elle est éteinte.
LES PLUS ECONOMIQUES—Parce qu'il y a plus de bonnes allumettes dans cette boîte que dans n'importe quelle autre boîte sur le marché.

L'ECONOMIE EN TEMPS DE GUERRE
ET VOTRE BON SENS VOUS FERONT

INSISTER POUR AVOIR LES ALLUMETTES D'EDDY



Coin de la Ménagère

CUISINE

On doit avoir une attention continuelle sur l'état des ustensiles de cuisine, et les examiner toutes les fois qu'on s'en sert. Les couvercles doivent être tenus proprement et bien étamés; il est nécessaire que les casseroles le soient non seulement en dedans, mais à l'extérieur. Beaucoup de malheurs proviennent de négligence sur ce point. Sans ce soin tout le travail de la cuisine est inutile; le bouillon prend une teinte verdâtre, un goût amer, et les meilleurs ragoûts deviennent désagréables à la vue et au palais. La santé et même la vie d'une famille y sont intéressées, et il vaut mieux payer le mémoire de l'étameur que celui du médecin.

Soyez pourvus de tamis, d'écumoirs, de cuillers; imposez-vous la règle de ne jamais vous en servir sans les avoir lavés et séchés; que les vases de cuisine soient toujours lavés dans de l'eau bouillante, et essuyés avec un linge sec et une petite brosse, afin d'enlever la graisse qui s'y serait attachée, et d'empêcher qu'ils ne prennent une mauvaise odeur.

Ne conserver ni soupe, ni jus, dans un vase de métal, ou n'y rien laisser que pendant le temps nécessaire pour faire la cuisine, et mettre tout ce qu'on veut réserver dans des vases de terre vernissés, ou mieux encore, dans des vases de grès.

Les casseroles et les marmites à fond épais et de forme ronde, contiennent deux fois plus d'aliments, durent le double, et demandent bien moins de temps pour être nettoyées que les casseroles en fer blanc dont les côtés sont soudés au fond; la graisse et la poussière entrent dans les rainures, et il est presque impossible de les en ôter.

Veillez à ce que les couvercles ferment aussi bien que possible, afin que le bouillon et les sauces ne perdent pas leur saveur par l'effet de l'évaporation; ils deviennent inutiles s'ils ne retiennent pas en grande partie la vapeur des mets, et s'ils ne les préservent pas de la fumée.

Les poêlons et les casseroles doivent être récurés avec soin dans la partie supérieure, qui n'est pas brûlée par le feu; il serait inutile de se fatiguer à les nettoyer dans toute leur surface extérieure.

Conservez avec soin les habitudes de propreté et de régularité. Vous exécuterez avec facilité et promptitude votre travail, sans vous agiter comme font quelques ménagères qui semblent vivre dans un tourbillon, et, qui sans cesse occupées à ranger, laissent cependant toutes choses en désordre.

Employez, pour faire du bon bouillon, les parties maigres du bœuf, du mouton et du veau; procurez-vous les morceaux qui donnent le plus de jus, et que la viande soit fraîche.

La viande trop longtemps conservée donne mauvais goût au bouillon, et la graisse y est inutile. Cette dernière observation ne s'applique qu'au bouillon clair et sans mélange; car on peut, avec de la graisse mêlée à des légumes, se procurer une soupe économique et nourrissante, également propre à satisfaire l'appétit et à soutenir les forces. On ne peut trop recommander cette méthode aux personnes zélées pour le soulagement des pauvres et à la classe ouvrière.

ECONOMISEZ LA NOURRITURE

Au moment où il est nécessaire d'économiser la nourriture, un grand nombre de personnes ne reçoivent pas les bénéfices qu'elles devraient tirer des aliments. Ce n'est pas la quantité que vous mangez mais encore plus comment vous vous l'assimilez, qui vous fait du bien.

L'addition d'une petite cuillerée à thé de Bovril à la diète comme peptogène avant les repas donne pour résultats plus complète digestion et assimilation et fait économiser la nourriture parce qu'il vous en faut moins.



NOIX DE COCO...

POUR ÊTRE CERTAINE D'AVOIR LE
MEILLEUR COCOANUT EMPLOYEZ TOUJOURS

'WHITE MOSS'

de McLEAN

PAQUETS:
5-10-20-35

Nous vous le recommandons
il est délicieux.

Manufacturé par

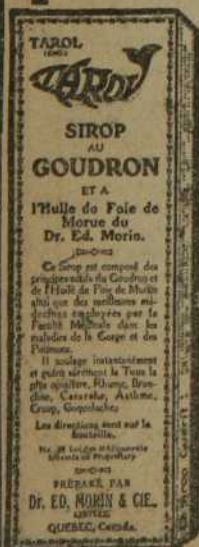
CANADIAN COCOANUT Company., MONTREAL

TAROL

SOULAGE RAPIDEMENT
GUERIT SUREMENT

Rhumes, Toux, Bronchites, Coqueluche, Grippe

et toutes les MALADIES des VOIES RESPIRATOIRES



TAROL n'est pas une préparation secrète, mais c'est un remède scientifiquement préparé par des chimistes compétents, d'après des formules approuvées par la profession médicale et avec des éléments de choix dont les principaux sont:

Le Goudron et l'Huile de Foie de Morue

Le Goudron de bois est un antiseptique puissant et un balsamique énergique qui aseptise les poumons et les voies respiratoires et combat l'action néfaste des microbes.

L'Huile de Foie de Morue adoucit les muqueuses irritées, facilite la toux et l'expectoration et fournit à l'organisme déprimé la chaleur et l'énergie qui lui permettent de résister à l'attaque et de reconquérir les forces. A ces deux éléments, sont associés des remèdes efficaces qui calment la toux, facilitent l'expectoration et assurent la guérison.

Demandez toujours TAROL et exigez le.

DR. ED. MORIN & CIE., Limitée - - QUEBEC, Qué.



PIGEONNEAUX À LA POÊLE.—Plumez, videz, flambez de jeunes pigeons, coupez-les en deux morceaux; faites les cuire à la poêle avec un bon morceau de beurre en ayant soin de les retourner pour qu'ils cuisent bien également; salez, poivrez. La cuisson terminée, dressez-les sur un plat. Ecrasez leurs foies avec la fourchette, mélangez-les à un peu de beurre manié de persil, et mettez ce mélange sur chacun des pigeons. Ajoutez au beurre resté dans la poêle, le jus d'un citron; tournez une seconde sur le feu, versez sur les pigeons et servez.

PURÉE DE VOLAILLES.—Hachez fin des blancs de volailles soit rôties, soit braisées, assaisonnez de sel, de poivre, muscade râpée, pilez en mortier en y ajoutant quelques cuillerées de béchamel froide; pilez encore fortement et passez au tamis. Faites chauffer doucement sans laisser bouillir; étendez la purée si l'en est besoin avec un peu de béchamel et terminez en y faisant fondre un peu de beurre fin.

CROUSTADE DE VOLAILLE.—Prenez un pain de mie et taillez dans ce pain des morceaux de 3 à 4 pouces, parez-les en leur donnant, soit une forme ronde, soit celle d'une poire. Cernez le dessus à 1/2 pouce du bord pour masquer la mie qui devra être enlevée. Faites frire de belle couleur dans la friture neuve, retirez, égouttez et videz-les en enlevant le morceau que vous avez cerné, et garnissez de la purée de volailles.

FILETS DE CANARD SAUVAGE.—Après avoir plumé, vidé, flambé et troussé un canard et l'avoir ensuite laissé cuire à la broche, levez-en les filets que vous dresserez en couronne sur un plat chaud, après les avoir arrosés d'une sauce poivrée à laquelle on peut mélanger le jus de cuisson. On peut aussi entourer les filets d'un ragoût d'olives et servir avec le jus de cuisson également.

CÔTELETTES DE CHEVREUIL À LA SAUCE POIVRÉE.—Parez et piquez de lard fin les côtelettes et faites mariner pendant quelques heures. Retirez-les et laissez égoutter complètement sur un feu vif; faites-les sauter dans du beurre. La cuisson terminée, dressez-les en couronne dans un plat chaud, mettez une papillote à chaque manche, et servez en accompagnant d'une sauce poivrée à part.

POULET RÔTI.—C'est en avril et mai que commencent à paraître les petits poulets nouveaux. Les poulets de trois ou quatre mois, quand ils sont gras et en chair avec une peau fine, conviennent mieux pour les entrées que les poulets de grain; on emploie ceux-ci pour les rôtis.

Après avoir plumé, vidé, bridé et flambé le poulet, cette dernière opération ne doit pas se faire au papier brûlé, ce qui noircit la chair, mais au feu du fourneau et très légèrement: assaisonnez l'intérieur de beurre manié de poivre et de sel, recouvrez le poulet d'une barde de lard, mettez-le à la broche et donnez-lui vingt à vingt-cinq minutes de cuisson en ayant soin de l'arroser de temps en temps avec du beurre mélangé au jus de la lèchefrite. La cuisson terminée, servez sur un plat avec un entourage de cresson et envoyez à part le jus dans une saucière.

AUCUNE maison n'aura de garde-manger complet, aussi garni soit-il, s'il y manque quelques paquets de

GELATINE

Une infinité de desserts se font avec la gélatine absolument indispensable si l'on veut obtenir quelque chose

COMME

résultat et satisfaction. En achetant de la gélatine, insistez pour avoir la meilleure. Vous l'aurez si vous demandez la

COX

vendue par tous les bons épiceries. Ecrivez pour notre livret gratis "Recettes choisies"

J. & G. COX, Limited, P.O. Box 3009, MONTREAL

COX'S
Instant Powdered
GELATINE

La Dépense de BEURRE Réduite de Moitié

PAR UN PLUS GRAND USAGE DE

CROWN BRAND

Sirop de Blé d'Inde



Aux prix actuels il est avantageux de manger moins de beurre et plus de SIROP DE BLÉ D'INDE.

En boîtes de 2, 5, 10 et 20 livres, ainsi qu'en jarres "Perfect Seal" d'une pinte.

Demandez un Livre de Cuisine gratis

THE CANADA STARCH Co., LIMITED, MONTREAL

VOICI LA MEILLEURE RECETTE

POUR FAIRE VOUS-MEME VOTRE POISON A PUNAISE

PUNICIDE..... 1 once

Huile de charbon..... 1 demi'ard

odeur agréable—Tue les punaises—détruit les oeufs, le meilleur désinfectant.

PUNICIDE s'emploie avec avantage pour désinfecter les poulaillers.

PUNICIDE est en vente dans toutes les pharmacies ou à Universal Drug Co 1288 rue St-Laurent, Montréal, sur réception de 25c la bouteille d'une once.



VOTRE ENFANT a le RHUME

Ce rhume si bénin qu'il soit peut devenir le précurseur des fièvres scarlatines, de la rougeole, de la diphtérie, de la coqueluche et autres maladies de l'enfance, dont les complications sont souvent fatales. Allez-vous négliger de traiter ce rhume à son début et compromettre ainsi l'existence de votre enfant?

Ces remèdes domestiques que vous avez l'habitude de lui donner seront-ils assez puissants pour détruire les microbes dangereux implantés dans son système? Un remède efficace, éprouvé, ne vous coûtera pas plus cher et lui assurera une prompte guérison. Donnez lui dès les premiers symptômes quelques doses de

SIROP GAUVIN 25 cts la
En vente partout **Pour le RHUME** bouteille

C'est un remède d'une efficacité absolue, inoffensif, agréable au goût, qui guérira sûrement votre enfant et le sauvera des pires maux. Toute mère prudente devrait toujours en avoir une bouteille à la maison; elle s'évitera ainsi bien des peines.

EMPLOYEZ-LE EN TOUTE CONFIANCE, car il est préparé, d'après les formules de médecins célèbres, par M. Gauvin, chimiste canadien dont la réputation est universelle.

IL SAUVA SON ENFANT.

"Dernièrement mon petit garçon fut pris d'un gros rhume qui dégénéra en bronchite, je lui fis prendre un sirop pour le rhume que j'avais à la maison, mais sans bons résultats. Le médecin lui donna une prescription; mais les symptômes ne disparaissaient pas et je commençai à avoir des craintes à son sujet, lorsqu'une voisine me recommanda le Sirop de Gauvin pour le Rhume. Quelques doses de ce sirop suffirent pour calmer ses douleurs et sa toux et lui donner quelque repos. Graduellement, sous l'influence de ce sirop bienfaisant tous les autres symptômes disparurent et au bout de quelques jours mon enfant était sauvé."

Mme O. FORTIER, 588 rue Frontenac, Montréal.

**Le Sirop d'Anis
Gauvin** POUR LES ENFANTS

Soulage coliques, douleurs de la dentition, indigestion, diarrhées, et assure au bébé un sommeil naturel.

Prix : 25 cts. la bouteille.

**Les Cachets
Gauvin** POUR LE MAL DE TÊTE

Soulagent et guérissent promptement, maux de tête, migraines, névralgies, et toutes les douleurs.

Prix : 25 cents la boîte.



J. A. E. GAUVIN, Pharmacien-Chimiste, MONTREAL, Can.

Pour les

Engelures

il n'y a rien qui soulage et guérit comme Zam-Buk. Ce célèbre baume végétal calme l'inflammation, attire le mal et réduit l'enflure. Ceux qui ont une fois employé Zam-Buk pour le traitement des maladies d'hiver disent qu'ils ne voudraient pas

EMPLOYER

d'autre remède, car l'expérience prouve que rien ne peut égaler Zam-Buk pour les mains fendillées, les crevasses, les gerçures et les engelures. Il est aussi d'une valeur inestimable pour toutes les blessures et maladies de la peau. Chez tous les pharmaciens et dans tous les magasins, ou à la Zam-Buk Co, Montréal. 50c la boîte, 3 pour \$1.25. Envoyez un timbre de 1c pour l'expédition d'une boîte d'essai gratuite.



ENLEVEZ CES POILS



Quelque soit la régularité de vos traits ou l'éclat de votre teint, ces charmes ne serviront à rien, si une moustache duvetée ou si de gros poils disséminés çà et là sur votre menton ou vos joues défigurent votre visage, lui volent sa beauté et lui enlèvent ses charmes. Ne les coupez pas car ils repousseront avec plus de vigueur. Enlevez-les facilement et sûrement avec la merveilleuse

RAZORINE

du Dr. SIMON de Paris le dépilatoire le plus efficace connu. Facile à employer et inoffensif, il détruit la racine même du poil, sans irriter la peau. Vous pouvez vous convaincre facilement de son efficacité en faisant l'essai de l'échantillon gratuit que nous vous enverrons sur réception de 10cts. pour couvrir les frais de poste et d'emballage. Demandez-le aujourd'hui. Adressez : COOPER & CIE, Ch. 10 No 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal

SOYEZ JOLIE!

Vous le pouvez
Vous le devez

Vous ne pouvez pas changer vos traits mais vous pouvez et vous devez chercher à améliorer votre teint, à lui conserver et à lui redonner sa douceur vermeille, son poli, sa carnation pure. Vous pouvez et vous devez faire disparaître rides, boutons, points noirs, hâle, masque et autres effections disgracieuses de la peau en employant le célèbre embellisseur, le

LAIT des DAMES ROMAINES

surnommé la "NOURRITURE DE LA PEAU" C'est une préparation inoffensive, d'un parfum délicat et d'une efficacité reconnue indispensable à toute femme soucieuse, d'acquiescer et de conserver sa beauté. Les hommes l'emploient avec avantage après s'être rasés.

LE LAIT DES DAMES ROMAINES est en vente partout à 50cts. le flacon. Cependant, si vous désirez en faire l'essai avant de l'acheter, envoyez-nous 10cts. pour frais de poste et d'emballage et nous vous en enverrons un flacon échantillon gratis.

Adressez : COOPER & CIE, Ch. 10 No 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal

QUELQUES PETITS CONSEILS

LES BRULURES

On guérit les brûlures légères sans le secours d'un médecin, en appliquant des compresses d'eau froide, ou de la pulpe de carottes jaunes ou de pommes de terre râpées. On conseille l'eau de chaux mêlée à l'huile, ou *Liniment calcaire*: on conseille aussi d'éponger la brûlure avec un tampon en chiffon trempé dans l'eau-de-vie, qui calme la douleur plus vite que toute autre application. On doit ce résultat au froid que produit l'alcool en se volatilissant. Si la brûlure est grave, il faudra appliquer quelques sangsues ou quelques ventouses à l'entour de la partie affectée et la maintenir toujours couverte de linge que l'on arrosera d'eau très froide, sans jamais rien déplacer. Si les brûlures sont faites aux paupières, aux doigts, sous les aisselles, ou partout ailleurs, dans des endroits où deux parties destinées à rester séparées tenteraient de se souder entre elles, on aura soin de les tenir écartées par la présence d'un linge mouillé et placé entre l'une et l'autre. La poudre impalpable de charbon végétal a été employée, dit-on, avec succès. On l'applique en une couche de l'épaisseur de deux ou trois lignes, qu'on laisse en place jusqu'à la guérison de la partie brûlée. Cette poudre produit une douleur très vive, qui se calme peu à peu pour ne plus reparaitre. Vu la propriété antialgide du gaz acide carbonique, on serait tenté de croire à la convenance d'arroser les brûlures par l'eau gazeuse. A défaut d'autres moyens, on pourrait l'essayer.

L'ENTORSE

On donne ce nom à un tiraillement violent des parties molles et tendineuses de certaines articulations et particulièrement de celles du pied. Pour la guérir, il n'est besoin que d'opposer au gonflement des parties tiraillées que des répercussifs, tels que l'eau froide, pure ou additionnée de quelques grammes d'acétate liquide de plomb (*Extrait de Saturne*), renouvelés au fur et à mesure que les compresses s'échauffent.

Si cela se peut on placera le pied malade sous un robinet qui laisse couler de l'eau froide.

Le massage est un excellent moyen pour empêcher l'inflammation des parties tiraillées. Toute la science du *pater rhabilleur* et des *commères*, qui s'adonnent à ce genre de guérison, consiste à comprimer et à malaxer les parties malades à l'aide de leurs mains, parvenant ainsi, non à mettre en place des muscles, des tendons, ou des os qui s'y trouvent déjà, mais à aider puissamment à la résorption des liquides épanchés et éviter ainsi une inflammation et ses suites. Le chirurgien ne méprise pas ce moyen bien qu'il soit vulgaire, sachant bien que c'est le plus prompt et le plus efficace.

Ce massage demande cependant à être pratiqué d'une manière méthodique qui consiste à opérer le premier massage mollement, graduellement de bas en haut avec la main enduite d'un corps gras. Il faut continuer longtemps, et comprimer toujours de plus en plus jusqu'à dissipation complète du gonflement. Si cependant l'entorse était compliquée d'une déviation notable du pied, il faudrait passer à la réduction, ce qu'un chirurgien seul pourra faire.

SOUFFREZ-VOUS DE

Rhumatisme
Goutte
Névralgie
Lumbago
Engelures
Crevasses
Eczemas
Maux de Gorge

EMPLOYEZ SANS RETARD

ANALGESOL

Le soulagement est instantané. L'action de l'Analgesol se manifeste par une fraîcheur suivie d'une chaleur intense, mais non désagréable, qui atténue presque immédiatement la douleur; les applications peuvent être répétées sans inconvénients, car la peau n'est pas altérée, comme cela arrive avec la teinture d'iode.

Exigez la marque CYR

Prix: 50c la boîte.

En vente partout ou adressez-vous à la

CIE CHIMIQUE CYR,
69 BERNARD Ouest, Montréal

Hopital de Gramophones

Nous réparons avec
soins toutes les
marques de gramophones.

Satisfaction garantie.

Venez-nous voir au No

794 Blvd St-Laurent

ou téléphonez à Est 6703.

La plus grande bibliothèque du monde est la Bibliothèque Nationale de Paris, fondée par Louis XIV. Elle contient 1,400,000 volumes, 300,000 pamphlets, 175,000 manuscrits, 300,000 cartes et chartes, et 150,000 pièces de monnaies et médailles.

Il n'y a pas sur le marché de vermifuge plus effectif que Miller's Worm Powders. Cela ne débarrasse pas seulement l'estomac et les intestins des vers mais est un très utile remède pour régulariser le corps des enfants et les maintenir en bonne santé. Il n'y a rien dans cette composition qui puisse nuire au plus délicat estomac si l'on suit les directions et on peut la donner aux enfants avec la pleine assurance que tous les vers seront détruits.



OFFRE SPECIALE

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

D'ICI AU 1ER MARS NOUS
ACORDERONS

50% de réduction sur toute pièce dentaire au-dessus de \$10



Formule du DENTISTE MASSON

LA COMPAGNIE
DENTAIRE

MASSON

qui est sans rivale pour l'extraction
des dents sans douleur — ou pour
toute opération chirurgicale dentaire.

860, RUE ST-DENIS

Apts Masson, près Duluth. Ouvert
tous les jours jusqu'à 9 hrs p.m.

M. J. P. FILION

M. J. P. Filion est né à Montréal et à le voir évoluer au milieu de ses camarades français, on croirait qu'il a, comme eux, puisé ses connaissances artistiques à Paris. Cela n'est pas un de ses moindres mérites. M. Filion s'est fait par lui-même. Fondateur et pionnier du théâtre français à Montréal, il n'a jamais cessé de travailler, cherchant toujours à pénétrer plus à fond dans les secrets de l'art dramatique. Chaque création a été pour lui l'occasion d'une étude approfondie; et son talent s'est affirmé chaque jour davantage. Il est considéré un peu et à juste titre comme l'artiste national; il est le modèle pour les Canadiens-Français qui aspirent aux succès de la scène.

M. Filion a commencé le théâtre très jeune, mais il s'y est adonné tout à fait lors de la fondation en 1898 du théâtre des Variétés. Il fut ensuite pensionnaire du théâtre de la Renaissance et entra ensuite en 1900 au théâtre National français qui venait alors de se fonder et qui réunissait en lui tous les véritables artistes de Montréal. Il est resté dans ce théâtre jusqu'en 1917 et citer les créations qu'il a faites serait impossible. Il a joué tous les genres: drames, comédies et tragédies. Il a été l'idéal Flambeau de l'Aiglon, et le superbe comédien des oeuvres de Sardou et Dumas fils, de Hervieu, de Lavedan, de Donnay, de Capus, de Bataille, de Bernstein, etc. Son talent éprouvé lui permet de jouer et les premiers rôles et les premiers comiques. Son masque théâtral lui permet de nous donner des figures très caractéristiques de ces personnages. M. Filion est un consciencieux, un travailleur et un persévérant.

QUAND VOUS DEMENAGEREZ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements 8 jours d'avance, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

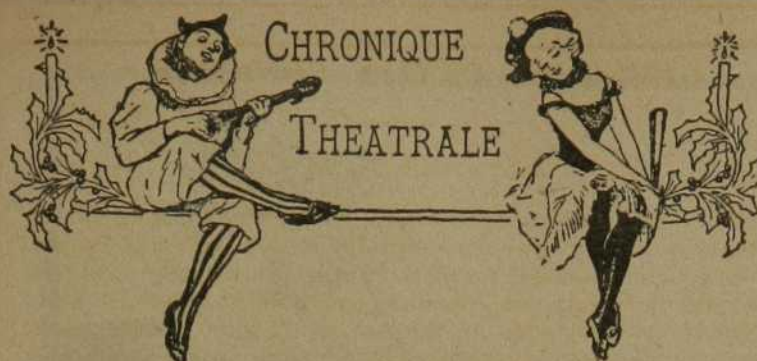
Localité

LE SAMEDI,

129-131-133 Cadieux,

Montréal.

Bon voyage à l'Asthme.—Les personnes souffrant de ce mal extrêmement ennuyeux appelé l'asthme, savent combien il est long d'échapper à ce tyran. Ils ne savent jamais quand une attaque doit venir et savent combien il est vain de vouloir lutter. Avec le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg sous la main, cependant ils peuvent dire adieu à leur ennemi et jouir à nouveau de la vie. Il soulage immédiatement.



THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS

Représentations de l'Alliance Artistique

"Venez-y donc". Grande Revue en 3 actes et 8 tableaux par M. Pierre Cauvin.

Venez-y donc! Voilà une revue qui va faire courir Tout-Montréal et qui obtiendra sans nul doute un très gros succès. Rarement spectacle de ce genre ne s'est présenté au public sous de meilleurs auspices. Son auteur M. Pierre Cauvin qui n'est pas un débutant, a voulu nous offrir quelque chose qui ne soit ni banal, ni déjà vu. Il a cherché à apporter dans son ouvrage de l'originalité, de la satire légère, du pittoresque, du lyrisme et de la gaieté.

Une revue vit surtout par de la jolie musique, par des airs entraînants, faciles à retenir, et que le public puisse fredonner en s'en allant. M. Cauvin a su se conformer à cela. Bientôt nous entendrons sur toutes nos jolies lèvres féminines, voler les gentils refrains de "Venez-y donc!"

Une chose à signaler, c'est le record du nombre des actualités que nous allons voir défiler sur la scène — en cela notre revuiste se conforme à une des conditions du genre — et nous pouvons ajouter que toutes les critiques que nous y entendrons seront marquées au coin du bon goût et de la bonne compagnie.

Le clou sera certainement le tableau de la Crête de Vimy qu'ont immortalisé nos héros Canadiens-français. Là quittant pour un instant le ton de la revue, M. Cauvin emploie la langue des dieux et c'est en alexandrins sonores qu'il raconte cette page d'épopée, alors qu'on entend au lointain le canon qui tonne et que le couchant est tout embrasé par les lueurs d'incendie.

L'interprétation de cette magnifique revue est confiée à toute la troupe de l'Alliance Artistique renforcée de plusieurs recrues et d'une nombreuse figuration.

Nous verrons Mmes Vhéry, Dione, Demons, Devoyod, Noggi, R Harmant et l'amusante Mme Lussier, etc. MM. Scheler, Filion, Valhubert, Pelletier, Mallet, Girardin, Godeau, Coutlée, etc., etc.

Tous, hommes, femmes et enfants fument la cigarette en Egypte, et rarement on voit une pipe dans la bouche d'un naturel.

NEW PRINCESS

Cette semaine les autorités du New Princess offrent au public un programme des mieux choisis. En effet, on peut applaudir aux comédies musicales de Ernest Ball et Maude Lambert. "Honor thy Children", une farce nouveau genre, et aussi un numéro de toute beauté. Nonette, le célèbre violoniste qui sait charmer ses auditeurs, est un musicien très habile, Eddie Carr et Compagnie égayeront leur assistance tandis qu'Hawthorne, et Weber et Ridnor par leurs chansons et leurs mots d'esprit se distinguent dans leurs rôles.

A L'ORPHEUM

La meilleure représentation de la saison et la plus belle, intéressante à plus d'un point de vue est présentée par Ed. W. Rowland et Lorin J. Howard, et est intitulée: "Which One Shall I Marry". Ce drame de la vie réelle comprend onze scènes et est l'oeuvre de Ralph Thomas Kettering. Les tableaux sont de toute beauté; l'intrigue est mouvementée; les personnages les mieux choisis et les costumes des plus riches. Rendez-vous à l'Orpheum pour être témoin "de la solution du plus grand problème de la vie".

AU GAYETY

M. Thomas Conway, le populaire gérant du Gayety, met à l'affiche pour cette semaine la pièce: "Million Dollars Dolls". Cette représentation qui est très nouvelle est aussi instructive et mouvementée que les meilleures pièces offertes au public montréalais depuis nombre d'années. Les tableaux sont magnifiques; les acteurs très bien dans leur rôle, tandis que le groupe de jeunes filles est composé de danseuses et chanteuses émérites.

NOS BONS LAITIERS

Un citoyen poursuivait un laitier devant le tribunal de Justice parce que celui-ci avait jeté de la saleté dans son bidon rempli de lait.

— Et qu'avez-vous fait du lait? demanda le juge.

— Du lait? Mais je l'ai quand même vendu, répondit le laitier.

☆☆☆

Dans certaines parties de la Haute Egypte, on n'a jamais connu ce qu'est la pluie.

FEMMES qui SOUFFREZ

de maladies intérieures, ovarites, tumeurs, rappelez-vous car il existe un remède incomparable qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple sans poison ni opération, c'est le composé végétal de Julie Richard, le salut de la femme. Vous qui craignez la congestion, les chaleurs du retour d'âge, faites usage du traitement de madame Richard qui vous guérira sûrement. Sur réception de dix centimes (10c), je vous enverrai mon livre. JULIE RICHARD, Boîte de Poste 2334, Montréal.



TELEPHONE: EST 2862
Cora enlevée \$1. Oignons duris sans douleur. Ions..... \$1.
Soulagement immédiat

A.-Étienne RAYMOND
MALADIES DES PIEDS

Spécialité: — Traitement des pieds plats, pieds faibles, arches, supports, massages

290 RUE STE-CATHERINE EST MONTREAL

Au Salon d'Optique Canadien.

AU FRANÇAIS

Le théâtre Français doit son succès à la variété de son programme et au choix judicieux de ses représentations.

En effet, son populaire gérant, M. Phil. Godel, s'est attiré les félicitations du nombreux public qui fréquente le théâtre Français, en changeant le programme les lundis et jeudis de chaque semaine et en donnant une représentation spéciale chaque dimanche. Le vaudeville et les vues animées sont des plus relevés.

Aucun numéro de vaudeville paraissant au Français n'est inférieur ou banal; les artistes engagés quelquefois à des salaires très onéreux sont toujours choisis parmi ceux qui ont fait leurs preuves dans les meilleurs théâtres du monde entier et chaque semaine, le programme composé avec beaucoup de goût, comporte une grande variété.

En ce qui concerne les films, on remarque également le même souci d'intéresser le spectateur et de lui plaire.

En résumé, nous recommandons hautement à nos lectrices et à nos lecteurs le théâtre Français comme étant celui où l'on est certain d'avance de passer une soirée reposante, amusante et très souvent instructive.

MIDWAY

Les vues animées sont devenues un réel besoin à notre époque, mais dans la quantité d'établissements de ce genre ouverts au public, bien peu donnent du réellement digne d'être vu. Le Midway Theatre au coin de Ste-Catherine et St-Laurent, est un des meilleurs sous tous rapports. Son gérant, M. George Gladianos, s'assure toujours la primeur de ses films et son choix ne se porte que sur ce qui offre une valeur indiscutable. C'est dire qu'au Midway on est certain de trouver un spectacle qui plaît.



Les Devoirs d'une Mère

En présence de nouveaux devoirs, de nouvelles épreuves, de chagrins, de déceptions, de surmenage qui épuisent ses forces, minent son énergie, usent ses nerfs, la jeune mère doit considérer que son premier devoir est de conserver ses forces morales et physiques, afin de pouvoir élever et protéger le petit être qui lui est si cher.

Toutes les luttes qu'elle doit soutenir, sans trêve ni merci, pour l'existence de son enfant, les longues veillées et l'épuisement qui en résulte exigent de sa part un effort tel que tous ses organes sont continuellement surmenés.

Voyez-la durant le cours des nuits longues, interminables, pendant que tout autour d'elle repose dans un profond sommeil, seule elle veille et une prière s'élève du fond de son cœur demandant au ciel la protection pour ce petit être si fragile pour lequel elle est volontiers prête à sacrifier ses forces, sa santé, sa vie.

Même, lorsqu'épuisée, elle s'assoupit un instant, là encore le repos lui est refusé. Au moindre bruit, elle lève la tête lourde de sommeil, surveillant d'un œil inquiet le bébé qu'elle aime tant, puis elle retombe dans un demi-sommeil, pour se réveiller à chaque heure, à chaque son lointain, qui auparavant ne servait qu'à bercer son sommeil.

Est-il surprenant dans ces conditions, qu'après ces longues veillées suivies de si près une maladie pénible et une longue convalescence, elle soit si pâle, si faible, si nerveuse? Combien y en a-t-il parmi ces jeunes mères, qui souffrent, toute leur vie durant, des conséquences de cette période de surmenage?

C'est surtout à ce moment là qu'il est de la plus haute importance de soutenir l'organisme et de le remonter jusqu'à ce qu'il ait reconquis ses fonctions normales. Le célèbre



Vin St-Michel

est pour ces jeunes mères, le tonique reconstituant le plus puissant, le plus efficace; leur meilleur soutien. Il donne très rapidement des forces, abrège la convalescence, procure une sensation de repos, de bien-être, de vigueur et de santé. Riche en fer, en tanin et en sels essentiels à la vie, il donne un sang riche, pur et abondant. Spécifique de l'épuisement nerveux, le Vin St-Michel nourrit, calme et régénère les nerfs, intensifie la puissance nerveuse, augmente les forces, l'énergie et la vitalité. Délicieux au goût, facile à digérer, économique et efficace, c'est le reconstituant naturel que devraient employer les jeunes mères, les convalescents et toutes les personnes faibles, anémiques et nerveuses.

Le VIN ST-MICHEL se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée, (Seuls Agents), 468, St-Paul Ouest, Montréal

EASTERN DRUG CO., Boston, Mass., (Agents pour les Etats-Unis.)



Savez-vous pourquoi tant de jeunes filles et de femmes traînent une existence pénible, endurent des douleurs périodiques, des malaises et des faiblesses continuelles? C'est que lorsqu'elles commencent à éprouver des symptômes douloureux et déprimants elles les attribuent à l'anémie, à la neurasthénie, à la débilité générale et se soignent avec des pilules pour le sang, pour les nerfs, des toniques plus ou moins efficaces, pendant que la véritable maladie, qui est la cause de tous ces symptômes et qu'elles devraient soigner avec des remèdes appropriés, s'aggrave et s'achemine vers la période chronique. Si vous vous sentez dépérir, faiblir, pâlir, si vos yeux sont cernés, votre teint terreux, si vous vous sentez toujours fatiguées, si vous souffrez de périodes douloureuses, de douleurs dans les reins, au côté, dans le ventre, pertes presque continuelles, étourdissements, palpitations, bouffées de chaleur, constipation, etc., peu importe la durée et la gravité de ces malaises, quand même vous seriez condamnées à subir une opération, ne désespérez pas employez immédiatement

FEMOL

Le Spécifique du Dr. CAZO de Paris et vous obtiendrez un soulagement rapide et une guérison facile, et permanente. FEMOL est en vente partout à \$1.00 le traitement de 30 jours. Il vous sera expédié, franco, sur réception du prix. Sur réception de 10c pour frais de poste et d'emballage nous vous enverrons assez de FEMOL pour prouver son efficacité—ainsi qu'une copie de la brochure décrivant la célèbre méthode du Dr. Cazo de Paris, pour le traitement de toutes les maladies féminines. Adressez: Institut Cazo, Ch. 10 No. 1 Place Royale, Montréal.



Une opulente chevelure est indispensable à la beauté, elle est l'indice de santé, de vigueur et de jeunesse. Les maladies qui causent les pellicules, la chute des cheveux et qui les font grisonner prématurément, sont facilement guérissables si vous employez la célèbre

LUXURINE

du Dr. Prosse de Paris le spécifique reconnu des affections du cuir chevelu, le tonique et restaurateur par excellence de la chevelure. La Luxurine redonne aux cheveux blancs leur couleur naturelle sans les teindre, empêche les cheveux de grisonner en arrête la chute et les maintient vigoureux, soyeux et souples.

Un traitement de 6 mois ne vous coûte que \$1.00. Cependant si vous désirez en faire l'essai à nos frais, envoyez-nous 10c. pour frais de poste et d'emballage et nous vous enverrons un traitement suffisant pour vous convaincre de son efficacité.

Adressez: CIE DU DR. PROSSE Ch. 10 No 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois, (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Beausette et Cie, 129-131-133 rue Cadieux, (près Vitre) Montréal.